

Buveurs de vent

Franck Bouysse

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



FRANCK
BOUYSSÉ

Buveurs de vent

roman



Albin Michel

FRANCK BOUYSSÉ

BUVEURS DE VENT

roman

ALBIN MICHEL

Le poème de Walt Whitman, extrait de *Feuilles d'herbe*, cité [ici](#), a été traduit par
Jacques Darras.

© Éditions Albin Michel / La Geste, 2020

ISBN numérique : 978-2-226-45554-3

« Ils voulaient fuir leur misère et les étoiles leur
paraissaient trop loin. »

Ainsi parlait Zarathoustra
Nietzsche

Prologue

L'homme et l'ombre de l'homme précédaient la femme sur la pente boisée. Il avançait péniblement, penché en avant, le dos écrasé sous le poids d'un lourd paquetage enveloppé d'une peau de cerf qui contenait les possessions du couple, et des coquillages accrochés à sa ceinture cliquetaient chaque fois qu'il posait le pied sur le sol. La femme ne portait rien sur son dos, mais un enfant dans ses bras. L'enfant ne pleurait pas, il ne dormait pas non plus. L'homme marchait prudemment, d'abord pour éviter les embûches, aussi parce qu'il cherchait d'éventuelles empreintes qui auraient pu témoigner qu'ils n'étaient pas les premiers.

Ils parvinrent au sommet d'une crête. L'homme jeta un regard en direction de la vallée en contrebas, puis il regarda la femme, et elle regarda son enfant. La méfiance gagna du terrain dans les yeux de l'homme. Il voulut continuer sur le même versant, et elle lui saisit le bras. Peut-être tenta-t-elle de le dissuader, prétextant quelque monstruosité enfouie dans les replis de la végétation, qui révélaient par endroits le cours d'une rivière sinueuse aux eaux sombres. Personne n'en sait rien. Personne ne sait non plus s'il lui répondit, ou si une détermination silencieuse suffit à la convaincre de voir ce qu'elle ne voyait pas, à la convaincre d'un rêve naissant, admettre un grand projet sédentaire, et refouler le chaos tranquille de la marche. Personne ne sait, personne ne se souvient, car dans le futur, ni lui ni elle ne songea à écrire leur destinée commune, et la voilà maintenant perdue, et les voilà désormais oubliés, sans existence mythique, sans véritable grandeur.

Ce lieu fut nommé le Gour Noir. On ne sait également pas qui le choisit, peut-être l'homme, peut-être la femme. Sûrement un

descendant. Nul besoin d'en dire davantage pour l'instant. Il ne reste qu'à laisser le paysage se déplier à la manière d'une lame de couteau longtemps prisonnière d'un manche gravé de noms et de visages. Tout cela n'est pas si lointain. Il suffit de remonter le mécanisme de l'horloge du temps aux aiguilles arrêtées sur cette heure matinale qui figea l'instant sur le cadran liquide de la rivière, de reprendre l'histoire bien après l'arrivée du premier homme et de la première femme, ce moment où un corps réduit à l'état de cadavre à la gorge tranchée et lavée de tout son sang dériva sur les eaux de la rivière, tourbillonna, se cogna à des rochers, avant de s'empaler sur une branche cassée et effilée par une force tempétueuse. Retourner au bord de la rivière, parmi les descendants du premier homme et de la première femme massés sur les berges, et imaginer ce qui précéda à l'aide de ce qui suivit.

Pas un seul oiseau, pas un seul reptile, pas un seul mammifère, pas un seul insecte, pas un seul arbre, pas un seul brin d'herbe, pas une seule pierre ne fut attendri par la scène. Seul un homme dans la foule en conçut une sourde et incompréhensible peine, qui s'accrocha dans son ventre, comme une prescience douloureuse de sa propre fin, un germe de mort qui allait enfanter un autre monde, conduisant certains à partir et d'autres à rester.

Pour témoigner de ce qui arriva ensuite, il faudrait peindre le silence avec des mots, même si les mots ne suffiront jamais à traduire une réalité, et ce n'est pas nécessaire. Il le faudra pourtant. Témoigner du dérisoire et du sublime. Retourner sur la crête, là-haut, tout là-haut, sur cette crête où apparurent le premier homme au fardeau et la première femme à l'enfant, voici plusieurs siècles, cette femme qui posa un regard plein d'espoir sur ce berceau verdoyant qu'elle croyait fait pour eux, leurs enfants à venir, et tous les enfants de leurs enfants ; et cet homme semblable à une bête endormie à l'entrée d'un terrier, dans l'humble domination des mondes enterrés.

Parmi les hommes présents sur chacune des berges, figés comme des poupées de cire dans un musée, occupés à regarder un cadavre réduit à l'état de brindille fichée dans une autre brindille, se trouvait peut-être et sûrement le coupable du meurtre.

Les regards se croisaient, fuyants, ahuris, suspicieux, entreprenants ou désœuvrés, cherchant tous un indice dans le but d'écrire le scénario qui avait conduit le cadavre à flotter, tentant de deviner quelle

puissance l'avait réduit à cet état et poussé dans le courant. Des idées verraient le jour, chacun aurait la sienne, des idées qui parfois se recouperaient, mais dont aucune ne posséderait l'accent d'une vérité sans appel. Faute de preuve.

Dans les jours qui suivirent, quelques hommes eurent bien la tentation de détourner le cours de la rivière, croyant ainsi effacer le cauchemar en commandant au cadavre de remonter le courant et de disparaître. Ils étaient si peu nombreux qu'ils y renoncèrent vite et rejoignirent la masse du troupeau, ne voulant pas être en reste, ni exclus de l'édification du monde nouveau. Puisqu'il s'agissait bien de cela : construire un monde à partir d'un cadavre crucifié posé sur la rivière, en ces heures décisives s'agglutinant comme des mouches sur du papier collant, des heures molles emplies de souvenirs contournés de silence.

Il est temps maintenant de laisser venir une suite de mots, sans désir d'épargner quiconque, pas plus les innocents que les coupables, des mots qui finiront par disparaître, mais qui existeront tant qu'ils habiteront des mémoires.

Au moment où commence cette histoire, ils ne savaient encore rien du monde en devenir, mais le monde ancien les avait enfantés dans l'unique projet de les verser dans un autre. Ils ne savaient rien de l'histoire en train de s'écrire, mais ils étaient tous prêts à en raconter une, à leur manière, avec pour certains des trémolos dans la voix, et pour les autres, suffisamment de fierté pour paraître insensibles. Et c'est exactement ce qu'ils firent : raconter une histoire, celle qui les réunissait enfin, les projetait vers un tout autre but que la découverte de l'identité du coupable.

Qui saurait dire aujourd'hui qu'ils n'y sont pas parvenus ?

Qui oserait ?

Quatre ils étaient, un ils formaient, forment, et formeront à jamais. Une phrase lisible faite de quatre brins de chair torsadés, soudés, galvanisés. Quatre gamins, quatre vies tressées, liées entre elles dans une même phrase en train de s'écrire. Trois frères et une sœur nés du Gour Noir.

À la sortie de l'école, les enfants se rendaient au viaduc fait d'une arche monumentale supportant la ligne ferroviaire et sous lequel coulait la rivière, comme un fil par le chas d'une aiguille. Les soirs de beau temps, le soleil déchirait la surface en milliers de bouches grimaçantes et tatouait des ombres sur la terre craquelée en une symbolique éphémère, qui se déplaçait, pour disparaître au crépuscule, effacée par un dieu idiot. Par mauvais temps, des lambeaux de brume s'effiloçaient en fragments vaporeux, tels de petits fantômes hésitant entre deux mondes. De grosses gouttes d'eau se détachaient de la voûte, kidnappant au passage la lumière dans leur course vertigineuse qui les mènerait à la disparition. Dans un grand remous sous le viaduc, une barque de pêcheur arrimée par une corde à un pieu cognait à intervalles réguliers contre une des piles faites de moellons rectangulaires en granit. On aurait pu croire que quelque chose vivait en dessous, donnant ce mouvement qui tendait et détendait la corde, quelque chose comme une entité plus vaste qu'un corps, une entité sans désir, ni jugement, ni hiérarchie même, simplement là pour désigner avec détachement l'espérance des hommes, donner l'illusion qu'il fut un temps où elle n'était pas vaine.

En allant à la rivière, Marc, Matthieu et Mabel repoussaient le moment de rentrer à la maison. Là-bas était si peu chez eux, qu'ils avaient fait d'ici leur royaume. Luc les attendait déjà, depuis qu'il n'allait plus en classe, depuis que l'institutrice avait dit à ses parents

qu'elle ne pouvait *rien faire pour lui*, sur le ton de la défaite. Enfin réunis, ils demeurèrent ainsi de longs moments attablés à leurs rêves, donnant chair aux émotions, les nourrissant chacun leur tour, assis côte à côte, comme des chats de gouttière délaissant la gouttière pour accéder au toit.

Du haut de ses dix ans, ce fut Mabel qui la première eut l'idée d'apporter des cordes pour les suspendre en haut du viaduc. Ses frères trouvèrent le projet merveilleux, se demandant comment ils n'y avaient pas pensé avant elle. Ils escaladèrent la voie la moins escarpée, portant chacun deux cordes enroulées autour des épaules, pareils à des alpinistes. Ils atteignirent le sommet du viaduc, dominant en aval la vallée tout entière avec ses carrières, et en amont, la centrale électrique, le barrage, puis une enfilade de maisons, peu à peu devenue une ville ressemblant à un trompe-l'œil quasi immuable, étant donné que nul n'avait le droit de construire un bâtiment supplémentaire, pas même une cabane à poules, sans autorisation.

Les enfants avaient tout prévu. Ils accrochèrent solidement les cordes aux rambardes, deux espacées d'une vingtaine de mètres et deux autres, exactement en face. Matthieu avait proposé de doubler chaque corde, par souci de sécurité. Ils jetèrent ensuite une longueur dans le vide et fixèrent l'autre autour de leur taille. Marc fut chargé de l'arrimage, ayant appris tout un tas de nœuds dans un livre.

Matthieu descendit le premier, pour montrer comment il fallait s'y prendre. Une fois en bas, il fit un signe du bras. Les autres le rejoignirent et tous demeurèrent ainsi accrochés dans ce vide choisi, comme des araignées au bout d'un fil de soie, guettant l'arrivée du train, unis par une entente tacite.

Dès qu'ils entendirent rugir au loin la locomotive, les gamins se mirent à crier, mêlant leurs cris en un seul pour réduire en cendres leurs peurs et communier au sein d'un même bonheur immédiat. Les vibrations produites par la machine lancée à pleine vitesse sur les rails s'accroissaient au fur et à mesure de l'approche, avant de se transmettre aux cordes et de traverser dans la foulée les corps fluets de l'onde de vie la plus pure. La même impression d'échapper au temps multipliée par quatre. Une grande émotion.

Après que le train se fut éloigné, les gamins se regardèrent en silence, leurs corps se détendirent, imprégnés du monde sensible environnant. Au bout d'un moment, Luc se mit à se balancer d'avant

en arrière en riant. Les autres l'imitèrent, riant eux aussi, avec la sensation de faire entrer toujours plus d'air dans leurs poumons, mais pas le même air qu'en bas sur la terre ferme. La rivière, les arbres et le ciel se mélangeaient comme s'ils se trouvaient eux-mêmes dans une de ces boules en verre qu'on retourne pour changer le paysage.

Au début, ils délogèrent des oiseaux qui nichaient sous l'arche du pont. Certains vinrent les défier, tels de petits matadors emplumés protégeant leur nichée, ou simplement leur territoire, si bien que, par la suite, les gamins prirent l'habitude de coincer un bâton dans leur ceinture pour se défendre, inventant des bottes secrètes de mousquetaire en riant de plus belle. Un de ces volatiles, un faucon, affirma Matthieu, qui connaissait les oiseaux et tout ce que la nature prodiguait, avait même failli crever un œil à Luc, qui en gardait une cicatrice sur la pommette droite, un fait de guerre dont il n'était pas peu fier et qu'il n'aurait voulu effacer pour rien au monde, allant même jusqu'à gratter la plaie en cachette pour qu'elle laisse une empreinte indélébile, la marque de sa bravoure. Au fil des rencontres, les oiseaux finirent par accepter leur présence inoffensive. Ils ne les attaquaient plus, ne les provoquaient plus, les frôlaient de temps en temps, comme pour les saluer, leur dire qu'ils faisaient désormais partie intégrante de leur environnement, qu'ils en étaient des composants nécessaires à son équilibre ; les surveillant pourtant.

Ils n'étaient encore que des gamins défiant le destin, sans autre idéal que ce moment de liberté absolue, dont ils conserveraient le souvenir jusqu'à la mort. Ils se moquaient éperdument du danger, n'imaginant même pas que la corde pût s'effiloche et encore moins casser. Ils envisagèrent, à tour de rôle et en secret, de couper la leur, mais n'en parlèrent jamais aux autres. S'ils l'avaient fait, peut-être que tous se seraient entendus pour chuter ensemble. Dans le futur, aucun d'entre eux ne pourrait affirmer que le jeu n'en valait pas la chandelle.

La famille Volny habitait une maison de deux étages située au-dessous du barrage et de la centrale électrique. Une fine langue de terre orientée plein sud s'étendait à l'arrière, sur laquelle on cultivait des légumes en respectant les cycles des saisons, ceux de la lune et quelques croyances qui avaient aussi porté leurs fruits.

La maison avait été construite par l'arrière-arrière-grand-père de Martha, la mère des enfants, directement sur la roche. C'était une bâtisse en pierre des carrières du Gour Noir, coiffée d'une charpente en chêne recouverte d'ardoises. Sur une moitié de la façade, un appentis au toit constitué de bardeaux disparates faisait office de porche, et à un angle, les feuilles d'un yucca, dures et effilées comme des baïonnettes, surgissaient en ordre de bataille. Sur le plancher surélevé en mélèze, on avait installé un banc fait d'un madrier posé sur deux tasseaux fixés à la façade pour l'un et à une poutre pour l'autre. C'était là que, depuis toujours, les hommes s'asseyaient pour fumer et que les femmes accomplissaient d'utiles besognes, jamais ensemble.

Chaque année, à l'automne, il incombait aux mâles de vérifier l'étanchéité et la solidité de la construction, de remplacer si besoin les éléments défectueux avant même qu'ils ne provoquent le moindre désagrément. Cette famille n'était pas un cas particulier, il en allait ainsi pour chacune qui possédait une des rares maisons dans la vallée, de sorte que pas une seule semaine ne passait sans que l'on entende résonner dans les environs des coups de marteau, des bruits de scie ou de tout autre outil, comme s'il s'agissait d'instruments de musique à accorder.

L'intérieur de la maison des Volny était constitué d'un étage divisé en cinq chambres de taille identique, sommairement meublées, aux cloisons aussi minces que les parois d'un nid de frelons. Un grenier recueillait, au fil du temps, les objets inutiles et quelques souvenirs

épars, que l'on venait rarement invoquer en cachette. Au rez-de-chaussée, une pièce commune faisait office de cuisine et de réfectoire, car personne n'aurait songé à utiliser le terme de salle à manger en observant la famille rassemblée se nourrir silencieusement d'une même bouche, sans plaisir d'être réunis, sans désir apparent. Il y avait aussi une salle de bains et une petite pièce servant de chambre au grand-père, depuis le drame.

Lorsqu'elle était encore en vie, grand-mère Lina racontait aux enfants qu'une araignée gigantesque vivait à l'intérieur de la centrale électrique. Les gamins en observaient souvent, des araignées, dans la nature, de toutes sortes. Ils savaient ce dont elles étaient capables pour piéger des insectes, les trésors de cruauté qu'elles pouvaient déployer. Ils imaginaient la lente agonie des proies, sans jamais songer à les libérer, non par sadisme, mais parce qu'ils ne se sentaient pas le droit d'infléchir l'équilibre naturel, et cela, sans jamais s'être concertés. C'était une autre espèce d'araignée dont parlait la grand-mère, encore plus impitoyable, selon ses dires et la conviction qu'elle y mettait. Elle expliquait avec le plus grand sérieux que les fils que l'on voyait pendre au-dehors n'étaient rien d'autre que sa toile qui se déroulait dans toutes les directions.

Alignés sur chaque pan de mur de la centrale, juste au-dessous de la toiture plane, des hublots noircis de crasse ressemblaient bel et bien aux yeux d'une araignée. Mère prédatrice nourrie des eaux de la rivière, surveillant un ramassis de philistins, qui n'auraient pu désormais se passer de lumière. En éclairant leurs nuits, elle les rendait un peu moins barbares et un peu plus esclaves. La bestiole ne sortait jamais de son antre, mais en passant à proximité, les enfants l'entendaient bourdonner, s'imaginant qu'elle tissait sans relâche ses fils noirs, afin d'étendre toujours plus loin son territoire, et ils se dévisageaient en se demandant lequel d'entre eux aurait le courage de s'aventurer le premier à l'intérieur.

À une époque, grand-père Élie pénétrait chaque jour dans la centrale électrique, son seau en fer-blanc à la main. Il nourrissait la veuve noire à sa façon, pour qu'elle continue de cracher sa toile par son abdomen gonflé et enfiévré, qu'elle continue de tisser son propre rêve de conquête bien au-delà des murs de la vallée. Plus tard, ce serait au tour de Martin, le père des gamins, de s'acquitter de cette

noble tâche, après l'accident du grand-père. Et puis, tout s'accéléra ensuite très vite. La grand-mère mourut, sans avouer le fin mot de l'histoire aux gamins. Ils le découvriraient bien assez tôt, le fin mot. Ils n'y échapperaient pas. En attendant, ils alimentaient leur imaginaire en fabriquant d'autres rêves de conquête. Ils n'osèrent jamais poser de questions à leur père ou à leur mère, pas plus qu'aux hommes qu'ils voyaient ressortir de la centrale, le dos courbé, épuisés, comme s'ils avaient cédé une part d'eux-mêmes et que c'était précisément de cela que se repaissait la bête, et pas de nourriture solide, puis elle les abandonnait à une fatigue stérile sur la route silencieuse du retour.

C'était ainsi que vivaient les hommes de la vallée, à la manière d'éternels enfants qui auraient trop attendu de découvrir un secret, et c'est ainsi qu'ils mouraient, devenus trop faibles pour pousser la porte de la tanière du monstre, comme s'ils n'étaient plus dignes, pas même honorés pour les services rendus, désarmés, le sens de leur existence étouffé par des fils dont la démesure contraignait encore l'imagination des enfants qu'ils n'avaient jamais cessé d'être, dans les limites de leur savoir étriqué d'adulte.

En vérité, les âmes dociles qui peuplaient ce coin de monde étaient prisonnières de la toile au jour de leur naissance. Et peut-être que le pire dans tout cela était cette pitoyable fierté transmise de génération en génération, de vivre aux crochets de la créature, un statut de victime qui donnait un sens aux vies. Personne n'aurait songé à changer de place, puisqu'il était acquis qu'il n'en existait pas de plus enviable. Personne n'aurait su dire depuis combien de temps il en était ainsi. Des gens disparaissaient, inlassablement remplacés par de la chair fraîche, d'abord enthousiastes de se conformer à une loi immuable, comme emmaillotés dans des langes trop serrés, de sorte qu'ils étaient déjà morts au sortir du ventre des mères, sans espoir d'exister, pour ne pas avoir à déplorer leur échec. Du moins, c'était le destin promis à tous, sans rédemption possible, sans distinction de race ni de sexe. Un unique destin sans cesse raccommodé.

Les illusions n'avaient pas plus cours en ville que partout ailleurs dans la vallée. Chaque génération sacrifiait la suivante sur l'autel de la déesse fileuse, car proposer une vie meilleure aurait été considéré comme un acte de haute trahison envers la bête. Continuer, transmettre la soumission et la peur, démembrer les rêves entrevus dans l'enfance, représentait le seul projet des adultes. Surtout ne

jamais croire aux rêves, ne pas même les respecter, avec le sentiment chevillé que, sinon, ce serait leur plus grande défaite. Accepter les défaites sans mener les guerres. En refusant le combat, rien de grave ne pouvait arriver. Et pourtant, il subsistait un espace éclairé d'une lumière diffuse, que la plupart des enfants, même issus du pire désastre familial, avaient conçu un jour au bord de la rivière, essayant de comprendre son langage, son mystère, mais ils finissaient par grandir et ne distinguaient plus que des draps liquides sous lesquels endormir leur âme, comme une algue accrochée à un vague rocher. Et lorsqu'ils se réveillaient après d'illusoires étreintes, il était toujours trop tard.

La ville entière appartenait à Joyce, le maître de l'araignée. On ne lui donnait pas d'âge, comme il en va souvent des gens qu'on n'a pas vus grandir. À l'époque de son arrivée, la ville bluffait avec sa rue principale bordée de taudis, son église et sa place au milieu de laquelle coulait une fontaine surmontée de la statue d'un général, dont on ne parvenait plus à lire le nom sur la plaque en zinc.

Joyce avait débarqué en ville un après-midi d'octobre, une sacoche en cuir à la main, comme en possèdent les médecins, avec une double pièce métallique sur toute la longueur, munie d'un crochet fermant à clé. Personne n'avait entendu le moindre bruit de moteur qui aurait précédé son apparition, et il n'y avait pas encore de gare. On raconta plus tard qu'il serait venu dans la barque amarrée au-dessous du viaduc, que jamais personne n'avait utilisée.

À peine arrivé, Joyce se dirigea vers la plus grande des bâtisses, l'auberge de la place, qui tenait aussi lieu d'hôtel. Un lourd rideau en velours pendait de l'autre côté, empêchant de voir à l'intérieur. Joyce prit connaissance des tarifs des chambres, affichés sur la porte vitrée. Il observa ensuite les environs, pour s'assurer de ne pas être observé, puis compta l'argent nécessaire à régler une semaine complète.

Dix ans plus tard, à la suite de multiples investissements fructueux, il possédait toute la ville, et la rue principale s'était ramifiée, tel un mycélium. Chaque rue portait son nom suivi d'un numéro, à l'exception de Joyce Principale. On raconte qu'il aurait effacé lui-même le nom du général, afin qu'il ne lui fit pas d'ombre. Il avait pris le pouvoir pour régner sur la vallée du Gour Noir et n'eut jamais à se justifier de rien, pas même de ses origines. Sa plus grande fierté résidait dans la construction de la centrale électrique alimentée par d'énormes turbines entraînées par l'eau de la rivière butant sur le barrage, comme le front d'un prodigieux taureau.

Joyce ne croyait en aucun dieu. Il pensait tout en termes de

construction, ne se confiait à personne, et lorsqu'il parlait, c'était toujours pour lancer un ordre indiscutable. Il vivait seul dans un immeuble de sept étages situé en centre-ville, qu'il avait fait bâtir pour son unique usage. Il changeait de pièce chaque soir, lui seul en décidait. Les issues étaient en permanence surveillées par des vigiles et leurs chiens, de jour comme de nuit. Il sortait rarement de l'immeuble, sinon pour se rendre à son bureau de la centrale, allant toujours à pied, accompagné de ses gardes du corps armés tenant en laisse leurs molosses muselés aux oreilles taillées en pointe de flèche. On ne remarquait même pas Joyce au milieu de ses hommes, pareillement vêtu et portant un revolver. Il arrivait dès l'aube. Empruntant une entrée dérobée, condamnée par une porte blindée, il regagnait un grand bureau d'où il dirigeait ses affaires. Il avait placé un dirigeant à la tête de chacune de ses entreprises, qui lui rendait des comptes une fois par semaine, dans ce même bureau. Joyce les choisissait issus de la base. Il savait d'expérience que prendre une revanche sur la vie rendait les gens d'autant plus impitoyables envers leurs semblables.

La centrale électrique était le domaine exclusif de Joyce, le centre névralgique de sa toute-puissance, et il n'aurait laissé à personne le soin d'en prendre les rênes. Il ne sortait pas de son bureau de toute la journée et il ne déjeunait pas. Son ambition était sa seule nourriture, une ambition déclinée en une œuvre de toile, complexe et imparable. Joyce régnait par la peur. Les ouvriers de la centrale ne le croisaient presque jamais, mais ils le savaient là, pesant sur leur destin. Ils sentaient sa présence, accrochés à la toile, pareils à de dérisoires breloques. Ils se méfiaient des espions surveillant chacune des travées, ceux qu'ils avaient identifiés, ceux qu'ils soupçonnaient. Nul n'osait se plaindre ouvertement des salaires et des conditions de travail. Par le passé, certains étaient sortis du rang en de rares occasions, souvent à cause de l'alcool, mais cela ne les avait guère menés plus loin qu'au cimetière. Depuis ce temps, on laissait le feu couver sans souffler sur les braises, par crainte de se retrouver seul dans le brasier. Personne n'était disposé au sacrifice, à être celui qui se lèverait de nouveau. Les sourdes colères portées par la centrale se terminaient invariablement en fausses couches, des embryons noyés dans la rivière. Pour qu'il en fût autrement, il eût fallu qu'un vent nouveau parvînt à pénétrer dans la matrice bétonnée, mais Joyce n'aurait jamais permis qu'on laissât deux portes ouvertes en même temps.

Élie avait de l'or dans les mains. Du temps qu'il travaillait à l'entretien de la centrale électrique, il était capable d'effectuer toutes sortes de réparations, améliorant l'existant, inventant, innovant. Son ingéniosité le menait à trouver une solution à chaque problème. Jamais il ne se vantait. Le résultat faisait foi et cela lui suffisait. Sa réputation était grande, mais elle ne franchit jamais les murs de la centrale. Il aurait peut-être pu monnayer ses talents autrement s'il avait eu un peu d'ambition. Il aurait alors fallu partir. Il ne fut jamais tenté pendant que c'était encore possible. Sa dignité résidait dans le fait d'avoir trouvé sa place en ce monde, son rôle à jouer, du moins le crut-il, jusqu'à ce que, précisément, ce monde si précaire s'écroule autour de lui.

À cette époque, Élie faisait équipe avec Sartore, un type fainéant et sournois qu'on lui avait mis dans les pattes, cousin du contremaître, un tire-au-flanc qui picolait dès le réveil et aussi pendant les heures de service. En plus d'assurer son travail, Élie devait couvrir l'incompétence de son acolyte. C'est en essayant de rattraper une des multiples maladroites du poivrot qu'Élie glissa. Son pied droit fut happé jusqu'au mollet par un des engrenages qu'il avait lui-même installés pour entraîner le tapis destiné à alimenter le foyer de la chaudière. Il eut la présence d'esprit d'appuyer sur le bouton du coupe-circuit, pendant que Sartore le regardait médusé, pétrifié par le pied broyé et le sang qui coulait. Sans la sécurité, Élie y serait sûrement passé en entier.

Découvrant le désastre, le chirurgien préféra amputer jusqu'à mi-cuisse pour éviter tout risque de gangrène. L'homme de l'art avait l'air tellement sûr de lui que personne ne trouva matière à discuter et, pour tout dire, il n'en informa personne avant la fin de l'opération.

Par la suite, jamais Élie ne mit Sartore en cause, non par loyauté, mais à cause d'une fierté déplacée. Sartore vint une seule fois lui

rendre visite à la maison avec une bouteille d'eau-de-vie enveloppée dans du papier kraft. Élie était assis dans son lit, en sueur. Un drap blanc couvrait le bas de son corps et s'arrêtait au bassin. L'autre ne pouvait détacher son regard de la frontière matérialisée par un relief abrupt donnant sur ce qui n'existait plus.

Ça te fait mal ? parvint-il à dire en bredouillant.

Élie ne répondit pas. Il saisit la bouteille des mains de Sartore et replia le papier pour dégager le goulot, puis se mit à boire à petites gorgées sans en proposer à l'autre, comme s'il n'était même pas là, comme s'il n'avait jamais été là.

Je suis désolé, tu sais, je m'en veux... Si je peux faire quelque chose.

Élie buvait. Il n'avait jamais eu l'habitude de boire autant. Un voile épaississait son regard rivé à la bouteille. La date se mit à danser sur l'étiquette collée de travers. S'il avait eu assez de force, il aurait balancé la bouteille à la face de Sartore, et l'autre dut le sentir, car il recula d'un pas, puis resta à distance, les yeux fixés sur la bouteille qui revenait se poser à intervalles réguliers à l'emplacement du tronçon de jambe manquant, à la manière d'un piston qui va et vient.

Sartore s'excusa de nouveau, et comme Élie ne réagissait toujours pas et que la bouteille était vide, il s'en alla et ne revint jamais.

La plaie une fois cicatrisée, Élie passa de longs moments à regarder le moignon que sa mémoire s'obstinait à prolonger, et ce n'était certainement pas un miracle, mais le pire des mensonges entretenus par ce corps qui se rêvait encore complet. Par la suite, ses forces en partie revenues, il demanda qu'on lui apporte du bois et des outils. Sans même quitter le lit, il entreprit de fabriquer deux béquilles. Chaque soir, Lina entraît pour secouer la couverture et balayer les copeaux tombés au sol, s'en allait les jeter dans le fourneau et revenait, un bol de soupe dans la main. Quelques jours plus tard, son ouvrage terminé, Élie s'assit au bord du lit et se leva en prenant appui sur les béquilles. Il fit le tour de la chambre et retourna s'asseoir, épuisé comme s'il avait traversé la vallée en courant.

Depuis, à la maison, les béquilles reposaient toujours de chaque côté de sa chaise, pareilles à des ailes au repos. En milieu d'après-midi, il les saisissait, se levait et sortait. Il déambulait jusqu'à la place du village et s'asseyait au bord de la fontaine en rêvassant. Souvent, en repartant, il se mettait à tourner sur lui-même comme un chien autour de sa merde, semblant chercher un nouvel équilibre, puis il

s'immobilisait à bout de souffle en regardant la statue du général dominant la fontaine, figé dans sa charge héroïque, sabre au clair, il se mettait alors à crier des choses incompréhensibles en regardant défiler les nuages. Les passants s'éloignaient bien vite de lui, pensant à des accès de folie.

Il avait été mordu par l'araignée, à sa façon. Cela lui avait coûté une jambe et avait éteint les quelques lueurs dans ses yeux, que des témoins dignes de foi affirmaient avoir entrevues dans un lointain passé. En vérité, Élie criait pour s'empêcher de pleurer, et quand il n'avait plus de salive, il s'asseyait encore un court instant sur le rebord de la fontaine pour reprendre des forces. Il rentrait ensuite à la maison et s'enfermait dans sa chambre, les yeux encore gorgés d'eau et de colère, puis d'une infinie tristesse. Il demeurait alors des heures à regarder la bouteille désormais vide que Sartore lui avait apportée, passant et repassant un doigt sur l'étiquette salie. Jamais il ne but une autre goutte d'alcool que celui provenant de cette bouteille.

La malédiction de l'araignée était en marche. Lina tira sa révérence six mois après l'accident de son mari, toujours une histoire de fil qui lâche.

Martha, que ses enfants appelaient toujours ainsi, et jamais autrement, ne jurait que par ses bondieuseries apprises dans l'Ancien Testament, qui ne quittait jamais sa table de chevet, hérissé d'innombrables brins de paille faisant office de marque-page. Elle pensait que son dieu était plus puissant et plus légitime qu'un autre, que c'était le sien qui avait mis tout en branle à la création du monde, qu'il siégeait à l'exact centre de l'univers, que les autres divinités n'étaient que des avatars arrivés plus tard dans le seul but de régner eux aussi, comme des coucous voulant s'approprier un nid déjà occupé. Sournoisement, elle imposait ses convictions au reste de la famille, récitant un bénédicité avant chaque repas, reliant les effets aux causes décidées en haut lieu, en très haut lieu.

Martha était parvenue à mettre trois fils et une fille au monde. La source s'était tarie à la naissance de Luc. Son grand projet de femme avait été d'asseoir douze apôtres à sa table, et son rêve s'était brisé avec l'arrivée tonitruante de ce fils incomplet, simple d'esprit, si bien qu'en désespoir de cause elle s'était rabattue sur les Évangiles, débaptisant Simon en Matthieu, et Thomas en Marc, sans laisser le choix à quiconque de remettre en cause sa décision, sous peine de faire sombrer la famille entière dans le chaos, affirmait-elle en montrant le livre sacré d'un doigt capable de traverser le plafond.

Après le drame, les enfants perdirent peu à peu tout intérêt aux yeux de leur mère. Elle regardait parfois leur image figée sur une photographie posée sur la commode, et c'était toujours la même incompréhension, la cause de sa faillite, le souvenir avorté d'un grand bonheur contrecarré par un gamin *débile*, ainsi qualifiait-elle le plus souvent ce fils.

Au fil du temps, ses lectures l'avaient conduite à devenir une épouse distante, une mère absente, et la plus diabolique des filles. Elle gardait son monde éloigné de toute forme d'émotion, qu'elle soupçonnait à

l'origine de l'oubli de la foi. Martha offrait ce qu'elle pouvait. Évidemment, elle n'avait ni les mots ni les gestes pour combler le vide des sentiments, autrement qu'en pétrissant la pâte, en cuisinant toutes sortes de mets avec un indéniable talent. Puis, elle servait la famille attablée dans un ordre précis, son mari d'abord, ensuite son père, et les enfants, par ordre d'apparition, remplissant toujours son assiette en dernier. Le repas terminé, elle s'abandonnait dans l'observation clinique des assiettes raclées avec contentement. Fille de l'araignée, elle aussi, à sa manière, prisonnière de ses propres gestes et de mots jamais prononcés.

Martha tenait la famille dans le creux de ses mains, et ses mains étaient immenses et terrifiantes. Elle repliait parfois les doigts, sans raison, sur rien de solide. Elle retenait ainsi sa souffrance assumée, faite de regrets ajoutés à une soumission acceptée, la seule éducation qu'elle serait jamais en mesure de transmettre à son engeance. Elle était persuadée que les enfants sont conçus pour suivre aveuglément la première personne qu'ils voient, rassurés par cette présence qui les imprègne, pour les guider assurément vers le salut des âmes, une terre promise hors du monde terrestre. Elle pensait cela suffisant. Elle le pensa longtemps.

Pour autant, dans le regard triste et attendri qu'elle posait en de rares moments sur ses enfants, il est possible et même envisageable qu'elle leur souhaitât un autre avenir que son présent, mais elle se retint toujours de les mener à quelque ambition humaine que ce fût. Mère, envers et contre tout, un statut induit de tout ce qu'elle était et surtout de ce qu'elle n'avait jamais osé devenir. Personne ne lui avait appris à être quelqu'un d'autre. Elle n'avait jamais vu une fleur de cerisier s'épanouir sur une branche de pommier, surtout en plein hiver. C'était l'image qui finissait inmanquablement par jaillir dans son cerveau lorsqu'elle se prenait à rêver.

Après l'accident d'Élie et la mort de Lina, Martha se mit à ne plus supporter d'avoir son père à la maison. Elle en vint à le haïr, le congédiant dans sa tête à l'état de vulgaire animal sans utilité, une bestiole que l'on n'ose achever autrement que par l'indifférence. L'attitude de sa fille semblait glisser sur le vieil homme comme de l'eau sur une feuille de laurier, bien trop futé pour tomber dans le panneau. Il avait la couenne épaisse, et d'autres chats à fouetter. Il pensait que le jour viendrait où la situation se retournerait contre elle,

peut-être lorsqu'elle le verrait endormi sur son lit dans son costume du dimanche, les mains habitées par une branche de buis et les cheveux plaqués à son front par un peu d'eau bénite. En tout cas, le traitement infligé à son père n'empêchait pas Martha de faire bonne figure à l'église, oubliant que son dieu était le dieu de tous, des forts comme des faibles, et aussi celui des pauvres, des méprisés, des pécheurs et des infirmes. Dieu, elle s'en était toujours arrangée, alors elle n'était pas prête à changer son fusil d'épaule.

Martin, le père des enfants, s'en allait à pied tôt le matin, après avoir avalé sans presque les mâcher de gros morceaux de mie de pain trempés dans un jaune d'œuf. Il était toujours vêtu d'une salopette bleu roi munie d'une poche ventrale dans laquelle il plaçait un paquet de cigarettes, qu'il vidait durant la journée, et un briquet-tempête cabossé qu'il rechargeait une fois par semaine, le dimanche matin ; portant l'éternel seau en fer-blanc contenant son repas du midi, l'anse prise dans le pli du coude, et il fumait tout le long du trajet. Il avait également répondu à l'appel de l'araignée. À le voir marcher en toute saison, à l'aube et au crépuscule, il semblait ne jamais se poser de questions, venu au monde la tête basse, sans espérances ni désirs. Ç'aurait été trop simple qu'il en fût ainsi. Il était certes enfant de l'araignée, mais aussi d'une guerre.

Il y repensait souvent, à la guerre. Du temps avait passé, mais ça ne changeait rien, elle revenait, dans le sommeil et dans l'éveil. En observant la multitude de navires qui emplissaient l'horizon, Martin envisagea que cela suffirait à impressionner l'adversaire, qui déguerpirait sans demander son reste, mais l'ennemi était prêt à tenir coûte que coûte ses positions.

Martin assista de loin au grand débarquement mais, même de loin, le spectacle était fascinant, grandiose. Au début. Puis, le grandiose se mua en horreur, en ce jour maudit et béni à la fois, où bien des âmes empuanties de chairs dévastées se mirent à errer. Martin vit des hommes courir sur la plage, tirant à l'aveugle, pour vaincre, et avant tout pour sauver leur peau. Il faisait partie d'un petit détachement d'une vingtaine d'hommes. Aucun d'eux n'intervint. Ils n'osaient pas se regarder, de peur de déceler un élan dans les yeux de l'autre, une étincelle héroïque. À plat ventre au sommet d'une dune, sidérés par le spectacle, ravagés par la peur à la vue des cadavres et des blessés, ils

laissèrent les Alliés et l'ennemi régler leurs comptes. S'ils avaient été plus téméraires, ou plus fous, ils se seraient mêlés aux combats et n'en seraient certainement pas revenus, ils auraient été de ces héros dont l'histoire entretient le souvenir le temps des commémorations.

Il en était ainsi depuis la nuit des temps. Des hommes envoyaient d'autres hommes se battre, comme s'il s'agissait là d'une des lois de la nature. Rien ne changeait, pensait Martin, allongé dans le sable, et rien ne changerait, pas plus pour les hommes que pour les femmes, qui elles attendaient qu'il revienne assez de mâles pour repeupler le monde dévasté, une idée transmise de mère à fille, histoire de régénérer les lignées, d'ajouter du sang au sang.

De retour chez lui sans la moindre égratignure, on suspecta Martin de désertion. Il se mit alors à hanter le monde en paix, assista aux célébrations, défila en compagnie de survivants qui tous ne parlaient pas sa langue, et la sienne demeurait collée à son palais, afin que des images d'horreur ne sortent pas malgré lui de sa bouche. Alors il se taisait pour empêcher que ça arrive, se laissant lentement dévorer par une rage qu'il se retenait de déverser sur quiconque se trouvait sur son passage. Ses phalanges blessées témoignaient des coups portés sur des masses immobiles, des arbres ou des rochers. Longtemps, il espéra que cela suffirait.

Il trouva du travail aux carrières, d'abord comme manœuvre. Il quitta la maison de ses parents et loua un appartement en ville. Quelques semaines plus tard, il croisait Martha lors de la fête annuelle du village. Ils étaient allés à l'école ensemble, sans vraiment faire attention l'un à l'autre. Ce soir-là, ce fut elle qui fit le premier pas en l'invitant à danser et il ne savait pas danser. Elle essaya de lui apprendre. La maladresse de son partenaire la faisait sourire, comme si déjà elle voulait montrer tout ce qu'elle savait de plus que lui. Plus tard, il la raccompagna devant chez elle. Elle l'embrassa, puis partit en courant, et se retourna avant de refermer la porte de la maison familiale. Une fois rentré chez lui, Martin oublia vite le baiser, l'imaginant sans lendemain.

Depuis cette soirée, lorsque Martin quittait son travail, Martha violentait le hasard en se plaçant sur sa route. Sa manière de lui mettre opiniâtrement le grappin dessus, laissant dépasser ses longues jambes de jolies robes à fleurs, du temps où elle avait de longues jambes et portait de jolies robes, minaudant comme une chatte

cherchant contre quoi se frotter. À l'époque, Martin n'avait pas la tête à résister. Son enveloppe corporelle était certes rentrée saine et sauve de la guerre, mais ce qu'il y avait abandonné, jamais il ne pourrait le retrouver, même sur les lèvres de Martha, et pas plus entre ses cuisses. En vérité, il ne savait même pas ce qu'il avait perdu là-bas, alors, il se laissa embobiner, tout à la fois absent et consentant, avec ce lâche sentiment que n'importe quelle autre femme aurait fait l'affaire. L'inverse n'était pas vrai, d'après ce que Martha lui confia plus tard sur une litière d'herbe printanière éclairée de fleurs de stellaires aux allures de petits soleils blancs, à la suite d'une saillie nécessaire et peu libératoire. Elle avait tout prémédité, depuis qu'elle l'avait vu, assis sur un banc, le soir de la fête, imaginant l'homme qu'elle ferait de lui plus tard, cet homme à qui elle ne laisserait pas le choix de devenir quelqu'un d'autre sans elle.

Je savais que ce serait toi, lui dit-elle.

Tu ne pouvais pas le savoir.

Bien sûr que si.

Et si j'étais pas revenu ? demanda-t-il froidement.

Tu es revenu, répondit-elle de façon à lui faire comprendre qu'elle aurait toujours un coup d'avance.

Il sourit amèrement, puis alluma une cigarette.

C'est pour ça que j'ai échappé aux balles, d'après toi ?

Y a jamais eu de balle pour toi.

Tu crois vraiment ce que tu dis ?

Martha et Martin, ça sonne presque pareil.

Si ça ne tenait qu'à ça.

C'était notre destin.

Tu n'as pas l'impression de l'avoir un peu forcé ?

Martha n'ajouta rien, conservant ce même regard posé sur lui, qui n'avait pas changé de discours depuis le début, un regard fait d'une conviction inébranlable lui tenant lieu d'amour, un mot que ni lui ni elle n'avaient jamais entendu prononcer.

Quelque temps plus tard, lorsque Martin se coucherait aux côtés de Martha, se souvenant de leur conversation, elle lui apparaîtrait comme une étrangère et il lui en voudrait de ne lui avoir jamais permis de la considérer autrement, sans jamais oser en faire le reproche, sans même être capable d'imaginer une manière de l'aimer.

Mais en cet instant où leur sueur n'était pas encore sèche, Martin

voulait croire au miracle, précisément à cause de cette conviction qu'elle avait fourrée dans ce regard, bien plus que n'en pourraient jamais contenir les livres qu'il avait lus pendant la guerre grâce au caporal Duval, un étudiant en lettres appartenant à la même compagnie que lui. Duval avait toujours des bouquins planqués dans son barda. Les deux hommes avaient immédiatement sympathisé après l'assaut qui allait décider de la victoire. Malgré leurs différences évidentes, ce dont Duval se foutait éperdument, ils se retrouvaient dans la solitude partagée que seule peut procurer la lecture d'un livre. Duval pensait littérature, la respirait en permanence. Ils en discutaient ensuite. Martin l'instinctif, Duval l'académique. Les autres soldats ne se mélangeaient jamais à eux. Au début, ils les observaient étrangement, eux qui tournaient les pages de magazines sur lesquelles souriaient de jolies jeunes filles dénudées figées dans des poses lascives.

Et puis, Duval s'en alla un matin dès l'aube, éparpillé dans la pâle lueur en minuscules fragments mélangés aux pages de *Martin Eden* qu'il portait dans une poche de son treillis, au moment de sauter sur une mine. Dès lors, Martin pensa que la littérature était seule responsable de la mort de Duval, qu'elle l'avait tué bien plus sûrement que cette mine qui lui avait explosé à la figure, qu'à trop penser aux livres, on en oublie où l'on met les pieds, que la mort rôde partout sur les pages. Il se jura que plus jamais il n'en lirait un de sa vie et qu'il préserverait coûte que coûte ses proches de cette mortelle activité, une mission qu'il étendrait en une forme d'éducation dont ses enfants feraient les frais.

Le soleil passa de l'autre côté d'un rideau d'arbres. Les stellaires s'éteignirent et le vert des herbes se durcit. Martha sortit un mouchoir d'une poche de sa robe abandonnée près d'elle, l'imprégna de salive et essuya sans la moindre pudeur la semence qui avait coulé à l'intérieur de ses cuisses. Elle enfila ensuite sa culotte et sa robe, et se recoiffa sommairement. Elle remit ses chaussures et resta un long moment assise, regardant droit devant elle. Martin l'observait avec la désagréable impression de ne plus pouvoir reculer, de n'en avoir jamais eu la force.

Tu ne dis rien ?

J'ai plus rien à dire, répondit-elle en caressant machinalement son ventre.

Si quelqu'un avait demandé à Martin qui il aurait aimé être, ce qu'il aurait fait de différent, il n'aurait probablement su que répondre, à part retourner à nouveau sur une plage normande pour dévaler la dune, ou peut-être pénétrer dans l'un de ces satanés livres et se laisser dévorer ou étouffer entre les pages. Il se souvenait de sa dernière lecture, terminée juste avant que Duval ne meure. Ça parlait de soldats reclus au fin fond d'un désert, qui attendaient une hypothétique attaque ennemie. Pour Martin, cette attente aurait été un merveilleux divertissement, nulle autre responsabilité que de fixer à perte de vue le sable du désert et de maintenir son fusil en parfait état de fonctionnement.

De retour dans la vallée du Gour Noir, Martin s'était mis à attendre aussi, mais il ne savait quoi. Pas assez sur ses gardes. Ne s'était pas méfié. Le destin avait pris la tournure d'une femme, puis de quatre enfants. Martin n'était pas de ces pères fiers de leur famille, d'ailleurs, s'il avait eu le choix, il serait certainement retourné au chaud dans les couilles de son géniteur pour ne surtout pas chercher à faire la course en tête. Il aurait été bien plus sage d'abandonner la responsabilité d'une descendance à un autre, mais c'était sans compter le choix de Martha.

Pour lui, le véritable basculement eut lieu après la naissance de Marc, le premier de ses enfants. Mari et femme devinrent irrémédiablement les étrangers qu'ils n'avaient au fond jamais cessé d'être. À aucun moment Martin ne tenta de nouer des liens avec sa femme, et elle non plus. Ils avaient manqué tant de choses, qu'ils savaient vain de se confronter à trop de manques à combler. Il n'y avait jamais eu le moindre lien entre eux, en dehors d'un pas de danse maladroît exécuté un soir de bal.

Martin ne sut jamais que faire de ses enfants, sans même parler de les élever, simplement comment les regarder, leur parler, comment

bouger en leur présence, sans paraître absent ou menaçant. Ils l'encombraient depuis leur venue au monde et cela empira en grandissant.

Le sang, Martin n'avait que ce mot à la bouche. « Le sang, c'est tout ce qu'on possède, et tout ce qu'on possédera jamais, la seule chose qu'on est en mesure d'offrir pour que le nom qu'on porte continue de vivre dans cette vallée. On dit qu'il est de la même couleur pour chacun, mais n'oubliez jamais que le nôtre est plus sombre que les autres et qu'on ne peut même pas le cacher », répétait-il. Et il se gardait d'ajouter qu'il n'était pas certain que ce soit une bonne chose, que ça continue. Il croyait en connaître un rayon sur le sang qui coulait en dedans et en dehors, mais il était pourtant encore loin d'en avoir exploré toutes les voies.

À la moindre incartade, Martin ne trouvait pas de meilleure manière pour remettre ses fils dans le droit chemin que d'enrouler une lanière de cuir autour de sa main et d'en laisser pendre un morceau conséquent à bout de bras dans l'attitude du rétiaire. Il demeurerait ainsi quelques secondes, semblant réfléchir, comme s'il était en mesure de remettre en question sa décision, pendant que l'enfant se retournait, retirait ses vêtements, jusqu'au tricot de peau, afin que le fouet morde mieux. Peu importait la faute, sa gravité. Martin se mettait à frapper, déserté de lui-même, et il s'arrêtait seulement au moment où perlait la première goutte de sang, comme un symbole. Il demeurerait alors immobile, scrutant l'enchevêtrement de zébrures qui ressemblait à un jeu de Mikado incrusté dans les chairs tendres, puis regardait ensuite la lanière luisante de lymphe accrochée à sa main, cherchant à justifier secrètement la démesure du châtiment, à la relier à une faute dont il n'avait même plus le souvenir. Une fois ses esprits recouvrés, il donnait au coupable l'autorisation de regagner sa chambre, et le fils s'en allait, grimaçant de douleur et honteux.

Martin ne regrettait rien. Il voyait en ses enfants des animaux dociles incapables de rébellion. Une des raisons pour lesquelles il recommençait, espérant qu'enfin un jour l'un ou l'autre lui ferait face, le défierait dans un combat d'homme à homme, car jamais il ne frappa Mabel. Il pensait qu'une fille ne pouvait pas être de taille à lui venir en aide. Il attendait le moment de l'affrontement avec impatience, ce moment où il réussirait ce que des paroles et des gestes patients ne parviendraient jamais à transmettre parce que, précisément, la

gentillesse et la patience étaient à ses yeux des marques de soumission à une nature impitoyable, et que son rôle ici-bas, et peut-être bien le seul, était de contrecarrer cette forme d'éternité, dût-il en payer un prix de haine et de damnation.

Les punitions commencèrent le jour où Martin surprit Marc en train de lire dans sa chambre. Il entra dans une folle colère, s'empessa de châtier son fils, criant qu'il n'avait pas intérêt à recommencer. Il le frappa en répétant que les écrivains sont tous de dangereux menteurs, des criminels qui n'ont jamais connu la vraie vie, qu'il n'y a rien de bon à en tirer, ajoutant qu'il savait de quoi il parlait. Marc n'eut droit à aucune autre explication. Il serra les dents, en comptant les impacts, se jurant pourtant qu'il n'abdiquerait jamais face à la rage de son père. Par la suite, ses frères en vinrent à subir le même châtiment pour chaque faute commise, afin qu'il ne soit pas dit que Martin préférait l'un de ses fils. Il avait suffi du premier sang pour édicter une règle commune.

Durant des années, la famille se maintint en un équilibre précaire cimenté par la crainte et l'indifférence. Le désordre s'installa après l'accident d'Élie, comme si le déséquilibre du vieil homme s'était propagé au reste de la famille. Martin prit sa place à la centrale, saisissant mécaniquement le témoin sans se soucier de qui le lui passait. Une fois rentré du travail, il s'asseyait à un bout de la table, à l'opposé de son beau-père, et se mettait à fumer en suivant sa femme des yeux, attendant le moment où elle ne parviendrait pas à l'éviter, avant de fuir aussitôt son regard, comme s'il avait cherché quelque chose à sauver en elle, quelque chose qu'il savait pourtant ne jamais y trouver.

Martha, Élie et les enfants se souviendraient du jour où il se pointa en retard au dîner avec un fusil dans les mains, lui qui avait horreur des armes à feu. Les assiettes étaient déjà remplies de ragoût fumant. Il fit lentement le tour de la table une première fois, et à la deuxième, il mit à tour de rôle en joue ses enfants, Mabel aussi, sans prononcer un seul mot, et on aurait dit ses yeux trempés dans du cambouis. Il n'eut jamais l'intention d'appuyer sur la détente. Il voulait signifier que la vie peut s'arrêter sans préavis, provoquer un électrochoc, ouvrir les yeux des gamins, lui qui n'avait jamais osé les ouvrir, afin qu'ils tentent de s'en tirer plus dignement que leur père. Pour Martin, les dés étaient jetés. Chacun essayait de se convaincre qu'il s'agissait d'un jeu

cruel, tout juste inventé, que l'arme n'était pas chargée, mais personne ne broncha, de peur qu'un seul mot suffît à actionner la détente. Les enfants auraient volontiers offert leur dos nu aux coups, plutôt que d'assister à cette scène. Ils n'avaient jamais vu leur père dans un état pareil, calme et froid, se demandant jusqu'où ce moment de folie pouvait le mener, à quelle extrémité. Aucun n'aurait accepté le sacrifice d'un autre. Martha demeura tétanisée, incapable de réagir, cherchant dans sa mémoire un tableau semblable dans les Saintes Écritures, mais, l'esprit trop embrouillé, elle ne trouva rien à quoi se référer. Au bout d'un interminable moment, Martin répondit à une des questions que tous se posaient. Il retira les deux cartouches du canon, les aligna de part et d'autre de ses couverts, et sortit. On entendit un grand bruit au-dehors, puis il revint, le fusil entre les mains, brisé en deux morceaux retenus par la courroie. Il s'assit, posa l'arme en travers de ses cuisses et se mit à manger comme si de rien n'était. Jamais plus on ne le reverrait toucher à une arme.

Martha se leva en tremblant, se dirigea vers le fourneau et agrippa la barre métallique en soufflant. Le grand-père avait assisté au spectacle d'un air détaché, et, encore après, il continua de fixer son gendre, le défiant même de son regard laiteux, se demandant qui Martin aurait choisi d'éliminer avec seulement deux cartouches. La réponse se porta d'évidence sur ceux qu'il n'avait pas visés.

Joyce laissait aux gens une étrange impression, comme si son apparence ne pouvait s'imprimer dans les mémoires, démunies quand il s'agissait de décrire le masque qu'était son visage. Sa volonté d'anonymat paraissait essentielle à sa survie. Il ne portait jamais de vêtements coûteux, ni de bijoux, ne possédait pas de véhicule luxueux, rien d'ostentatoire, se déplaçait d'une étrange façon, comme détaché du mécanisme de la marche, simplement habité par le départ et l'arrivée, en tant que moments, non en tant que lieux.

À l'évidence, tout laissait penser que cet homme était absent de lui-même, et nul n'aurait su dire combien de temps cela lui avait pris pour en arriver là, si c'était sa nature profonde, si quelque suprême effort y avait présidé, ou quelque tragédie. À croire qu'il se tenait au-delà de toute projection humaine, afin de ne rien abandonner à ses *semblables*, qu'il ne se risquait même pas à considérer pour ne pas être tenté d'y reconnaître une part de lui, même infime, un reflet sur un miroir fêlé.

Joyce ne fut pas mobilisé pendant la guerre. Personne ne sut pourquoi. À la fin du conflit, il lança des limiers à la recherche de la plus belle fille de la ville. Quelques jours plus tard, il entra dans la quincaillerie Sorensen à qui il louait le pas-de-porte. Il était accompagné de quatre vigiles et de son avoué, nommé Saumon, toujours tiré à quatre épingles et qui portait une fine serviette en cuir coincée sous un bras, arborant cet air de savoir ce que les autres ne savent pas et ne sauront jamais. Saumon demanda aux clients présents dans la boutique de sortir sur-le-champ, et tous s'exécutèrent docilement.

Joyce se mit ensuite à explorer en silence la vaste pièce encombrée de multiples articles posés sur des étagères ou à même le sol. Debout derrière le comptoir au bois roué d'impacts ressemblant à des traces d'animaux sur la berge argileuse d'une rivière, les quincailliers

observaient Joyce, médusés, sans comprendre pourquoi il leur rendait visite en personne, sinon pour résilier le bail. Saumon ressemblait à un acteur en pleine concentration, attendant le moment d'entrer en scène, le moment où son patron lui en intimerait l'ordre.

Joyce sortit une montre en argent d'une poche de sa veste en cuir usé et compara l'heure avec celle qu'indiquait la pendule accrochée au mur derrière le couple. La contrariété se lisait sur son visage.

Votre pendule retarde de deux minutes, dit-il.

Les Sorensen se retournèrent en chœur, regardèrent la pendule, puis se dévisagèrent d'un air ahuri.

Qu'est-ce que vous attendez ? reprit Joyce en les fixant durement.

Vous voulez que j'avance la pendule, c'est bien ça ? demanda Sorensen.

Deux hommes qui n'ont pas la même heure ne peuvent pas discuter de choses importantes.

Bien, monsieur.

Le quincaillier n'imaginait pas de quelles choses importantes ils pouvaient bien avoir à discuter entre eux, mais il approcha une chaise sous la pendule et monta dessus. Il décrocha la pendule, tourna la molette et avança la grande aiguille de deux minutes. Il s'y reprit à plusieurs fois pour glisser l'œillet dans le clou et repositionner la pendule d'aplomb, puis il descendit de la chaise et la replaça.

Ça ira, dit Joyce.

Il fit un tour complet sur lui-même.

Votre fille n'est pas là ?

Elle est dans la réserve en train de faire l'inventaire, répondit le quincaillier.

Allez me la chercher !

Sorensen fit un signe de tête à sa femme. Elle hésita un court instant, avant de rejoindre l'arrière-boutique à pas pressés. Elle revint quelques secondes plus tard, suivie d'une jeune femme qui la dépassait d'une tête. Joyce détailla froidement la nouvelle venue. On ne lui avait pas menti, la fille était d'une rare beauté. Il ne s'attarda pas à la regarder plus longuement et leva un bras en l'air. L'avoué avança vers les Sorensen, ouvrit son porte-documents, en sortit deux feuillets qu'il déposa sur le comptoir.

Comment s'appelle votre fille ? demanda Saumon.

Isobel, répondit l'homme.

D'un geste affecté, l'avoué extirpa un stylo d'une poche intérieure de sa veste et inscrivit le prénom sur chaque feuillet, à l'endroit qu'il avait laissé vierge, et présenta les documents au quincailleur.

Vous n'avez qu'à signer le contrat en deux exemplaires, dit-il en montrant l'emplacement de la pointe de son stylo.

Signer quoi ?

J'épouse votre fille, dit Joyce.

Mais...

Saumon, lisez-leur les termes du contrat de mariage !

Par la présente, M. Joyce s'engage à subvenir intégralement aux besoins de sa future épouse et octroie une rente annuelle à ses parents. Si toutefois ladite épouse ne parvenait pas à lui donner un fils dans les cinq ans à venir, le contrat deviendrait caduc et elle serait privée de toute forme d'héritage. En conséquence, ses géniteurs seraient alors eux aussi dépossédés de leur rente.

Les Sorensen observèrent longuement leur fille. Ils ne lui demandèrent pas son avis. Elle représentait un recours inespéré, devenue l'incarnation de leur bonne fortune, une merveille architecturale enfin reconnue à sa juste valeur. Isobel mit un certain temps à comprendre la situation, mais elle n'opposa aucune résistance, d'abord parce que l'idée de ne plus trimer à la boutique était une bénédiction à elle seule, ensuite parce que Joyce était bel homme, et surtout très riche.

Le jour même, Isobel rompit ses fiançailles avec Mario Ciotti, un jeune homme d'origine italienne, fou amoureux de la belle. Lorsqu'il apprit la nouvelle, celui-ci se soûla une partie de la nuit suivante, puis il se rendit à proximité de l'immeuble où vivait Joyce pour y déverser toutes sortes d'insanités et de provocations. Des voisins entendirent des cris et des aboiements, mais personne n'osa regarder par la fenêtre. Dans les minutes qui suivirent, les cris et les aboiements s'estompèrent et le calme revint. On retrouva le jeune homme au matin près de la décharge à la périphérie de la ville, allongé sur les détritiques, un pistolet en main et le crâne explosé par l'impact d'une balle de 9 mm. Mario tenait l'arme dans la main droite et il était gaucher. Lynch, l'homme de loi à la botte de Joyce, classa l'affaire en suicide et se rendit chez les Ciotti avec une enveloppe garnie de billets

offerts par Joyce pour compenser autant que possible la peine de perdre un fils. Il parla de tristesse, des ravages de l'amour et de l'alcool en sirotant un verre d'eau.

Le mariage entre Joyce et Isobel fut célébré quatre jours après leur rencontre et le lendemain de l'enterrement de Mario, dans la boutique des Sorensen. La jeune femme entra pour la première fois dans l'immeuble en face de celui de son époux. Il était entendu qu'ils ne vivraient jamais sous le même toit et que seul Joyce serait en droit de lui rendre visite quand il le souhaiterait.

À la suite du mariage, Isobel regretta bien vite d'avoir glissé son pied dans la pantoufle de vair. Joyce avait décidé de tout et en déciderait toujours. Elle avait l'autorisation de sortir le mardi de quatorze à seize heures, sous bonne escorte. Elle rendait alors une brève visite à ses parents, puis allait acheter quelques livres pour occuper un temps qu'elle passait presque toujours seule dans sa prison dorée, assistée d'une femme de chambre faisant aussi office de cuisinière. Isobel avait interdiction de se mêler au reste de la population, ou même d'adresser la parole à quiconque, hormis aux commerçants. De toute façon, personne n'avait plus envie de lui parler, depuis qu'elle était mariée à Joyce. La mère de Mario la prit à partie en pleine rue, peu après la mort de son fils. La pauvre femme fut repoussée sans ménagement par les gardes du corps. Les deux mardis suivants, Isobel ne sortit pas de chez elle.

À la demande de son mari, Isobel l'accompagnait en ville une fois par an. Elle se tenait à ses côtés sur une estrade installée au centre de la place, le temps de l'inauguration de la fête de la lumière instaurée par Joyce en personne. Excepté ces rares excursions, elle demeurait confinée dans ses appartements, certes vastes et confortables. Elle lisait, apprit aussi à broder, à utiliser le fil de la bonne couleur, à suivre le modèle point par point, tout ce qu'on attendait d'elle.

Joyce traversait parfois la rue, le soir, pour prendre sa femme, puis repartait aussitôt. Elle tardait à honorer le contrat. Peut-être était-ce la parade qu'avait trouvée son corps pour se rebeller, mais l'empêchement du corps ne peut pas toujours résister aux assauts répétés de sa propre nature ou de quelque surnoise volonté. Longtemps, elle pensa que son salut se trouvait dans cet empêchement.

Isobel mit au monde un fils, cinq ans après la signature, alors que son mari songeait à la répudier. Joyce se souviendrait toujours de la

date, car cela faisait exactement dix ans que le barrage et la centrale étaient construits. Il s'était toujours demandé jusqu'à quelle altitude on distinguait encore ses créations.

Avant la naissance d'Hélio, Joyce crut qu'il fonderait une dynastie. Le jour de l'accouchement, on lui amena le petit être pleurnicheur sorti du ventre d'Isobel. Il ne voulut pas le prendre dans ses bras, écœuré par l'aspect du nouveau-né et son insistance à essayer de se faire entendre et sûrement reconnaître, à vouloir occuper l'espace et le temps sans même l'avoir mérité. Joyce se jura alors qu'il n'aurait pas d'autre enfant, si ce n'était que cela. Par la suite, il rêva souvent que sa femme lui en donnait un autre. Un cauchemar, au cours duquel il emportait le nourrisson pour s'en aller le jeter du haut du barrage, de telle sorte que, s'il en venait un jour à l'assécher dans ses rêves, il découvrirait une grande fosse emplie de minuscules squelettes identiques. Hors de ce songe, il s'interdit de féconder à nouveau cette femme qui ne pourrait jamais lui offrir plus qu'un cri, et aussi quelques larmes, rien qui fût à la hauteur de son sang.

Quant à Isobel, elle trouva enfin le but de sa vie en ce petit être sensible, qu'elle chérissait. Il ne ressemblait pas à son père et elle se promit de toujours travailler à ce que son esprit non plus ne soit jamais contaminé par une froide hérédité. Elle l'éduquerait en ce sens, espérant qu'un jour, lorsque Hélio serait assez grand, ils partiraient ensemble.

Les enfants Volny fuyaient l'air vicié de la maison. Jamais ils ne dérogeaient au rituel du viaduc. Toujours soudés par cet indéfectible lien, ils développèrent au fil du temps des sensibilités différentes. Malgré l'interdiction de son père, Marc ne cessa jamais de lire en cachette, la plupart du temps sous les couvertures, à la lueur d'une lampe, puis il déclamait en silence des passages entiers, suspendu à sa corde. La forêt, la rivière, et tous les animaux qui y vivaient n'avaient guère de secrets pour Matthieu, son intime alphabet en perpétuelle expansion, ce fut longtemps ce qui compta le plus pour lui. En grandissant, la beauté de Mabel devint un de ces miracles auxquels on ne s'habitue jamais ; elle en vint très tôt à explorer son corps, à cultiver les plaisirs, à les faire grandir et jaillir, d'abord par de simples caresses, avant de prendre conscience du pouvoir qu'elle avait sur les jeunes hommes de la région, de ce qu'elle pouvait en retirer de bienfaits. Luc vouait une admiration sans borne à ses frères et à sa sœur, et il s'abandonnait à d'étranges rêves qu'ils n'osaient encore leur avouer ; avec de la patience et beaucoup d'attention, les autres apprirent à interpréter ses déroutes, à respecter ce frère, à l'aimer sans restriction.

C'était Élie qui avait commencé à appeler Jean « ma belle », qui se transforma tout naturellement en « Mabel ».

Mabel, c'est un vrai nom de fille, disait-il à Martha, pas comme ce Jean que tu es allée pêcher dans tes Évangiles...

C'est pas mes Évangiles, et puis il y a d'autres exemples.

Tu peux raconter ce que tu veux à qui tu veux, mais pas à moi. Jean, c'est un nom de garçon, un point c'est tout.

C'est pas toi qui décides.

L'évocation de « Mabel » mettait Martha dans une rage folle. Lorsqu'elle prenait Martin à témoin, lui enjoignant de dire quelque

chose en faveur de son choix, il s'en allait en haussant les épaules. Élie n'avait d'abord pas eu conscience à quel point la provocation représentait un blasphème pour sa fille, mais bien vite, il s'en délecta avec un plaisir infini. Mis à part lui, personne n'osait la contredire en sa présence, mais en cachette nul ne s'en privait.

Élie aimait les garçons et adorait sa petite-fille. Il ne voulait pas qu'elle devienne comme cette bigote de Martha, résignée, étriquée, le cœur aussi sec qu'une dune balayée par un vent de rancunes et de regrets. Élie détestait ce que sa fille était devenue, déjà morte sans le savoir. Le vieil homme attendait le bon moment pour le faire comprendre à Mabel, avant qu'il ne soit trop tard.

Mabel venait d'avoir quatorze ans. Sa mère l'avait envoyée chercher son grand-père pour dîner. Elle le retrouva sur la place, assis sur le rebord de la fontaine, comme souvent à cette heure tardive, perdu dans ses pensées, le regard fixé sur un reflet qu'il ne parvenait jamais à apprivoiser.

Il faut que tu viennes manger.

Élie bascula la tête lentement de côté et regarda sa petite-fille sans plus bouger, avec un sourire en coin, puis se tourna de nouveau vers la fontaine et mit une main en coupe sous le filet d'eau qui coulait par le tuyau en cuivre.

Regarde ! dit-il.

Qu'est-ce que je dois regarder ?

L'eau en train de couler... Quel est le premier mot qui te vient ?

Mabel réfléchit un court instant.

Source, dit-elle.

Un sourire s'épanouit sur le visage du vieil homme satisfait d'avoir amené Mabel dans le champ de sa propre pensée.

Exactement, dit-il.

Et toi, à quel mot tu penses, grand-père ?

Le sourire disparut instantanément.

Vie, dit-il sans hésiter.

Il désigna ensuite une extrémité de la fontaine.

Tu vois ce tuyau sous la surface ?

Je le vois.

C'est le trop-plein qui fait en sorte que ça déborde pas de l'autre côté.

Je sais ce que c'est, un trop-plein.

Élie laissa filer quelques secondes.

Moi, j'ai pas su le boucher à temps.

Le vieil homme se racla la gorge, se retourna et cracha, avant de reprendre d'un air grave :

Il faut pas que tu leur ressembles.

Que je ressemble à qui ?

Ton père et ta mère, faut pas que tu leur ressembles, dit-il en balayant la surface du tranchant de la main, comme s'il rassemblait des miettes sur une table.

Je comprends pas.

Suis-moi !

Élie se leva, délaissant ses béquilles, mais s'appuyant sur le rebord en pierre.

Attends, je vais t'aider, dit Mabel.

Pas la peine.

Il contourna la fontaine. Mabel lui emboîta le pas. Une fois devant le trop-plein, Élie saisit le poignet de sa petite fille et appliqua la paume de sa main sur le tuyau, comme s'il s'agissait d'une ventouse, et la maintint en place, jusqu'à ce que le niveau monte et que l'eau passe par-dessus le rebord.

Tu comprends, maintenant ?

J'en sais rien.

La vie, il faut la laisser déborder tant qu'il y en a.

Élie relâcha le poignet de Mabel. Elle retira machinalement sa main, et l'eau s'engouffra de nouveau dans le tuyau avec un bruit de succion. Le niveau redescendit dans la fontaine. Le vieil homme mesura le chemin opéré par sa démonstration dans le regard de sa petite-fille, puis il piégea un long filet d'air dans sa bouche et laissa des mots germer et s'épanouir, avant de les laisser sortir :

Toi, t'es comme le soleil, tu brilles tous les jours et personne a conscience du miracle que c'est.

La voix d'Élie était étrange, pleine de douceur et de fermeté. Ses yeux bleu-gris étaient comme deux planètes jumelles cernées de brume, reposant sur d'énormes poches vouées à contenir tous les débordements qu'il ne s'autorisait jamais hors de sa solitude.

N'attends rien d'ici. Tes rêves, ils viendront jamais pousser la porte. Il faudra que tu ailles briller ailleurs, t'auras pas d'autre choix...

Le vieil homme s'interrompit. Il rameuta un peu de salive dans sa bouche et poursuivit :

Hein que tu en as, des rêves ?

Mabel demeura silencieuse un moment, puis elle posa une main sur la main du grand-père. Celle du dessous était rêche et crevassée, celle du dessus, douce et déterminée.

J'en ai, dit-elle avec aplomb, comme si elle avait déjà réfléchi à la question.

C'était la vérité. Mabel en avait, des rêves, un désordre de rêves qui avaient tous la liberté comme dénominateur commun. Dans le futur, le souvenir de cette conversation aurait sur elle l'effet d'une piqûre d'insecte lui permettant d'articuler peu à peu la confusion de ses désirs.

Ce soir-là, lors du dîner, Mabel posa tour à tour les yeux sur son père et sa mère. Ce père qui lui disait comment se comporter depuis sa naissance, et cette mère qui représentait ce qu'elle allait devenir si elle ne faisait rien contre, deux défaites face à face, deux condamnés voués à devenir ses bourreaux. Elle jeta un regard complice à son grand-père et saisit sa fourchette, la tenant comme un crayon surplombant l'assiette garnie de purée. D'habitude, elle dessinait des chemins biscornus avec les dents, mais cette fois-ci, elle traça une ligne bien droite, sans quitter Élie des yeux, cet homme bienveillant qui allait lui faire gagner un temps précieux.

Martin s'était toujours senti las, inadapté à un monde qu'il n'oserait pourtant jamais quitter prématurément. Le soir, en sortant du travail, il se mit à traîner à L'Amiral, le seul bar de la ville. Le patron s'appelait Roby. Se tenir le plus longtemps possible éloigné de la maison lui semblait la meilleure chose à faire. Il ne se mêlait jamais aux habitués et les habitués prenaient soin de l'éviter. Il s'asseyait à une table du fond et commandait ses bières en levant le bras. D'une oreille distraite, il écoutait les odyssées des plus bavards, des odyssées où s'invitaient de séduisantes sirènes auxquelles ils avaient succombé, à les croire. Les histoires se nourrissaient les unes des autres, ne changeaient pas de soir en soir, et les sirènes se métamorphosaient en déesses et les déesses en putains, qu'ils montaient parfois retrouver dans une chambre à l'étage.

Martin avait croisé une sirène, lui aussi, juste après la naissance de Luc, l'enfant tragique à l'esprit difforme. Il avait observé la créature depuis le pont du navire qu'était sa pitoyable existence. Il n'avait même pas eu besoin de s'encorder au mât pour résister à l'appel. Pourtant, la sirène chantait à merveille, attirée par le regard sombre de Martin, son mystère enténébré, ses silences. Depuis Martha, il se méfiait des femmes, de leur chant, de leurs manières pour séduire un homme. Il s'en voudrait plus tard de n'avoir eu aucun effort à faire pour ne pas rejoindre la sirène. Peut-être que s'il l'avait fait, il aurait eu envie de tourner d'autres pages, de laisser aller ses mains à des caresses, de redevenir ce héros malhabile assassiné sur un lit d'herbes avec son plus profond consentement. En dernier recours, voyant qu'il se refusait à sauter à l'eau pour la rejoindre, la fille essaya bien de monter sur le pont afin de le pousser par-dessus bord, mais rien n'y fit, Martin était trop loin en lui pour envisager une nouvelle défaite. Et la sirène s'en alla chanter pour un autre.

Cela faisait déjà longtemps que Martin avait mis le désir à distance,

le désir sous toutes ses formes. Une peur viscérale de commettre les mêmes erreurs l'accompagnait en permanence.

Avec la parole, Martin était comme un géomètre perdu en pleine forêt vierge, à ne jamais savoir où poser les jalons pour tracer un chemin cohérent de mots. Il y eut pourtant un homme, un ancien marin, massif comme un cachalot, qui observait soir après soir ce type bizarre, assis toujours seul à sa table et qui ne semblait faire attention à personne, pas même aux deux espions payés par Joyce pour surveiller les clients et écouter les conversations. Il le jaugea longtemps, avant de se décider à quitter le groupe qui se constituait toujours autour de lui à L'Amiral pour entendre ses aventures rocambolesques. Il s'approcha du solitaire, tenant deux bières en mains, en posa une sur la table devant Martin et l'autre devant lui, et s'assit à califourchon sur une chaise, bras ballants. Puis il attrapa son verre et but une rasade. Martin leva les yeux sur l'intrus, puis baissa la tête en soupirant.

Tu bois pas ? demanda le marin.

Je suis capable de payer mes bières.

C'est pas la question.

J'ai pas besoin de compagnie.

L'homme tendit une main ouverte au-dessus de la table.

Moi, c'est Gobbo.

Martin ne réagit pas, et le marin retira sa main.

Tu dis plus rien ?

Martin ne bougeait toujours pas.

Tu es devenu sourd d'un seul coup ?

Martin planta son regard dans celui du marin, saisit le verre de bière et but.

Ça va comme ça ? dit-il en reposant le verre sur la table.

Je te veux aucun mal.

Et moi, je ne veux pas d'emmerdes.

J'en cherche pas non plus.

Et tu cherches quoi, au juste ?

Parler un peu, c'est tout.

Martin se recula sur sa chaise.

Et ça nous servirait à quoi, de parler ?

Je sens que tu as des choses intéressantes à dire, dit Gobbo en

tapotant d'un doigt le bout de son nez.

On dirait que tu leur manques. Tu devrais les rejoindre, maintenant, dit Martin en regardant le fond du bar, où se tenait un groupe attentif à la scène.

Gobbo se retourna, puis revint à Martin.

J'ai fait un pari avec eux, je leur ai dit que j'arriverais à te tirer les vers du nez. C'est pas le moment de me lâcher.

Tu n'auras qu'à raconter que tu y es arrivé.

Il faut que tu m'aides encore un peu.

Qu'est-ce qui te fait croire que j'ai encore des choses à raconter ?

Une intuition, allez, essaye pour voir, juste une fois !

Martin but de nouveau et laissa passer un long moment, avant de se décider à jouer le jeu pour en finir au plus vite avec cette mascarade.

Gobbo, c'est un surnom, je suppose ?

C'en n'est pas un. Si je te disais d'où ça vient, tu me croirais pas...

Le Marchand de Venise.

Après la surprise, un grand sourire illumina le visage du marin.

Je me suis pas trompé sur ton compte. T'es pas comme eux, dit Gobbo en désignant du pouce le groupe derrière lui. C'est mon père qui a eu l'idée de m'appeler Gobbo, il était professeur, le nez toujours fourré dans ses bouquins. *Le Marchand de Venise*, il m'a même obligé à l'apprendre par cœur.

Gobbo s'interrompt et les ombres revinrent sur son visage. Il se mit à faire danser le culot du verre, comme s'il jouait avec un cerceau.

J'imagine qu'à force il a fini par ne plus faire la différence entre eux et le monde réel, ajouta-t-il.

Les livres, ça ne vaut rien.

Tu as pourtant l'air d'en connaître quelques-uns.

C'est de l'histoire ancienne.

Raconte, j'ai tout mon temps.

Pas moi.

Gobbo leva une main devant lui.

Je voulais pas te brusquer, dit-il.

Ça va.

Les deux hommes demeurèrent un moment silencieux. Lorsque Gobbo reprit, la tension se lisait sur son visage :

J'ai passé quatre années à naviguer. Je donnais jamais de nouvelles et je m'en sortais très bien. Quand j'étais en mer, il m'arrivait de penser à mes parents. J'ai décidé de rentrer un jour. Quand ils m'ont vu débarquer, ils ont réagi comme si j'étais parti la veille. Mon absence n'avait rien changé : mon père et ses bouquins, ma mère et ses silences. Alors je suis reparti deux jours plus tard, pensant que ce qui aidait mon père à vivre finirait par avoir sa peau, et que ma mère regarderait sans rien faire.

Tu as raison, pour les mots, dit aussitôt Martin.

Raison sur quoi ?

Ils peuvent tuer.

Le marin fixait Martin d'un air curieux.

Comment tu en es venu à faire la connaissance de Gobbo, l'autre, je veux dire ?

La silhouette de Duval se dressa brusquement dans la mémoire de Martin.

J'ai pas envie d'en parler.

Gobbo n'insista pas.

Je comprends mieux pourquoi tu te tais souvent, dit-il d'un ton narquois.

Et pourquoi, d'après toi ?

Je crois que tu pourrais plus t'arrêter de parler si tu commençais.

Depuis cette première rencontre, Martin retrouvait chaque soir Gobbo à L'Amiral, après qu'il eut terminé sa journée à la centrale électrique. Un sas apaisant, nécessaire, avant de rentrer à la maison. Gobbo quittait ceux avec qui il était alors installé pour rejoindre Martin, suscitant des jalousies. Il racontait ses voyages. Martin écoutait sans chercher à démêler le vrai du faux, lui qui ne se confiait jamais.

Tu ne parles jamais de toi, dit un soir le marin.

C'est sûrement qu'il n'y a pas grand-chose à en dire.

T'as une famille ?

J'en ai une.

Des enfants ?

Quatre.

C'est important, une famille... Moi, j'en ai jamais eu.

Gobbo se renfrogna à la manière d'un clochard qui s'apprête à

passer la nuit sous un carton.

On n'est pas fiables, nous les hommes, on croit que le monde peut avancer sans qu'on l'aide, dit-il, comme s'il se parlait à lui-même.

Martin ne répondit rien. Lui non plus n'aidait pas le monde à avancer, son monde. Ses enfants ne le connaissaient pas plus qu'il ne les connaissait. Vivre sous le même toit n'y changeait rien. Sa famille lui était étrangère, et il n'avait jamais rien fait pour qu'il en fût autrement, peut-être même avait-il tout fait pour qu'il n'en fût pas autrement.

C'est dans notre nature, reprit Gobbo. On a besoin du large à un moment ou à un autre. Dieu n'aurait pas créé les mers et les océans, sinon...

Le marin se pencha en avant au-dessus de la table.

Et les femmes non plus, ajouta-t-il en baissant la voix.

C'est pas moi l'aventurier.

Aventurier..., répéta Gobbo, songeur. J'ai longtemps cru qu'il n'y avait rien de plus beau qu'un bateau qui quitte le port, et rien de pire qu'une maison douillette.

Et ce n'est plus le cas ?

Peut-être bien qu'il n'y a pas de plus grande aventure qu'avoir une famille.

Qu'est-ce qui t'en a empêché ?

Gobbo planta ses yeux gris dans ceux de Martin.

C'est à toi de payer une tournée, dit-il.

Un corbeau s'acharnait sur le cadavre d'un lièvre et des pies tentaient de le faire battre en retraite pour s'approprier la charogne. Le corbeau reculait et avançait en marchant. Un sang noir ruisselait sur son bec, et les pies sautillaient tout autour en écartant leurs ailes et en criant pour l'impressionner. Matthieu observait la scène depuis la rive opposée, assis sur une grande pierre plate ornée de multiples incrustations, qui la faisaient ressembler à un antique bouclier abandonné après un combat titanesque. Il se demanda si c'était sous l'effet d'une sorte d'évolution, que certains oiseaux se déplacent une patte après l'autre, comme des humains, alors que d'autres ne le peuvent pas, obligés de rebondir sur le sol en utilisant toujours leurs deux pattes en même temps. Les pies finirent par gagner la partie.

Matthieu se détourna de la curée, alluma une cigarette et observa la rivière, perforant lentement de son regard la surface, avec déférence, et sa main allait et venait machinalement à sa bouche le temps que la cigarette se consume. Matthieu fumait depuis l'âge de douze ans, avec cette sorte d'application qui finit par mener au plaisir. Et il n'existait pas de meilleur endroit que la rivière, et cette pierre, pour y accéder.

Chaque matin, il s'en allait relever les cordes qu'il avait posées la veille, munies de bas de ligne en acier arrimés à des racines. Il savait où les plonger, et cela, bien avant d'allumer sa première cigarette. Il remontait des anguilles, parfois des barbots, ne rentrait jamais bredouille. Il connaissait la rivière par cœur, les endroits les plus poissonneux. Il avait longtemps pensé qu'elle représentait un réservoir inépuisable, pour peu que l'on en prenne soin et que l'on prélève juste ce dont on avait besoin pour se nourrir. Mais, au fil du temps, la cueillette était devenue moins abondante. La cause de la raréfaction des prises était due au fait que tout le monde ne voyait pas les choses sous le même angle que lui. Un ramassis de salopards de la pire espèce vidait la rivière de ses poissons à coups d'électrodes branchées sur de

puissantes batteries, et parfois d'explosifs.

Matthieu trouvait souvent des poissons morts, remontés trop tard à la surface pour être récupérés par les braconniers, et qui flottaient le long des berges, rarement des poissons de fond, surtout des truites, l'arc-en-ciel terni sur leur peau, et leurs yeux comme des billes d'ivoire sali. Ces carnages mettaient le jeune homme dans une rage folle. Il entrait alors dans l'eau pour recueillir les cadavres, puis les recouvrait d'une grosse pierre au fond de l'eau, autant pour les dérober à sa vue que pour leur donner une sépulture aussi digne que possible. La rivière était ainsi jonchée de pierres tombales invisibles aux yeux des autres. Un grand cimetière à l'intérieur d'une cité lacustre.

Matthieu s'octroyait une heure avant de rejoindre le reste de la famille au petit déjeuner. Un rituel institué depuis qu'il allait à l'école et qui se poursuivait après son embauche aux carrières.

Il termina sa troisième cigarette, se leva et fourra le mégot éteint dans sa poche, avec les deux autres. Il sortit ensuite son couteau, vérifia le positionnement du cran de sûreté et entreprit de vider les poissons, jetant au fur et à mesure les viscères dans l'eau, qui allaient vite se transformer en festin pour les écrevisses. Il terminait toujours par les anguilles. Les corps filiformes ressemblaient à des gaines d'arrosage en caoutchouc noir, rien de bien engageant à première vue, mais, une fois coupées en tronçons et cuisinées en ragoût relevé par toutes sortes d'épices, elles seraient délicieuses.

Matthieu lava un à un les poissons dans le courant, passant le doigt entre les lèvres des plaies pour retirer les ultimes morceaux de viscères et les diverses mucosités. De grosses gouttes sanguinolentes et huileuses apparaissaient à la surface, chevauchant l'onde à la manière de petits cavaliers débourrant leur monture. Ensuite, il sortit un câble de frein d'une poche, muni d'un fil de fer rigide à une extrémité et d'une large boucle à l'autre, et il le glissa d'une ouïe à l'autre, comme s'il les cousait entre elles, alternant barbots et anguilles, non pour faire joli, mais par souci d'équilibre, puis il replia la tige dans la boucle et trempa l'étrange collier dans l'eau claire. On aurait dit que les corps serpentiformes reprenaient vie entre les corps massifs des barbots. Au fond de la rivière, des alevins se promenaient en bandes nerveuses et des pierres de toutes tailles semblaient dériver, comme si l'eau était immobile. L'inerte et le vivant avaient l'air d'appartenir à un même règne, résultat d'une hybridation parfaite, une harmonie subtile.

Matthieu tira le câble à lui, le souleva à deux mains et laissa égoutter les poissons. Il ressemblait à un geôlier hésitant à choisir une clé plutôt qu'une autre. Il observa un instant la ligne de fuite par où s'engouffrait le courant sous les ramures des saules pleureurs semblables à de blondes chevelures renversées en arrière. Il attrapa sa carabine posée contre un rocher, d'une seule main, et passa la courroie autour de son épaule. C'était une vieille Winchester achetée d'occasion à l'armurier de la ville. Il avait fabriqué puis collé un sabot de deux centimètres sur la crosse, à partir d'un morceau de noyer, afin que l'arme soit à sa main et tombe parfaitement sous la visée. Il emportait toujours l'arme avec lui lorsqu'il allait relever ses lignes. S'il devait un jour croiser un pilleur de rivières, il aurait de quoi lui expliquer sa façon de concevoir ce monde pour lui faire entendre raison.

Il était temps de rentrer.

Élie fumait sa pipe sous le porche. Le soleil soufflait une lumière soyeuse, qui traversait les vitres et se répandait dans la pièce. Martha, penchée au-dessus de l'évier, récurait une cocotte avec de la paille de fer. Luc était assis sur une chaise. L'oreille collée au poste de radio, il écoutait une émission, et son regard avait la fixité de celui à qui l'on fait une grande révélation.

Jim Okins ! cria-t-il.

Martha sursauta, et la cocotte cogna contre l'évier.

Ça va pas mieux de crier comme ça, dit-elle en se retournant vers son fils.

On parle de moi à la radio.

Qu'est-ce que tu racontes encore ?

Jim Okins, c'est moi, j'en suis sûr.

C'est rien qu'un feuilleton à la radio, bon sang.

Écoute et tu comprendras que c'est vrai, ce que je raconte.

Tais-toi, espèce d'idiot.

Espèce d'idiot, c'était ainsi que Martha qualifiait le plus souvent ce fils, comme s'il existait une seule espèce d'idiot.

C'est moi, je te dis, nom de Dieu...

Ne jure pas, en plus !

Excédée, Martha se dirigea vers le buffet de la cuisine, ouvrit un tiroir et sortit un papier qu'elle alla fourrer sous le nez de Luc.

Tu vois bien qu'il y a marqué Luc Volny sur ton extrait de naissance. Tu sais au moins reconnaître ton nom écrit, on te l'a appris, dit-elle en secouant la feuille. Une bonne fois pour toutes, c'est comme ça que tu t'appelles, et pas autrement.

On peut lui faire dire ce qu'on veut, à un bout de papier, dit Luc sans décoller son oreille du poste de radio.

Non, on peut pas, vu que c'est un papier officiel...

Alors, c'est des mentises officielles.

Et puis d'abord, qui c'est ce Jim machin ?

Voyant qu'il ne parviendrait pas à convaincre sa mère, Luc posa un index sur ses lèvres.

Il se concentra de nouveau sur le récit en faisant abstraction de sa mère, qui n'avait jamais entendu parler de *L'Île au trésor*, et encore moins de Jim Hawkins. Voyant que son fils avait retrouvé son calme, elle retourna à son occupation en secouant la tête, comme pour tenter de se débarrasser d'une très ancienne faute ou s'apercevant peut-être qu'elle était entrée, bien malgré elle, dans le jeu de son fils. Luc écoutait toujours attentivement, le regard déplié jusqu'à sa mère, et il ne la voyait pas. Un coin de sa bouche se creusa.

Okins ! cria-t-il encore.

Martha laissa tomber la paille de fer au fond de la cocotte, posa ses mains à plat sur le rebord de l'évier, comme si elle eût voulu non pas se raccrocher à quelque chose, mais plutôt prendre un élan qui l'aiderait à quitter la pièce, les lèvres scellées par la colère.

Luc resta seul à écouter la fin de l'émission. Puis il éteignit la radio, demeurant encore seul dans le silence de ses pensées. Comme s'il ne savait pas qu'il était différent. Sa mère lui répétait souvent qu'il y avait des choses qu'il ne saurait jamais faire, qu'il ne comprendrait même pas parce qu'il n'arriverait pas à les envisager. Il ne pouvait rien à ce qu'il était. Il ne s'était pas fait tout seul. Son père et sa mère étaient les seuls responsables. Son père, justement, il était encore pire que sa mère. Luc était persuadé que s'il avait pu le gommer de la famille, il l'aurait fait, alors que sa mère, elle le portait comme une croix, peaufinant son rôle en public et cultivant le talent de la haine en privé.

Satanés parents, qui lui interdisaient tout, même de posséder un chien. Martha disait qu'un animal faisait des saletés, que ça sentait mauvais. Elle ne voyait même pas le bien que ça pouvait procurer. Et puis l'odeur, ce n'était pas un bon prétexte, parce qu'à la maison, ça ne sentait pas vraiment la rose. Luc était constamment agressé par une même puanteur. Il pensait, sans jamais le dire, qu'elle provenait du moignon du grand-père en train de pourrir. Et cette puanteur le ramenait toujours au même souvenir. Un renard crevé découvert dans un fossé, le crâne fendu en plein milieu, avec des asticots grouillant sur sa cervelle béante, semblable à un de ces champignons qui

poussent sur l'écorce des arbres. Un liquide poisseux s'échappait de la plaie. Luc avait longuement regardé le renard, se demandant ce qui se passerait s'il remettait la cervelle en place, si la bestiole reviendrait à la vie, et il l'aurait bien fait si le dégoût n'avait pas envahi sa bouche. L'arrière était également déchiqueté. Il ne subsistait qu'une colonne vertébrale biscornue, formée de morceaux d'os mis bout à bout et allant en se réduisant. L'ensemble évoquait un serpent tout blanc fourré par la tête dans le cou du renard. Les yeux de l'animal étaient grands ouverts et pleins de surprise, et sûrement remplis aussi de la dernière chose qu'il avait vue, peut-être une voiture qui lui arrivait dessus à fond la caisse, ou le canon d'un fusil, ou peut-être qu'il n'avait rien vu venir du tout et que c'était la mort qui donnait ce regard, s'était dit Luc. Le renard revenait souvent dans ses rêves, courant avec le grand serpent blanc accroché sur son dos, et il était sacrément beau à voir quand il traversait son rêve.

Luc se mit à considérer son grand-père d'une étrange manière. Au fil des épisodes entendus à la radio, il en vint à le suspecter d'être Long John Silver, le pirate à la jambe coupée, pas même une réincarnation puisque, pour lui, la réalité n'était qu'un mélange de sensations et d'intuitions. La ressemblance était parfaite et le hasard, hors du champ des pensées de Luc.

Dès lors, il surveilla discrètement les faits et gestes du grand-père. Il le suivait à distance, interprétant à sa manière le rituel de sa promenade journalière. Une fois arrivé sur la place, il l'observait assis sur le rebord de la fontaine, et lorsque Élie se mettait à crier en regardant en l'air, Luc pensait qu'il appelait son perroquet et que l'oiseau au plumage chamarré apparaîtrait dans la lumière et viendrait se poser sur son épaule pour le conduire jusqu'à l'île au trésor. Luc observait alors le ciel de tous côtés, espérant voir l'oiseau d'un instant à l'autre.

Au fil du temps, s'apercevant que rien ne se passait comme il l'espérait, Luc se demanda si son grand-père ne l'avait pas percé à jour. Il se dit qu'il n'arriverait à rien en procédant ainsi. Il envisagea d'aller lui parler, de tout lui raconter. Il hésita longuement, mais n'en fit rien.

Le vieil homme observait ce petit-fils dont le comportement changeait à son égard. Il se savait épié, mais il faisait comme si de rien n'était, allant lui parler de choses et d'autres, et Luc en vint à penser qu'il jouait la comédie pour n'avoir à partager son trésor avec personne, ou bien qu'il avait vraiment tout oublié.

Désappointé, Luc continuait pourtant d'être aux aguets. D'autres pirates étaient probablement dans la place, certainement déguisés, occupés à manigancer. Passer pour un demeuré était sa couverture, bien mieux que de faire le malin. Il avait entendu que les petits malins finissaient les mains attachées dans le dos au bout d'une planche

clouée au bastingage, prêts à être poussés dans une mer grouillant de requins affamés. Le stratagème finirait bien par fonctionner, et les masques tomberaient.

Luc continua de surveiller le grand-père en douce, attendant qu'il fasse un faux pas ou que la mémoire lui revienne. Le reste du temps, il s'en allait explorer la rivière, pensant qu'il découvrirait peut-être seul l'île. Plus d'une fois il crut l'avoir trouvée au détour d'un méandre, mais il ne s'agissait la plupart du temps que d'un amoncellement de branchages, au mieux d'une fine langue de terre séparant la rivière en deux bras, où nichaient des oiseaux, en tout cas rien qui ressemblât à une île digne de ce nom. Lorsqu'il la verrait surgir, il saurait la reconnaître à coup sûr, saurait où creuser la terre pour trouver le trésor. Le moment n'était pas encore venu, mais jamais il ne se découragerait. Il trouverait ce qu'il cherchait et on serait bien obligé de le prendre enfin au sérieux.

Luc se dit alors que la meilleure chose à faire était peut-être de regagner la confiance du grand-père pour se rapprocher de Long John Silver, que son statut d'idiot jouait en sa faveur. Par précaution, il affûta une pelle-bêche sur la meule à eau pour être prêt à creuser le jour où il découvrirait l'île et l'emplacement du trésor. Il ne pouvait s'empêcher d'imaginer à quoi ressemblait ce trésor, sûrement constitué de pièces d'or et de bijoux, comme on l'affirmait à la radio. Une fois qu'il l'aurait déterré, il en donnerait une part à sa sœur, ainsi qu'à ses frères, et peut-être même qu'il en laisserait un peu au grand-père pour qu'il s'offre une jambe toute neuve. Lui, il se paierait d'abord un fusil pour se défendre contre les autres pirates, qui finiraient bien par pointer le bout de leur nez un jour ou l'autre, une carabine comme celle que Matthieu planquait dans son armoire, avec plein de munitions. Ensuite, il achèterait un bateau pour descendre la rivière, il verrait bien où le mènerait le courant.

Luc remontait le cours d'eau par la rive droite, caressant les hautes herbes avec ses mains, accompagnant le vent qui les courbait. Un criquet s'envola d'une tige de houlque laineuse. D'un geste vif, il le piégea à l'intérieur de son poing et l'amena contre son oreille. Il n'entendait rien, sentait les pattes chatouiller sa paume et les mandibules pincer sa peau. Il déplaça un doigt après l'autre, saisit le criquet par le thorax et le balança devant ses yeux. L'insecte déplaça ses ailes, pédalant dans le vide. Sa grosse tête caparaçonnée ressemblait à un heaume de chevalier muni de deux plumes réduites à de noirs rachis. Il attendit que l'insecte cesse de se débattre, qu'il comprenne qu'il n'était pas son ennemi, qu'il avait besoin de lui parler, qu'il saurait déchiffrer sa langue s'il consentait à lui faire confiance. Il lui demanda s'il n'avait pas remarqué des types bizarres avec des sabres, des mousquets et des pelles, qui transportaient un coffre. Le criquet laissa pendre ses pattes et cligna des yeux, comme pour signifier qu'il savait ce dont Luc parlait. Un frisson de plaisir travailla le dos de Luc en profondeur. Il remercia l'insecte, puis lui demanda de montrer l'endroit où il avait repéré de tels hommes. Il utilisa aussi le mot *pirates*, se disant après coup qu'un petit animal ne devait pas être capable de différencier les humains à leurs vêtements, pas plus qu'à leurs attributs, qu'un homme pour lui devait ressembler à un autre homme. Il présenta sa main gauche en coupe et déposa l'insecte dedans, qui se catapulta aussitôt en prenant appui sur ses pattes comme s'il s'agissait de ressorts libérés, et déploya ses ailes pour s'envoler. Luc l'accompagna du regard et se lança à sa poursuite en courant. Il trébucha sur une souche, se releva et cavala dans la même direction que la bestiole. Puis il s'arrêta. L'insecte avait disparu. Tout autour le vent saupoudrait l'air de pollen et quelques éphémères tentaient désespérément d'échapper à la noyade.

Luc savait parler aux grenouilles, aux cerfs et à tous les oiseaux, et il

venait de se faire un nouvel allié. Le criquet l'aiderait dans son entreprise. Il reviendrait aux nouvelles aussi souvent que possible.

Il s'agenouilla sur la berge, contempla un moment son visage reflété dans le faible courant qui en tordait les traits, puis il l'aspergea. Au loin, le soleil glissait lentement à l'intérieur de la forêt, comme une pièce d'or dans une tirelire. Le signal qu'il était temps de se rendre au viaduc. Il reviendrait le lendemain parfaire ses amitiés, son langage, chercherait encore l'île. Il lui tardait maintenant de retrouver ses frères et sa sœur pour se suspendre à sa corde. Il aimait la sensation d'être accroché dans le vide, exactement comme Jim pendu au gaillard d'arrière en train d'espionner les conspirateurs. Et puis, on voyait sacrément loin d'en haut. L'île finirait peut-être par se dévoiler.

Le train était juste passé. Un nuage bas libéra le soleil, inondant la vallée d'une lumière orangée.

Là-bas, c'est elle, se mit à crier Luc en tendant le bras pour désigner un point éloigné sur la rivière.

Les autres le regardèrent éberlués grimper à la corde à la force des bras. Une fois en haut, il enjamba la rambarde, défit les nœuds, puis se mit à courir jusqu'à l'extrémité est du viaduc et dévala la pente. Ils le virent s'enfoncer dans la végétation et disparaître.

Qu'est-ce qui lui prend ? demanda Mabel.

On dirait qu'il a vu le diable, dit Matthieu.

Si c'était le cas, il n'irait pas le rejoindre aussi vite, à mon avis, objecta Marc.

Ils remontèrent à leur tour, rangèrent leurs cordes. Matthieu s'occupa de celle de Luc, puis ils descendirent au pied de l'arche, attendant que leur frère revienne. Environ un quart d'heure plus tard, Luc sortit essoufflé du couvert végétal, accueilli par sa sœur et ses frères, semblables à des statues en partie mangées par l'ombre de la voûte. La déception se lisait sur son visage.

Foutus ragondins, dit Luc en balançant la tête à droite et à gauche.

Tu nous expliques ce qui t'a pris ! dit Mabel.

J'ai cru voir l'île, mais c'était rien qu'un gros nid de ragondins.

De quelle île tu parles ?

Luc réalisa qu'il n'avait pas encore mis ses frères et sa sœur dans la confidence.

C'est un secret qu'il faudra pas répéter, alors.

Bien sûr, tu peux nous faire confiance.

Luc raconta tout de la révélation qu'il avait eue en écoutant *L'Île au trésor* à la radio. Les autres l'écoutèrent attentivement, sans jamais le contredire.

Elle est forcément quelque part, ajouta-t-il en se tournant vers la rivière.

C'est sûr, dit Mabel avec beaucoup de sérieux.

Je renoncerai jamais, je la découvrirai et ce fichu trésor aussi, et après...

Luc s'interrompit, en proie à une grande émotion. Il se retourna vers le reste de la bande, un désordre de mots encore dans sa bouche faisait trembler ses lèvres.

... je vous donnerai à tous une part du trésor... Je garderai de quoi acheter un bateau pour descendre jusqu'à la mer sur le dos du courant... J'ai idée de faire le tour du monde... Peut-être que je m'arrêterai avant de le terminer... Si je trouve un endroit où je me sentirai pas différent des autres... Parce qu'il y en aura peut-être pas, des autres, à part vous trois, si vous voulez me suivre... Peut-être bien que cet endroit, il est sur l'eau... J'en sais rien où il est en vrai... J'en sais rien.

Ses lèvres tremblaient encore, après qu'il eut terminé, et c'était toujours la même émotion qui en était la cause, maintenant qu'il avait tout dit.

Marc et Matthieu se regardaient, ne sachant comment réagir. Mabel s'approcha de Luc et le prit dans ses bras. Elle aussi savait le prix d'un rêve.

On t'aidera à la trouver, ton île, dit-elle.

On t'aidera tous, ajouta Marc.

Une fois que tout le monde fut couché, Mabel rejoignit Luc dans sa chambre. Il ne dormait pas.

C'est moi, dit-elle tout doucement.

Luc se redressa.

Qu'est-ce qui se passe ?

Chut.

Elle s'assit au bord du lit, alluma la bougie qu'elle avait apportée, laissa couler un peu de cire sur l'ardoise posée sur le chevet et colla la bougie. La flamme sautillait à cause du léger courant d'air provenant de la fenêtre entrouverte. Puis elle se tourna vers son frère et se mit à lui caresser les cheveux.

Depuis toujours, Mabel était la plus proche de Luc. Leur point commun était de dire les choses telles qu'ils les pensaient, au moment où ils les pensaient, ce qui les rendait heureux, ce qui les chagrinait, ce qui les tourmentait, sans filtre ni pudeur. Avec ses frères, Luc ne se sentait pas aussi libre et il en était de même pour Mabel.

Comment tu te sens ? demanda-t-elle.

Je suis content que tu sois là.

On va la trouver, cette île, je te le promets.

J'ai aucun doute là-dessus, alors.

Mabel sourit à l'ombre de la bougie, et déposa un baiser sur le front de Luc. Il sentit l'odeur d'œuf qui provenait du shampoing que fabriquait sa sœur. Il avait toujours considéré que c'était l'odeur d'un monde en parfait équilibre avec le sien.

Mabel recula de quelques centimètres, fixant son frère avec des yeux où se mélangeaient tendresse et gravité.

Tu as confiance en moi ? dit-elle.

J'ai pas de raison de pas avoir confiance.

Baisse ton pyjama, alors !

Luc hésita.

Pour quoi faire ?

Fais ce que je te demande, tu ne le regretteras pas.

Luc commença de baisser son pyjama.

Jusqu'où ?

Aux genoux, ça ira.

Luc obéit, sans quitter des yeux ce que sa mère appelait sa nouille depuis qu'il était tout petit, et qui ressemblait plus du tout à une nouille à ce moment-là.

Ce sera notre secret, dit Mabel.

Quel secret ?

Pose plus de questions.

Mabel approcha une main de l'entrejambe, et Luc eut un mouvement de recul.

Laisse-toi faire !

D'une main, elle coiffa l'extrémité du sexe de son frère, comme si elle voulait éteindre une flamme. Luc avait l'impression d'avoir un bout de bois entre les jambes. Ça lui était déjà arrivé de durcir sans raison, mais jamais autant. La main glissa ensuite doucement et remonta doucement et continua de coulisser doucement. Luc sentit la chaleur grimper dans son ventre. Il ferma les yeux.

Ça va ? demanda Mabel en ralentissant le mouvement.

T'arrête pas !

Luc ne comprenait pas ce qui se passait en lui. Il savait juste qu'il lui faudrait expulser cette chaleur d'une manière ou d'une autre, et que seule sa sœur était capable de l'aider.

Mabel accéléra un peu le rythme.

Tu aimes toujours ?

Luc remua simplement la tête. La chaleur trouva brusquement une issue, jusqu'à la brûlure, mais cette brûlure était comme un éclair gracieux qui fendait le ciel en sens inverse. Il pensa que la mort venait, qu'il était prêt à l'accueillir, qu'il ne devait pas y avoir de plus belle façon de mourir que par la main de sa sœur. Toute son énergie vitale se trouvait concentrée dans son bas-ventre, et il ne comprenait pas où elle avait pris naissance, ni ce qui la nourrissait en dedans. Il ouvrit alors les yeux pour emporter la vision. S'il devait mourir en cet instant, il fallait qu'il emporte une image. Mabel ne quittait pas le sexe du regard, avec la fixité d'un prêtre pratiquant un exorcisme. Luc se

cambra, ferma de nouveau les paupières. Il sentit quelque chose monter du même endroit que celui par lequel il urinait d'habitude, et il n'avait aucune envie d'uriner. Il se libéra d'un premier jet, suivi d'autres, de moins en moins fournis. Il se calma enfin, rouvrit les yeux, surpris d'être encore vivant. Mabel regardait sa main qui emprisonnait le membre.

Ton baptême du feu, dit-elle au bout d'un moment en souriant.

Elle déplaça ses doigts recouverts d'une substance gluante que Luc ne reconnut pas, un liquide épais qui ressemblait à de la salive.

C'est quoi ? demanda-t-il, apeuré.

Du plaisir.

J'ai jamais rien ressenti de pareil.

Il n'y a pas mieux pour se sentir vivant, crois-moi.

Tout le monde peut faire ça ?

Oui, tout le monde.

Ça veut dire que je suis comme tout le monde ?

Aucun doute là-dessus.

On peut recommencer ?

Mabel sortit un mouchoir d'une manche de sa robe, essuya méticuleusement le sexe de son frère, puis ses doigts et la paume de sa main, replia le mouchoir et le remit dans sa manche.

Tu peux remonter ton pyjama, maintenant, dit-elle en souriant.

Tu veux pas recommencer ?

Un garçon, ça ne peut pas recommencer tout de suite.

Ah bon ! dit Luc en fixant son sexe déclinant, puis il serra les poings pour tenter de le redresser en se concentrant.

Il faut attendre un peu pour que ça revienne, dit Mabel.

Luc se relâcha.

On le refera plus tard ?

Mabel ne répondit pas. Elle regardait la bougie qui avait diminué d'un tiers. La flamme s'était allongée, elle la pinça entre deux doigts et décolla la bougie. L'obscurité tomba comme un couperet, mais la lune de l'autre côté de la vitre leva lentement le voile de la nuit, crayonnant des silhouettes et des reliefs à l'intérieur de la chambre.

Tu pourras te débrouiller tout seul, maintenant que tu sais comment faire.

Et si ça marche qu'avec toi ?

Ça marchera pareil avec ta main, il suffira que tu penses à une jolie fille.

Je penserai à toi, alors.

Si tu veux, en attendant de penser à une autre... Tu garderas bien le secret, d'accord ?

D'accord, j'en parlerai à personne.

Luc tâtonna un instant avant de trouver la main de sa sœur, celle qui avait tenu le mouchoir.

Je penserai jamais à une autre que toi, dit-il en étranglant les derniers mots.

Des larmes se mirent à couler sur ses joues. Il se retint de les essuyer, renifla, se pencha en avant et une larme s'écrasa sur la main de sa sœur.

Pourquoi tu pleures ?

Ça t'arrive jamais, à toi, de pleurer à l'envers ?

Mabel se mit de nouveau à caresser les cheveux de son frère, concentrée sur les angles révélés par la pâle lueur.

Ça ne m'est pas arrivé souvent, dit-elle au bout d'un moment.

La plupart des filles de la vallée se rêvaient princesse en quête du prince charmant. Les contes de fées qu'on leur racontait dans l'enfance étaient remplis de victimes consentantes, si bien qu'elles finissaient par y croire. On se gardait bien de leur enseigner qu'à la différence des reines les princesses ne règnent pas sur leur vie, qu'elles s'endorment un jour, les yeux grands ouverts, et se réveillent parfois, mais seulement la nuit.

Mabel n'avait jamais lu de contes de fées et personne ne lui en avait raconté. Depuis qu'elle était petite, elle avait décidé de régner sur son existence, une folle ambition, un monde à créer, à peupler et à étendre. Déjà reine sans le savoir. Dans toute la vallée, il n'existait aucun prince capable de la soumettre, et s'il devait y avoir un jour un prétendant, ce serait elle qui le ferait roi. Pour l'heure, elle se contentait de timides écuyers attentifs à satisfaire ses désirs, se laissait envahir par la sensation de prendre ce qui ne lui appartenait pas, sans se démunir de quoi que ce soit. Mabel voyait loin, sans cesse en mouvement, insaisissable.

Elle recherchait le plaisir et n'avait de cesse que de l'explorer sous toutes ses formes. Peu lui importaient les conséquences. Elle était libre et se croyait suffisamment forte pour assumer sa mauvaise réputation grandissante, qu'elle déchiffrait parfois dans les regards inquisiteurs des gens croisés en ville, souvent des femmes, de tous âges et revêches, aux rêves racornis soigneusement cousus au revers d'elles-mêmes. Forte, libre, courageuse, et inconsciente, si tant est que l'inconscience est une composante du courage. Mabel voulait vivre comme elle respirait, avec simplicité, sans réfléchir à la manière dont l'oxygène entraînait dans ses poumons. Elle était faite pour éviter les ombres, pour les dévier de leur socle pesant, et cela sans effort.

Il en allait tout autrement de ses frères. Le dimanche, Mabel les accompagnait en ville. Luc n'avait d'yeux que pour elle, marchant à

ses côtés, humant l'air à la recherche des effluves d'œuf provenant de ses cheveux. Marc et Matthieu se tenaient en retrait, regardant en douce les autres filles à la peau blanche, à la fois peureux et envieux. Mabel se retournait souvent, s'amusant des regards empruntés de ses frères. Elle les provoquait, leur expliquant dans le détail comment s'y prendre pour embrasser avec la langue, prenant l'image de deux couleuvres enlacées dans une flaque d'eau chaude. Ils l'écoutaient en rougissant, sans rien perdre de ses conseils. Quant à Luc, il ne comprenait pas où cela pouvait bien mener de fourrer sa langue dans une autre bouche, à quoi ça pouvait bien servir, après ce qu'elle lui avait montré avec sa main. À chacune de leurs virées, Mabel ralentissait devant la pension Brock, son regard changeait et elle ne parlait plus durant quelques instants.

Au fil du temps, les filles ne semblaient pas plus qu'avant s'intéresser aux frères. Ce manque d'intérêt était inversement proportionnel à l'effet que Mabel produisait sur les hommes, un effet exponentiel au fur et à mesure que le Diable ou Dieu, selon les gens, continuait de magnifier ses formes.

Peut-être que si Marc et Matthieu avaient osé inviter une fille de la ville au viaduc pour lui montrer ce dont ils étaient capables, ils auraient paru moins lourds. Peut-être qu'elle ne les aurait pas considérés comme ces ploucs aux chaussures cloutées, forcément indignes d'elle. Ni l'un ni l'autre ne savait encore que les femmes rêvent qu'on leur offre ce qu'elles imaginent, sans rien en dire. Si seulement ils avaient été en mesure de le deviner à l'époque, les choses auraient sûrement été différentes. Mais les filles passaient leur chemin sans les voir, et eux se contentaient de cette indifférence, comparant en secret chacune de ces filles à Mabel. Ainsi retirés dans la même admiration, le même amour inconsolable, ils constataient pour l'instant qu'aucune ne lui arrivait à la cheville.

Les garçons luttaienent contre les débordements de leur corps. Mabel ne lutta jamais. La confusion qu'ils ressentaient étranglait leur cœur et l'incompréhension maintenait la pression. Pour autant, il y avait ce point d'équilibre fraternel qu'ils paraphaïent sous l'arche du viaduc. Comment imaginer que cela puisse changer un jour ? Ils y retournèrent longtemps, et même après qu'ils eurent quitté l'école. Aucune corde ne s'effilocha, pas le moindre accident à déplorer, qui aurait vu leurs noms imprimés en lettres majuscules à la une du

journal local, photo à l'appui, prise de suffisamment loin pour ne pas choquer les âmes sensibles. Non, un drame d'une autre nature allait se nouer un jour d'août, sans une seule goutte de sang.

Mabel donnait rendez-vous au bord de la rivière, toujours au même endroit, sous de grands chênes étiolés, là où s'étalait le vert monochrome d'un lit de mousse boule serrée comme des mailles de laine épaisse. Elle arrivait toujours la première, non par déférence, mais parce qu'elle ne voulait rien perdre du premier regard embrasé de désir au moment où on la découvrait, silhouette affranchie du monde subalterne.

C'était elle qui décidait de tout, comment elle prenait, comment elle se donnait. Elle avait longuement expérimenté son plaisir à l'aide d'un morceau d'aubier taillé et poli et perfectionné, seule dans l'alcôve de ses draps tendus entre ses genoux, mâchant l'extrémité du tissu pour ne pas être trahie par les élans de sa gorge lorsque le plaisir s'intensifiait, et puis se déversait. Par la suite, elle éduqua les garçons aux manières qu'elle aimait d'être caressée, leur révélant ce petit calice insoupçonné qui bouleversait sa chair, du doigt d'abord, puis de la langue, et se laissait gagner par une poésie barbare. Elle n'avait pas trouvé de meilleur moyen de repousser les limites de son propre corps que de le partager avec un autre, façonné par ses envies. Elle en oublia vite l'aubier. Les premiers plaisirs assouvis, elle guidait la chair dure dans sa chair molle, agrippant ce regard qui la fuyait d'abord, et qu'elle finissait toujours par piéger dans le filet de ses yeux verts. Puis elle se laissait aller à ne plus rien voir que l'intérieur d'elle-même, haletant, gémissant, se cambrant pour mieux se sentir fouillée au plus profond, honorée et pillée. Elle jouissait en rendant grâce parfois, en blasphémant souvent. Le bruit de l'eau, son mouvement, contribuaient à libérer la source entre ses cuisses. Elle était ainsi faite, poreuse au plaisir, qui revenait comme une vague.

Ils avaient l'interdiction de jouir en elle. La pire des situations aurait été de se retrouver fécondée. L'idée de torcher un marmot à son âge la révoltait. Sa liberté était son seul graal, et son plaisir renouvelé

représentait une des multiples formes de cette liberté. De toute façon, elle savait comment s'échappait le corps du mâle, par quelle tournure il se libérait de ses entraves, comme un fou de l'asile ; elle le comprenait au rythme changeant de la chair et au souffle incandescent. D'une voix ferme, elle lui demandait alors de se retirer et se mettait à le caresser, sans quitter des yeux sa caresse, comme s'il ne s'agissait plus que de cela, une simple caresse et rien qui ne lui appartînt pas. Puis jaillissait la sève, parfumant la mousse boule, l'écorce et les peaux. Et c'était une autre jouissance en elle de se sentir vivante en le regardant mourir à chaque fois, rêvant déjà de la résurrection.

L'élú du moment était un apprenti menuisier qui se graissait les mains avant de la retrouver. Elle entendit d'abord le bruit de fouet des branches basses des sapins que l'on dérangeait, et bientôt un pas lourd, puis elle le vit. Elle devinait ce qui habitait la tête du jeune homme sans plus pouvoir en sortir, ce qu'elle montrait, ce qu'elle cachait. Les échancrures entre les boutons de sa robe s'ouvraient et se fermaient au moindre mouvement, et le tissu de sa robe relevée au-dessus du genou laissait entrevoir le chemin affolant où se perdait l'origine des ombres. Mabel se nourrissait de la brutale transhumance des désirs du menuisier, alors concentrés en un seul, qui le faisait devenir ce loup prévisible et apprivoisé.

Elle se retourna, posa ses mains bien à plat sur la mousse fraîche qui recouvrait le tronc et se cambra légèrement, souriant à la rivière. Le soleil frappait des pièces d'argent qui se déversaient à la surface et s'enterraient ensuite au fond de l'eau. Le jeune homme resta immobile, planté dans un instant sans matière. Il voulut parler d'une beauté dont il ne serait pas digne, mais ses lèvres demeurèrent en prière. Son ventre était plein de lave et son cœur se taisait, il ne l'entendait plus, ne le sentait même plus. Puis une onde balaya les étoiles, et il n'y eut plus qu'une nuit sauvage qu'il ne se souviendrait même pas avoir traversée. Se souviendrait simplement de son basculement de l'autre côté du monde où brûle la plus pure des lumières.

Elle remonta elle-même sa robe à la naissance des hanches. Il s'approcha, rejeta les cheveux sur le côté, se pencha, ferma les yeux et la respira dans le cou, se tenant à distance pour profiter encore un peu des étoiles. Sans rouvrir les yeux, il se mit à la caresser doucement.

Mabel sentit le doigt effleurer ses lèvres comme un petit orvet ondulant sur le lit d'un ruisseau au mois d'août. Elle glissa une main entre ses cuisses pour évaluer la chair dressée, qu'elle accueillit. Il allait et venait, lentement, se retirant parfois afin de retenir le plaisir, puis revenait en elle, tentant d'atteindre ce qu'il n'atteindrait jamais, ce qu'il ne parviendrait jamais à posséder, ce secret, ce feu qu'elle seule était en mesure d'entretenir et aussi d'éteindre pour mieux en raviver les braises. Elle ne perdit rien de l'onde qui se propagea dans son propre ventre, troublant sa vue, lui coupant même la respiration au moment de se retrouver en ce lieu où la vie se résume en un lien total, la connexion de deux forces siamoises.

Il se retira alors, comme elle le lui avait enseigné. Ne lui aurait jamais pardonné de rompre le pacte. Elle se retourna, assouvie face au mâle enfiévré. Enserra délicatement le membre luisant d'une seule main, le couva. Ce fut comme si une barre de fer s'abattait sur les reins du jeune homme, et sa chair envoûtée se libéra par saccades, jusqu'à ce qu'il se calme, son plaisir s'en allant désormais au pas lent des vaincus. Elle continua encore de le caresser, étalant de son autre main la semence sur le ventre broussailleux, dessinant des courbes avec son index, et en séchant, le sperme ressemblait à des traces de mucus convergeant vers le nombril.

Plus tard, elle l'observa pendant qu'il se rhabillait, plus du tout provocante, mais attendrie par cette enveloppe dont elle venait d'extraire la substance. Puis il partit, les branches basses des sapins sifflèrent de nouveau et l'univers se replia autour d'un ancien feu, d'une flamme à entretenir, à chérir.

Luc marchait le long de la rivière à la recherche du criquet. Il demandait aux animaux rencontrés s'ils ne l'avaient pas vu, mais aucun ne semblait le connaître. Il se tapit parmi les laïches, là où il avait capturé l'insecte, pensant qu'il allait revenir bientôt, qu'il lui suffisait d'être patient. L'air était immobile et l'eau plus profonde à cet endroit chuchotait à peine. Luc s'allongea. L'humidité montait de la terre, imprégnait ses vêtements, et bientôt sa peau. Il n'avait pas froid. Il fixait des yeux un nuage, s'amusant à le modeler en une forme animale encore indéterminée. Un son étrange monta depuis l'autre rive, se répétant. Il ne connaissait pas ce cri, ni l'animal qui pouvait bien le pousser. L'animal n'était pas seul, un autre lui répondait, une voix plus sourde, plus rauque que la première. Luc se redressa un peu, de façon à voir sans être vu. Et il vit, et ce qu'il vit crucifia son bonheur d'être là.

Mabel était de l'autre côté de la rivière en compagnie d'un garçon. Luc ne l'avait jamais vu. Même si elle avait déjà parlé de ses aventures sur le ton de la provocation, cela n'existait pas pour lui, cela ne pouvait exister. Il avait cru que ce qu'elle lui avait offert, elle ne pouvait l'offrir à un autre. Plus que sa main, offrait ce qu'elle lui avait interdit. La vision du plaisir qu'ils prenaient ensemble tronçonnait son ventre, ce plaisir que Luc avait cru inaliénable, malgré ce qu'en avait dit sa sœur. Quand la douleur devint insupportable, il se mit à ramper dans les laïches, face contre terre, retenant sa respiration pour ne pas se laisser envahir par de traîtres odeurs. Il s'éloigna et se releva une fois à l'abri des buissons, puis se mit à courir dans la forêt, zigzaguant entre les troncs, comme un dévot fuyant une malédiction.

Marc et Matthieu s'étaient rendus au viaduc. Luc et Mabel n'y étaient pas. Ils attendirent longtemps, sans un mot, espérant que les autres allaient apparaître d'un instant à l'autre pour se suspendre avec eux. La déception fit peu à peu place à l'inquiétude, et lorsque le soir tomba, Marc dit à Matthieu qu'il valait mieux rentrer, qu'il avait dû se passer quelque chose. Matthieu acquiesça, et ils se mirent en route.

À l'approche de la maison, ils entendirent les éclats de voix de leur mère, perçants comme un clou naviguant sur une vitre. Ils se précipitèrent et aperçurent d'abord Mabel au bas des marches, une valise à la main et un petit sac en canevas qu'elle portait en bandoulière. Martha se tenait sous le porche, levant les bras à tour de rôle, et elle les assénait violemment comme si elle actionnait un marteau, crachant des paroles de nature à repousser un démon dans les flammes. Luc était dans la maison, posté derrière la fenêtre. Il observait la scène, les mains plaquées sur les oreilles, les yeux écarquillés, la bouche immensément ouverte et collée à la vitre embuée qui faisait disparaître par instants sa figure obscène. Élie et Martin n'étaient pas encore rentrés.

Le visage de Mabel semblait parcouru de petites déchirures, comme si les insanités que sa mère continuait de proférer laissaient une trace à chaque impact. Elle se retourna pour se soustraire à la vision. Vit ses frères, immobiles derrière le portail, qui l'interrogeaient du regard, sans vouloir la réponse. Elle s'approcha d'eux, déployant un sourire triste et coûteux, comme une déchirure supplémentaire. Les garçons cherchaient dans le regard de l'autre qui aurait le courage de parler enfin. Aucun ne fut capable de dire quoi que ce soit pour contrarier ce qui était en train de se jouer, ne voulant pas comprendre ce qui se jouait entre la porte et le portail et dans cette allée rectiligne pavée de persicaire résistant depuis toujours aux passages répétés. Ne voulant

pas y croire. Ils demeurèrent ainsi, empêtrés dans leur peur, pendant que le soir balançait des pelletées de nuit froide sur leurs corps paralysés.

Mabel jeta un dernier regard à sa mère, sans véritable mépris, un regard empli de pitié. Martha ne saisit pas la chance d'effacer la marque que sa fille imprimait en elle.

Va-t'en, hors de ma vue, sois maudite... sois maudite..., répétait-elle.

Mabel s'avança vers le portail, l'ouvrit.

Je vous expliquerai, ne vous en faites pas pour moi, on se revoit bientôt, prenez soin de Luc, il va avoir besoin de vous, dit-elle à ses frères.

Elle ne s'arrêta pas. Ils la regardèrent s'éloigner dans sa robe de coton blanc, puis disparaître comme dans un rêve dont ils se réveilleraient seulement une fois qu'ils auraient franchi le portail à leur tour, dans l'autre sens, un rêve qui se transforma en cauchemar dès qu'ils pénétrèrent dans la maison.

Martha venait de renier sa fille, après que Luc, fou de jalousie, eut rapporté ce qu'il avait vu au bord de la rivière. Une fois que Martin fut rentré, elle lui raconta tout. Il tenta de la raisonner, arguant que la sanction était peut-être excessive et trop radicale. Elle demanda à son mari s'il était du côté du diable, et Martin baissa les yeux pour ne pas avoir à lui faire face. Ce que sa femme était censée combattre semblait précisément la posséder en cet instant. Plus tard, apprenant la façon dont s'était passé le départ de Mabel, Élie voulut à son tour la défendre. Martha l'écouta froidement, puis finit par lui dire que s'il n'était pas satisfait, il n'avait qu'à s'en aller vivre ailleurs lui aussi, ou mourir, que c'était peut-être le moment de ne plus les encombrer tous. Le vieil homme encaissa. Son regard passait de sa fille à son gendre, comme s'il voulait leur laisser une dernière chance, à elle de revenir sur ses paroles et à lui de la contredire enfin, il l'aurait laissé la frapper s'il avait fallu en arriver là. Élie savait que ses mots ne feraient qu'accélérer la circulation du venin dans les veines de Martha. S'il avait imaginé une seule seconde qu'il puisse la détruire, il aurait sûrement parlé, mais c'était inutile, et le silence commença de l'empoisonner lentement. Le moment viendrait de blesser sa fille à mort, quand elle ne s'y attendrait pas. Elle entraînerait peut-être

Martin avec elle, mais ils paieraient tous les deux, d'une façon ou d'une autre.

Dès que Mabel eut quitté la maison, Martha ne l'évoqua plus, comme si elle n'avait jamais existé. Il lui était impossible d'oublier le déshonneur qu'endurait la famille tout entière à cause de ses agissements de traînée, « traînée », un mot qu'elle se surprit de ne pas avoir prononcé avant. Le soir, à table, elle espaçait les assiettes de quelques centimètres équitablement répartis, si bien qu'il était impossible de remarquer la place vide ainsi comblée, un petit espace multiplié pour combler un mensonge. Elle pensait supprimer ainsi toute trace de cette fille qui n'avait jamais su endosser son propre nom. Elle pensait qu'un nouvel ordonnancement finirait par geler sa mémoire.

Élie avait espéré que Mabel prenne son envol, mais pas de cette manière, pas aussi rapidement. Pour Luc, l'absence de Mabel devint encore plus insupportable quand il prit conscience de sa responsabilité. Son terrible secret. Quant à Marc et Matthieu, le départ de leur sœur sema de drôles de graines dans leurs têtes, et ils ne tarderaient pas à trouver de quoi les faire germer sur le terreau d'une sourde colère. Chacun à leur manière, ils avaient conscience que leur enfance commune venait d'être amputée d'un membre essentiel et que, s'ils voulaient un jour gagner leur liberté, il leur faudrait boiter jusqu'à elle.

La chair est partout, englobe tout. Le cœur est un trompe-l'œil, une approximation, rien de plus qu'une pompe vitale, un mécanisme plus ou moins bien réglé, parfois défaillant. On ne sait d'ailleurs pas bien le situer, un peu plus à droite, un peu plus à gauche. Les chairs, elles, se mélangent. Les cœurs restent à distance. Ne peuvent se toucher. Des arpents de sable séparés d'une frontière gardée par un chien de l'enfer. Le cœur est enfermé, pas la chair. La chair est libre, volatile, volage. Les chairs se nourrissent, s'épaississent au contact d'autres chairs. Elles se rêvent à nu, à vif, et ainsi déchirées rendent le monde plus acceptable, comme une blessure exsangue échappant à la suture, une plaie sans cesse ravivée par l'air vif et piquant des désirs, la nuit comme le jour. Les chairs implorent le tranchant des caresses. Il n'existe pas de mot pour définir l'espace où elles se déploient, la vaste plaine que chacun peut fouler sans souci de la morale. Le cœur est un vieux sage ennuyeux. La chair est un dieu endiablé.

Élie avait raison, Mabel n'était pas seulement un rayon de soleil, mais le soleil tout entier. Elle inondait la famille de sa lumière et de sa chaleur. Ses frères l'aimaient sans trêve, de façon différente. Marc et Matthieu avaient depuis longtemps conscience de ce que sa chair réclamait. Ils ne la jugeaient pas, contenant leur jalousie passagère, car ils savaient qu'elle revenait briller pour eux. Mabel nichait dans leur ventre. Sa présence faisait barrage aux sangs mêlés de leurs parents, en créait un autre, rien qu'à eux, moins noir et plus vivant.

Maintenant qu'elle était partie, Mabel manquait terriblement à ses frères. Ils l'avaient regardée s'éloigner en silence sur le chemin poussiéreux, et la distance accrue faisait grandir leur peur. Quand elle eut disparu, la peur se mua en terreur, face à l'espace qu'elle avait occupé, à la terre qu'elle avait foulée, et qui n'avait rien fait pour en garder la trace. La poussière retombée, Marc et Matthieu étaient rentrés dans la maison, comme après un combat truqué durant lequel

ils se seraient couchés. Quant à Luc, désormais, Mabel ne nicherait plus seulement dans son ventre, elle fouillerait ses entrailles en dévorant ses rêves.

Lorsqu'ils étaient pendus dans le vide, l'unique ambition de Matthieu et Marc était de se projeter vers un horizon encore limité par la longueur de la corde. En ce qui concernait Mabel, se suspendre n'avait été qu'une étape sur le chemin de l'émancipation. La corde était vite devenue trop courte. Elle avait certes été poussée au départ, mais son vœu le plus cher avait toujours été de rejoindre une route nouvelle, plus large, menant à sa liberté.

Dès le lendemain, les frères tentèrent de conjurer le sort en allant au viaduc, espérant le retour de leur sœur. Luc traîna les pieds tout le long du trajet. Il n'avait pas souhaité venir, mais les autres ne lui avaient pas laissé le choix. Il ne leur avait rien dit de sa trahison.

Une fois sur place, Matthieu fit passer la corde de Mabel la première par-dessus le parapet. Elle ressemblait au prolongement d'une cloche, nullement faite pour rameuter les fidèles à sa cause prosélyte, sa fonction était plutôt de signifier un grand départ, la fin d'un monde. Matthieu descendit se suspendre. Les autres suivirent. Accrochés dans le vide, leurs regards éperdus fuyaient l'extrémité de la corde qui se balançait sans personne. La cloche de l'église du village se mit à sonner, au loin, et chaque sonnerie englobait la précédente jusqu'à ne plus former qu'un seul et même écho. Puis l'écho s'évanouit.

Les garçons jetaient tour à tour des coups d'œil vers le haut du viaduc, dans l'espoir de voir apparaître leur sœur, l'espoir qu'elle allait revenir et qu'ils seraient de nouveau tous percutés par l'énergie de l'enfance et par une rage nouvelle qui les pousserait désormais à plus de vigilance.

Le bourdonnement de la centrale couvrait en partie le bruit de l'eau et, en débouchant sous l'arche du viaduc, la rivière ressemblait à un manche liquide tordu. Luc avait mal au cœur. Un rictus tordait sa bouche, comme s'il mâchait du barbelé, et sa lèvre inférieure saignait. Marc dit une prière dans sa tête, attentif aux signes favorables qui pourraient surgir. Il n'y eut aucun signe à interpréter, et le ciel demeura couvert. Matthieu pensait au grand mensonge qu'était ce rituel. Les trois frères se replièrent dans leur propre douleur. Dans une même absence.

Le train passa à l'heure prévue, faisant trembler les cordes et les corps suspendus, mais les vibrations ne les pénétrèrent pas comme à l'habitude. Trois corps semblables à des bobines électriques victimes d'un court-circuit, incapables de ressentir les effets du courant, des mécaniques sans alimentation, tournant à vide. Puis le train s'éloigna, redistribuant un silence imparfait.

Luc gisait à l'extrémité de sa corde, la tête rejetée en arrière et les bras ballants, tel un cadavre pendu à la potence. Il fixait maintenant la corde nue, comme s'il essayait de la dissoudre, pensant que c'était la seule chose à tenter, sachant que, s'il fermait les yeux, il inventerait une nouvelle trahison. Il se redressa au bout d'un moment, sortit le bâton de sa ceinture et le fit aller et venir devant lui, sans grande énergie, puis il ralentit ses gestes et laissa chuter le bâton, qui rebondit sur un rocher, tomba dans l'eau, flotta et disparut. Luc écarta les bras en croix, offrant sa poitrine à la gueule ouverte de l'arche, et se mit à crier :

Venez, je vous attends, venez me crever les yeux, c'est tout ce que je mérite.

Aucun oiseau ne surgit pour batailler avec lui et exaucer son vœu. Son corps se détendit, semblable à une extension filandreuse de la corde. Marc et Matthieu le regardaient sans comprendre, pensant à une crise passagère.

Tout est de ma faute, reprit Luc en jetant un regard désespéré à ses frères.

Qu'est-ce que tu racontes ? demanda Matthieu.

C'est de ma faute si Mabel est partie.

Bien sûr que non, c'est pas ta faute...

Je l'ai vue avec ce type au bord de la rivière... Je l'ai dénoncée à cause de ça.

Luc se recroquevilla et entreprit de dénouer la corde qui encerclait sa taille.

Qu'est-ce que tu fous ? lança Marc.

Luc continuait de s'escrimer sur le nœud, à gestes désordonnés, insensible à la panique de ses frères. Marc se trouvait du même côté du viaduc. Il pivota vers Luc et lança ses jambes en avant, les replia et les lança de nouveau, comme il l'aurait fait sur une balançoire, se propulsant de plus en plus loin, pendant que Matthieu remontait à toute vitesse par la force des bras. Le premier nœud céda. Luc chuta

d'un mètre et s'arrêta, retenu par la seconde corde. Il pleurait, n'entendait même plus les cris de ses frères. Il entreprit de défaire l'autre nœud. Matthieu enjamba la rambarde et courut jusqu'à la corde de Luc. Marc toucha une première fois son frère du bout du pied, du talon la fois suivante. Le nœud se détendit au moment où Marc revenait à la charge, parvenant enfin à enrouler ses jambes autour de la taille de Luc, puis il projeta le bassin en avant pour le saisir dans ses bras, et le serra.

Laisse-moi ! sanglotait Luc.

Attrape ta corde, nom de Dieu, et refais le nœud, on parlera en haut.

Je mérite pas de vivre après ce que je lui ai fait.

Refais ce maudit nœud avant que je m'énerve !

Luc obéit enfin. Il attrapa la première corde et se mit à la nouer autour de sa taille.

C'est bon, dit Luc.

L'autre aussi.

Pas la peine, ça tiendra.

L'autre, je te dis !

Luc attacha la deuxième corde.

Je vais te lâcher, maintenant, et plus de conneries, d'accord ?

D'accord.

Marc leva les yeux vers Matthieu.

Vas-y, remonte-le !

Matthieu hissa son frère, et Marc remonta seul. Une fois réunis en haut, les frères attendirent de reprendre peu à peu leurs esprits.

Plus jamais tu nous fais un coup pareil, dit Matthieu au bout d'un moment, en se retenant d'élever la voix.

Luc secoua la tête en regardant par terre.

Jamais elle me pardonnera, dit-il.

Bien sûr que si, elle nous a même demandé de prendre soin de toi.

Luc n'entendit pas. Marc le fixait, attendri par ce frère incapable de faire face au vide creusé par le départ de sa sœur, alors qu'il l'avait provoqué. Une présence convoquée dans sa tête ne pourrait jamais suffire à Luc. Il voulait Mabel près de lui, la sentir. Il se souvint de sa main, de la sensation qui l'avait relié à la lumière.

Peut-être qu'elle regrette, dit-il en se parlant à lui-même.

Regretter quoi ? demanda Marc.

Luc avala de la salive. Ses doigts crochetaient nerveusement ses jambes de pantalon, et ses yeux ne crochetaient rien. Mabel lui avait dit de ne parler de leur secret à personne. Il ne la trahirait pas une deuxième fois.

Vous croyez qu'elle va revenir ?

Si elle ne revient pas, on ira la chercher.

Le corps chétif de Luc se détendit. Ses doigts arrêtaient d'aller et venir sur ses cuisses et son regard se fixa droit devant, sur le ciel, semblable à un mur blanchi à la chaux, derrière lequel sa sœur ne se trouvait pas, mais seulement l'espoir de la revoir. Dans le prolongement du viaduc, la chaleur faisait vaciller l'air au-dessus des rails et des caillasses. Ils rangèrent les cordes, puis Marc entreprit de remonter celle de Mabel. Matthieu se précipita sur lui pour l'arrêter.

Qu'est-ce qui te prend ? demanda Marc.

Tu as déjà attrapé quelque chose sans appât, toi ?

Luc regardait ses frères d'un air interdit.

Comme ça, chaque fois qu'on passera dessous, on pensera à elle, ajouta Matthieu.

Marc lâcha la corde.

À partir de ce jour-là, les garçons décidèrent de ne plus se suspendre aux cordes, tant que Mabel ne les aurait pas rejoints. Chaque fois qu'ils passeraient sous le viaduc, ils lèveraient machinalement la tête pour regarder la corde, comme s'il s'agissait d'un conduit par lequel s'écoulaient des souvenirs heureux. Et, même si elle se détachait un jour, trop usée, et s'il n'y avait alors plus aucune raison de lever la tête, ils la lèveraient pourtant, car cette corde, même décrochée, pendrait pour toujours quelque part sous la voûte de leur crâne et elle n'en finirait pas de raconter la véritable histoire de Mabel, rien à voir avec celle rapportée par les gens de la ville, qui, pour la plupart, ne retenaient d'une vie que les fautes et les châtements.

Bien avant d'être chassée, Mabel avait déjà décidé de quitter la maison. Sa valise était prête depuis longtemps. La dénonciation de Luc avait simplement précipité les choses. Si elle avait eu son frère en face d'elle à cet instant, elle l'aurait remercié. Mabel n'avait jamais confié son intention à Matthieu et à Marc, par peur qu'ils tentent de la convaincre de renoncer. Ils comprendraient plus tard, quand ils se reverraient.

Comme elle s'approchait de la ville, Mabel se souvint de la dernière sortie au viaduc. Dès le premier balancement, elle avait fermé les yeux, entrouvrant les lèvres pour laisser passer un supplément d'air vers ses poumons. En l'absence de repères, elle avait eu la sensation que la corde se raccourcissait et que, si elle attendait trop longtemps, elle allait se retrouver sur les rails sans autre choix que de regarder passer les convois ou de se jeter sous un train, d'accepter la fatalité d'un destin tout tracé. Son destin, elle avait choisi de se le fabriquer seule, à sa mesure, quitte à y laisser quelques-unes de ses jolies plumes. Elle avait choisi la liberté.

Mabel quitta la route, empruntant un raccourci, et ses semelles sur l'étroit chemin de mâchefer faisaient le bruit du pop-corn quand on le croque. Elle aborda bientôt la place en diagonale, souple comme une gymnaste. Un vent de face collait sa robe à ses cuisses et le tissu formait des vaguelettes de côté, à la manière du manteau d'une seiche lorsqu'elle nage. Élie était assis sur le rebord de la fontaine. Il plissa les yeux et la regarda approcher. Elle déposa sa valise sur le sol empierré, s'assit près de son grand-père, trempa une main dans l'eau et se frotta la nuque. Il ne quittait pas des yeux la valise, et ses yeux étaient maintenant remisés dans leurs grottes humides et rougies par le feu glacial de la vieillesse.

Alors, ça y est ! dit-il.

Elle ne répondit pas.

Tu sais où aller, au moins ?

Oui, ne t'en fais pas.

Il se pencha vers la fontaine, étira sa jambe valide, plongea une main dans sa poche de pantalon et en sortit un rouleau de billets de banque attachés avec de la cordelette à rôti. Il le tint un moment, lui qui n'avait pas l'habitude de faire de cadeaux et elle d'en recevoir. Lui qui ne savait pas s'y prendre, et elle un peu mieux.

Tu n'as pas peur de les perdre ? dit Mabel.

Peut-être bien que je compte justement les perdre d'un coup... Tiens ! dit-il en tendant le rouleau à Mabel.

Je ne peux pas accepter, c'est trop.

C'est jamais trop quand c'est le cœur qui donne, et puis, tu en auras plus besoin que moi.

Tu ne sais pas de quoi tu auras besoin.

T'inquiète pas, je suis peut-être vieux, mais je suis plein de ressources, tu sais.

Je sais...

Alors prends, et arrête de discuter.

Élie saisit la main de Mabel, y fourra le rouleau et replia les doigts dessus.

Planque ça, maintenant.

Mabel enfouit l'argent dans son sac en toile. Puis, sans même se concerter, ils fixèrent le trop-plein chapeauté par l'ombre du sabre du général, comme si la vieille baderne statufiée donnait sa bénédiction.

Élie se rembrunit. Il sentit la jambe qui n'existait plus se transformer brusquement en un pain de glace laissé trop longtemps sur une foulure. Une brûlure intense envahit le moignon, comme un signal de ce qu'il n'avait pas envisagé avant.

T'en va pas trop loin, au moins, dit-il en contenant au mieux sa fièvre.

J'ai repéré une pension en ville, je crois qu'il y a des chambres de libres.

L'ombre du sabre s'était raccourcie. Mabel se leva et saisit l'anse de la valise.

Allez, file tant qu'il y a du soleil.

Merci, grand-père, dit-elle en tapotant le sac.

Élie la regarda rejoindre l'extrémité de la place, essayant de se

convaincre que la Mabel qu'il observait n'était plus celle à qui il avait conseillé de partir, mais une autre qu'il espérait voir s'épanouir. Une petite vanne céda et des gouttes de flotte s'étalèrent à la lisière inférieure de ses yeux. Il bascula aussitôt le visage en arrière. Quelques nuages blancs glissaient lentement dans le ciel, comme des chaloupes suspendues au-dessus d'une mer d'huile.

La veuve Brock détailla Mabel avec dédain. Elle exigea de toucher deux mois d'avance pour lui louer une chambre dans sa pension, lançant le chiffre avec un plaisir évident, persuadée que la jeune femme ne pourrait jamais régler une telle somme. Mabel sortit de son sac le rouleau de billets donné par son grand-père. À la vue de l'argent, les petits yeux de la Brock s'ouvrirent en grand. Mabel préleva le montant nécessaire. La Brock regretta aussitôt de ne pas avoir demandé plus, et sa bouche se déforma lorsqu'elle saisit les billets. Elle fit l'inventaire des quelques droits et de tous les devoirs auxquels sa jeune cliente devrait se plier sans discuter. Les mots d'ordre de la pension étaient : respectabilité, silence et discrétion. À la moindre incartade, elle se retrouverait à la rue. La Brock crut bon de préciser qu'aucun garçon ne devait pénétrer à l'intérieur de la pension. Mabel acquiesça à tout, et l'autre la conduisit jusqu'à une chambre sommairement meublée.

Affalée sur le lit, Mabel se remémora l'enchaînement des événements qui l'avait menée ici. Cette petite chambre spartiate et mal éclairée représentait une première marche vers la liberté. Elle se promit de gravir toutes les autres sans sauter d'étapes, ni transiger avec elle-même. Se promit aussi de ne jamais être en dette avec quiconque, de sorte à ne pas hypothéquer son rêve d'indépendance. Pour la première fois, elle se sentait femme, une femme certes naissante, mais plus une gamine à la merci d'un temps sans relief. Elle se laissa aller encore un moment à la rêverie, puis déballa ses affaires en souriant béatement, le corps avide de mystères à découvrir et le cœur prêt à libérer un sang nouveau dans ses veines.

Tout le monde l'appelait Double, à cause de sa taille. Le géant faisait équipe avec Snake, un nain tout en muscles ressemblant à un rat, un rat avec des yeux de serpent. Ils étaient payés par Joyce pour tâter le pouls de la ville, et il n'y avait pas de meilleur endroit pour ça que L'Amiral. Près du comptoir, trônait un piano aux touches condamnées par un rabat cadénassé et dont personne n'avait joué depuis des années. Ainsi, rien ne leur échappait des conversations, même si leur présence faussait en grande partie le jeu, étant donné que tout le monde connaissait leur mission. Snake finissait souvent la soirée dans une chambre à l'étage avec une des filles de Roby, toujours la même, quant à Double, il n'avait aucune habitude en la matière.

Le ton était en train de monter entre une serveuse nouvellement embauchée et un ouvrier de la centrale électrique, plutôt calme en temps normal. Double se leva de sa chaise pour aller remettre le type à sa place, mais Snake saisit son bras.

Laisse ! dit-il.

Roby avait déjà fait le tour du comptoir pour s'interposer. Le type n'insista pas et s'en alla vers le fond de la salle en longeant le comptoir. Ni Snake ni Double ne connaissaient la nouvelle, probablement venue de la vallée, fraîchement débarquée en ville pour gagner sa vie, tellement bandante qu'elle aurait fait se dresser à coup sûr de la chair morte, pensait Double. Le genre de fille qui lui plaisait.

Snake leva un bras en l'air. Roby remplit deux verres. Peu après, la fille vint déposer les bières sur leur table et resta plantée là. Snake la regardait avec le début d'un sourire, qui étirait un coin de sa bouche et en disait long sur la manière qu'il avait d'habitude de mettre les choses au point sans avoir à parler.

T'attends quoi, poulette ? demanda Double.

L'argent pour les bières.

Double prit un air exagérément sérieux.

Roby t'a rien dit ?

Il m'a dit que le client doit toujours payer une fois qu'il est servi, que c'est la règle.

Le début de sourire rejoignit l'autre côté de la bouche de Snake, que la situation commençait à amuser.

Eh bien, tu vois, Roby, il fait exception à la règle pour nous.

La fille jeta un coup d'œil en direction du comptoir.

Je vais demander.

Avant qu'elle n'ait le temps de bouger, Double lui saisit le bras en souriant.

Ça m'étonne qu'il ait embauché une fille comme toi pour le service... Ce service-là, je veux dire ! dit-il en faisant un clin d'œil.

Comme moi ?

De sa main libre, Double caressa le bras de la serveuse, comme s'il aiguisait un coupe-chou.

Comment tu t'appelles ?

Elle tira vivement son bras en arrière pour se dégager et s'éloigna vers le comptoir sans répondre.

T'as vu ça ? dit Double.

Bien obligé, répondit Snake d'un ton narquois.

Ils la regardèrent discuter avec Roby, puis revenir peu après, visiblement à contrecœur.

Roby tient à s'excuser, dit-elle avec aplomb.

Et toi ? demanda Snake.

Moi, je ne savais pas que vous consommiez à l'œil.

J'ai pas bien entendu ton nom tout à l'heure.

La jeune fille hésita un instant.

Snake pointa un doigt en direction de Roby.

Tu veux peut-être aller lui demander conseil pour ça aussi.

Mabel, dit-elle d'une voix neutre.

À la bonne heure.

Snake se désintéressa brusquement d'elle. Son regard bascula vers l'étage, où apparaissaient et disparaissaient des filles dénudées, seules ou accompagnées.

Dis-moi, ma jolie, ce type, tout à l'heure, je peux m'en occuper si tu veux, dit Double.

Vous en occuper ?

Lui donner une petite leçon, si tu préfères.

Pourquoi vous feriez ça ?

Disons que je t'ai à la bonne.

Ça ira.

Mabel se retourna. Derrière le comptoir, Roby se déplaçait à la manière d'une marionnette inquiète tout en jetant des coups d'œil dans la salle. Elle agrippa son plateau et s'en alla poursuivre le service. Double observa encore Mabel un long moment, puis revint à son compagnon, qui fixait toujours l'étage.

C'est pas le moment de penser à ta rouquine ! dit-il.

Le nain bascula le regard en direction de son acolyte, comme s'il sortait d'un mauvais rêve.

On a le temps, dit-il.

Double frotta l'arête de son nez avec le tranchant du pouce et colla son buste contre la table avant de parler :

Non, je crois pas. J'aimerais pas qu'il l'apprenne par quelqu'un d'autre.

L'Amiral était fait d'une même voix, d'un même vêtement, d'un même rire et d'un même regard lubrifié par l'alcool, un lieu de sabbat consacré par ce qui pendait entre les jambes du démon. Partout à l'intérieur tourbillonnait la fumée des cigarettes égaillée par les souffles. Martin avait la tête qui lui tournait. Il s'adossa un instant au bout du comptoir, se demandant comment dire à Martha qu'il avait retrouvé Mabel dans ce bouge, s'il devait lui en parler.

Une fois qu'il eut suffisamment récupéré, Martin posa une pièce sur le comptoir, prit la bière servie par Roby et rejoignit Gobbo à sa table. Le marin n'avait rien perdu de l'altercation qui venait d'avoir lieu. Il but une gorgée, sans quitter Martin des yeux, puis s'essuya les lèvres d'un revers de manche.

C'est qui cette fille ?

Personne !

Martin ressemblait à un poisson posé sur le fond d'un océan vicié, que la trop forte pression empêcherait de respirer normalement. Il descendit sa bière à grands traits et en demanda une autre, que vint lui porter Roby.

Depuis quand tu t'intéresses à personne ? demanda Gobbo.

Laisse-moi tranquille, je suis pas d'humeur.

Pas la peine de t'énerver.

Martin but, les yeux dans le vide.

Et si tu arrêtais de me balader et que tu me disais ce qui se passe.

J'ai pas envie d'en parler.

Gobbo se pencha de côté pour mieux voir la salle.

On dirait que Double s'intéresse à personne, lui aussi, dit-il.

Martin amorça un mouvement de la tête, puis se retint.

J'en ai rien à faire.

Tu as pourtant l'air drôlement à cran pour quelqu'un qui s'en fout.

Tu es qui à la fin, une nounou ou bien le juge qui manque à cette ville ? s'emporta Martin.

Gobbo laissa passer un temps, son front avait l'aspect d'un vieux drap froissé.

Tu crois que j'ai pas deviné que c'est ta fille.

Martin se crispa. Sa mémoire reflua et s'arrêta sur l'image d'une gamine enjouée, en train de le regarder faire des ronds de fumée sous le porche.

Tu devrais mieux t'occuper d'elle, ajouta le marin.

Putain, Gobbo, comment tu peux me dire ce que je devrais faire, tu n'as pas d'enfants, à ce que je sache.

Le marin saisit son verre à pleine main, et de grosses veines se gorgèrent de sang sur son avant-bras. Il termina sa bière, reposa le verre, et les veines regagnèrent leur tanière.

Je ne donne pas de leçons, dit-il.

Il manquerait plus que ça.

Gobbo se pencha en avant, baissa la tête, puis la redressa lentement, comme s'il actionnait un pied-de-biche pour soulever le regard de Martin.

Je peux quand même te mettre en garde.

Martin ne réagit pas.

Retourne-toi !

Pour quoi faire ?

Retourne-toi, je te dis !

Martin obéit. Double ne quittait pas Mabel des yeux. Martin se remit aussitôt face à son verre pour effacer la vision.

Tu ne sais rien d'elle, dit-il.

Peut-être, mais lui, tout le monde sait de quoi il est capable.

Leurs regards ferraillaient.

Alors ? demanda le marin au bout d'un moment.

Paie-moi plutôt une bière.

Tu crois que c'est la solution ?

C'en est une qui me convient, tout de suite.

Martin but encore, et sa vue se troubla peu à peu, déignant toutes les formes en une brume de copeaux souillés, aspirés par la présence de sa fille dans son dos.

Bien plus tard, la voix de Gobbo sembla émerger d'un tunnel.

Martin cracha des mots dont il n'aurait aucun souvenir, mais que le marin se chargerait de lui répéter. Il se sentit ensuite soulevé, puis traîné, et puis plus rien.

Double et Snake quittèrent le bar. Dans la rue, une étrange créature siamoise s'éloignait en titubant, comme si elle évitait la lueur des lampadaires dans laquelle tournoyaient toutes sortes d'insectes nocturnes. Ils allumèrent une cigarette en attendant qu'elle disparaisse, puis remontèrent la rue. Ils bifurquèrent à plusieurs reprises, marchant en silence, suivant le parcours labyrinthique qui les mènerait à l'immeuble de Joyce.

Ils entendirent d'abord les chiens couiner à leur approche, ensuite une voix accompagnée d'un bruit de culasse qu'on ramène en arrière et qu'on repousse.

Qui va là ?

Range ta quincaillerie, Astor, cria Double en s'approchant d'un premier brasero autour duquel se tenaient trois hommes en armes, malgré la chaleur, et autant de chiens tenus en laisse.

Ah, c'est vous ! dit l'homme en relevant son fusil et en calant le canon sur une épaule.

L'immeuble dans lequel vivait Joyce n'était pas éclairé, tout comme celui où habitaient sa femme et son fils, de l'autre côté de la rue.

Il faut qu'on le voie, dit Double.

J'espère que c'est important, il aime pas être dérangé pour rien à cette heure.

On sait aussi bien que toi ce qu'il aime pas.

Astor sortit de sa poche un trousseau de clés retenu par une chaînette et se dirigea vers l'immeuble de Joyce. Double et Snake le suivirent. Astor utilisa quatre clés pour déverrouiller la porte principale.

Combien, ce soir ? demanda Snake.

Trente-quatre ! chuchota Astor.

Les deux hommes pénétrèrent à l'intérieur d'un hall plongé dans

l'obscurité. La porte claqua derrière eux, et ils entendirent les verrous se refermer. Snake alluma son briquet et Double en fit autant. Ils avancèrent lentement sur le parquet, brandissant à bout de bras leur maigre torche, jusqu'à un escalier en bois. Joyce avait proscrit les tapis et les moquettes, de sorte à percevoir le moindre craquement. Ils montèrent trois étages, s'engagèrent dans un couloir et s'y enfoncèrent, dépassant les appliques éteintes en forme de coquille Saint-Jacques translucides disposées entre des portes numérotées. Ils s'arrêtèrent bientôt devant la trente-quatre. Snake frappa quatre coups espacés d'une seconde, déclina son identité et prononça le mot « Érèbe ». Ils éteignirent leur briquet. Un bruit de soufflet se fit entendre, puis des pas, et quatre verrous glissèrent à l'extérieur de leur gâche. Les deux hommes attendirent encore une dizaine de secondes, selon le rituel en vigueur. À nouveau les pas et le bruit de soufflet. Snake poussa la porte, entra, suivi par Double, qui referma.

L'obscurité régnait aussi dans la pièce. Il y eut le cliquetis d'un interrupteur. Une lampe s'alluma, faisceau dirigé sur les deux hommes, qui levèrent machinalement une main à hauteur d'yeux. Deuxième cliquetis, métallique celui-là. Au bout d'un moment, ils distinguèrent la silhouette de Joyce carrée dans un fauteuil en cuir, une arme de poing posée sur un accoudoir, une montre sur l'autre, comme toujours.

On est désolés de vous déranger aussi tard, monsieur, dit Snake.

Je vous écoute !

Roby a embauché une nouvelle serveuse. On s'est dit qu'on devait vous en parler tout de suite...

Qu'est-ce qu'elle a de particulier, cette fille ?

Vous vous souvenez de Solena.

Il y eut un silence, Joyce recouvrit la montre d'une main.

Une fille comme ça, dit-il.

Encore mieux que ça.

Alors, dites à Roby de la faire monter à l'étage.

On lui dira, mais elle a l'air d'avoir un sacré caractère, dit Double.

Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse, je vous paie assez cher pour régler le problème.

On va faire ce qu'il faut, dit Snake.

Aucun des deux hommes ne mentionna l'altercation avec le type de la centrale.

C'est tout ? demanda Joyce.

Oui, monsieur.

Alors, je ne vous retiens pas.

Une fois seul, Joyce se leva pour refermer les verrous et resta un moment face à la porte, écoutant les bruits désaccordés des pas sur le plancher. Il retourna ensuite s'asseoir dans le fauteuil, repensant à la fille, essayant de l'imaginer. *Vous vous souvenez de Solena ?* Une fois devenue un bien commun à l'étage de L'Amiral, aucun homme ne songerait à la posséder, ainsi elle n'attiserait pas les jalousies. Joyce avait toujours fait le nécessaire pour que personne ne vienne bousculer son ordre établi, pas plus une femme qu'un homme.

Lui revint en mémoire cet étranger, arrivé en ville voici des années, qui lui ressemblait par bien des aspects, hormis la discrétion et la méfiance. À l'époque, l'inconnu s'était empressé de placer presque tout son argent à la banque. Le directeur en avait informé immédiatement Joyce, en tant que propriétaire. Le soir, à L'Amiral, l'étranger payait des tournées générales en fanfaronnant. L'alcool lui déliait la langue et il se vantait de sa richesse, confiant son projet de s'installer pour monter une affaire de négoce. Les clients l'écoutaient en buvant, mais pas un seul ne l'avertit de la situation de monopole instaurée par Joyce, sachant que d'autres s'en chargeraient vite.

L'étranger se réveilla un matin dans sa chambre d'hôtel, découvrant Double et Snake plantés de chaque côté du lit. Le nain lui expliqua qu'il devait repartir d'où il venait, ou bien se conformer à la loi de leur patron en travaillant pour lui, que s'il persistait dans son idée, il en paierait les conséquences. Le type ne se démonta pas et leur demanda de sortir. À cet instant-là, Double et Snake n'avaient aucune raison de ne pas le faire, mais ils attendirent encore, avant de quitter la chambre.

Le jour même, l'inconnu se rendit à la banque pour retirer de l'argent, afin de se mettre en quête d'un bâtiment à acheter. Le directeur le reçut dans son bureau et lui annonça d'un air grave que des braqueurs s'étaient introduits dans la nuit à l'intérieur de son établissement. Des professionnels, ajouta-t-il, qui avaient vidé tous les coffres. Ce n'était jamais arrivé avant. L'étranger demanda comment les voleurs s'y étaient pris. Le directeur ne pouvait rien révéler, étant donné qu'une enquête était en cours. L'autre voulut savoir de combien il serait indemnisé. Le banquier lui répondit que, comme il n'avait

contracté aucune assurance, il n'aurait malheureusement droit à rien. L'étranger, menaçant, tenta de faire un scandale, mais les vigiles intervinrent aussitôt et le mirent dehors manu militari. Il alla porter plainte à la police. Un homme de loi prit sa déposition, lui assurant qu'il le tiendrait au courant de l'avancée de l'enquête. L'enquête n'avança jamais. L'homme de loi se nommait Lynch.

Après ce revers de fortune, l'étranger s'obstina à demeurer en ville. Il essaya de forcer sa chance, mais ne réussit qu'à dépenser le peu d'argent qu'il lui restait sans parvenir à quoi que ce soit. À bout de ressources, il chercha du travail, mais il était trop tard. Double et Snake l'avaient prévenu. Toutes les portes se fermèrent devant lui. Quelques jours plus tard, il quittait la ville avec simplement ce qu'il avait sur le dos en arrivant. On ne le revit jamais, et on n'entendit plus parler de lui.

Pour ce qui concernait la serveuse de L'Amiral, Double n'aurait qu'à s'amuser avec elle, si jamais elle ne voulait pas rejoindre les filles à l'étage. Joyce connaissait le géant de réputation, il ne devait attendre que ça, qu'elle résiste un peu. Au moins, après un traitement approprié, elle ne susciterait plus aucune convoitise.

Roby disposait seul les dernières chaises, tête-bêche sur les tables, lorsque Double et Snake entrèrent. Ils s'approchèrent d'une table, renversèrent chacun un siège et s'assirent.

Apporte-nous des bières, lança Double.

Roby regarda les deux hommes d'un air dépit, alla tirer les bières et vint les servir.

Je suppose que tu sais pourquoi on est revenus, dit Snake.

À cause de ce qui s'est passé avec la nouvelle ?

Joyce voudrait connaître tes intentions à son sujet...

Le type, c'était son père.

C'est pas le problème.

Je vous promets que ça se reproduira pas.

Le problème, c'est que t'as jamais su tenir ton personnel.

Vous pouvez pas dire ça !

T'as peut-être besoin qu'on te rafraîchisse la mémoire.

Double sirotait sa bière, laissant Snake mener la conversation.

Je lui parlerai, dit Roby.

Fais ça vite, et tiens-nous au courant.

D'accord.

Roby essuya ses mains sur le chiffon qui pendait à sa ceinture, observant les deux hommes d'un air emprunté.

Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Snake.

Si vous voulez monter prendre un peu de bon temps, c'est pour moi, les gars.

Pas ce soir, laisse-nous finir notre bière tranquilles.

Roby poursuivit le rangement de la salle. Double alluma une cigarette et exhala une épaisse fumée qui stagna un moment, avant de se désagréger mollement.

Je me demandais... tu sais ce que ça veut dire, toi, « érèbe » ?

demanda Double.

Pas la moindre idée.

Le géant réfléchit un long moment.

Je comprendrai jamais rien au boss, dit-il, comme s'il venait de se réveiller.

T'es pas payé pour, dit Snake.

T'as vu comment il vit ? Il pourrait avoir toutes les plus belles putes du comté en claquant des doigts, et même en changer tous les soirs, s'il voulait. En tout cas, moi, c'est ce que je ferais si j'avais son fric, plutôt que de passer mes soirées seul dans le noir.

T'as pas son fric...

Et puis, sa femme, elle est encore sacrément belle. Je me la serais bien tapée à l'époque.

Tais-toi, tu veux...

Enfin, c'était peut-être une connerie de lui parler de la gamine. J'aurais pu régler le problème tout seul.

Rappelle-toi ce que tu m'as dit. On serait sûrement pas en train d'avoir cette conversation s'il l'avait appris par quelqu'un d'autre.

Double plaça une main devant sa bouche avant de poursuivre :

Tu sais quoi ? Je crois qu'il baise pas assez pour que son cerveau tourne normalement.

J'imagine qu'il aurait pas tout ce qu'il a si son envie de posséder n'était pas supérieure à son envie de baiser.

Quelle sorte d'homme a pas d'abord envie de baiser ?

Un autre genre que toi, j'imagine.

Tu devrais penser à demander ta rouquine en mariage, dit Double en pointant machinalement un doigt vers l'étage.

Voyant que Snake ne réagissait pas, il insista en ricanant :

Remarque, vu qu'un seul homme lui suffit déjà pas, alors une moitié !

Les expressions qui se succédèrent sur le visage de Snake semblaient mues par un mécanisme cranté qui en relâchait les traits au fur et à mesure, pour aboutir en fin de course à une fixité d'animal naturalisé.

Tu t'arranges bien avec un demi-cerveau, toi, rétorqua Snake froidement.

La provocation atteignit sa cible de plein fouet. Double cogna du poing sur la table.

Tu sais ce que c'est ton problème, Snake ?

Je sens que je vais pas tarder à savoir.

T'as pas d'humour. Tu fais celui qui est au-dessus de la mêlée, mais en vérité, c'est du sang gelé qui coule dans tes veines.

Le nain alluma à son tour une cigarette, tira dessus, puis l'éloigna de sa bouche d'un geste théâtral.

Pourquoi tu crois qu'on m'appelle Snake ? dit-il en crachant des lambeaux de fumée.

Double eut le sentiment de s'être à nouveau fait piéger, conscient que Snake avait retourné la situation à son avantage, comme souvent.

Je sais vraiment pas pourquoi on fait équipe ensemble, dit-il en écrasant son mégot sur la table, le repoussant d'une pichenette en direction du nain, qui souriait.

T'en as pas une petite idée ?

T'es qu'un foutu manipulateur, voilà ce que t'es.

Merci du compliment.

Des fois, je me dis que t'es encore plus tordu que le patron.

Deuxième compliment, c'est trop.

Va te faire foutre, Snake !

Allongé sur un canapé, avec le peu de latitude dont il disposait et la lueur diffuse qui éclairait la pièce, Martin laissa dériver son regard. Des coquillages de toutes tailles et d'étranges statuettes étaient posés sur des meubles ou des étagères, guettés par des masques moqueurs accrochés au mur. Il releva péniblement la tête, découvrant le rostre d'un espadon flottant au-dessus de lui. La sarabande infernale de l'alcool ingurgité à L'Amiral reprit de plus belle dans ses veines, déformant les bouches des masques en plaintes muettes. Il se frotta les yeux, puis les coquillages, les statuettes et les masques se mirent à traverser l'espace en tous sens, semblables à des comètes, évitant le rostre. Martin assistait en spectateur impuissant à l'incroyable corrida. Ses paupières s'alourdissaient, et il luttait pour ne pas fermer les yeux. Les objets s'évanouirent. Une silhouette sensuelle apparut et se rapprocha de Martin en ondulant. Les traits du visage de Mabel se dessinèrent de plus en plus distinctement.

Qui que vous soyez, éteignez cette putain de lumière, ou je vous tue ! cria Martin.

Personne n'exauça son vœu. Ses paupières retombèrent, et la silhouette de sa fille fut aspirée dans un vortex tournoyant dans une nuit sans étoiles. Il s'endormit, et sa mémoire se mit à cloner des processions de sirènes ravageant son sommeil.

Au matin, les rayons du soleil filtraient entre les persiennes, épinglant au passage quelques proies ressemblant à des trophées issus du carnage de la nuit. Une odeur de café flottait dans l'air. Martin parvint à desceller ses lèvres, et un goût de charogne dans sa bouche effaça l'odeur du café. Une aiguille traversa son crâne d'une oreille à l'autre, transportant le son lancinant d'une vibration, sur laquelle se posa une voix connue :

Tu te sens mieux ?

Martin tourna la tête avec difficulté. Gobbo était assis sur une chaise, une tasse à la main.

Tu en tenais une bonne, hier soir.

Quelle heure il est ?

Huit heures et demie.

Martin tenta de se redresser, mais n'y parvint pas, son corps encore sanglé dans l'alcool.

Pourquoi tu m'as pas réveillé avant, je vais être en retard au boulot.

On est dimanche.

Martin mâcha le peu de salive qu'il avait dans la bouche, avant de parler :

Tu aurais dû me ramener chez moi.

Je sais même pas où tu habites, et tu n'étais pas en état de me donner la bonne adresse.

Martin se concentra sur sa respiration et se redressa enfin, dos calé au dossier. Gobbo se leva et lui tendit la tasse.

Tiens, bois, ça va te remettre les idées en place.

Martin saisit la tasse, but une petite gorgée, puis posa la tasse sur une cuisse sans la lâcher.

Je suis désolé, dit-il.

Il but encore, regardant autour de lui, prenant conscience qu'il n'avait pas rêvé le rostre de l'espadon, dont il avait vu une reproduction dans un des livres prêtés par Duval, pas plus que tout le reste de la ménagerie.

De vieux souvenirs, dit Gobbo d'un ton désabusé.

Le marin attrapa la cafetière sur la table basse, remplit une tasse et retourna s'asseoir dans le fauteuil, son corps empalé dans un rai de lumière.

J'ai dû raconter n'importe quoi, hier soir, dit Martin.

Tu te rappelles pas ?

Non.

On en reparlera plus tard.

C'est peut-être pas utile.

Gobbo prit le temps de finir son café.

Tu te sens en état de rentrer seul ?

Martin bascula légèrement le buste en avant et repartit en arrière

dans un mouvement de balancier, avant de se stabiliser, la tasse toujours en main, le regard rivé au reflet qui venait d'apparaître à la surface du café. Il titubait toujours dans sa tête, obnubilé par l'image, semblable à un camée, ce visage qui n'avait cessé de le juger pendant son sommeil, sans un mot, avec la fixité démoniaque d'un chat-huant perché sur sa propre misère. De cela, il se souvenait parfaitement. Il but d'un trait le reste de café, reposa la tasse sur la table, comme s'il assénait un maillet pour marquer la fin des enchères. Il se rappela alors les enchères de colère lancées la veille au coin du comptoir, sans qu'il eût imaginé jusqu'où Mabel était prête à monter dans la rancœur et peut-être la haine pour les emporter. Alors il se leva, se servant de l'élan pour parvenir jusqu'à la porte. Il agrippa la poignée et se tint là durant quelques secondes, ouvrit la porte et sortit sans se retourner.

Ce n'était pas que Martin eût découché, ni même qu'il fût encore sous l'empire de l'alcool, qui rendait furieuse Martha, mais elle allait manquer la messe à cause de lui. Elle ne pourrait ainsi pas congédier son fardeau hebdomadaire, comme elle le faisait chaque dimanche, seule sur la dernière travée de l'église. Même s'il ne s'agissait jamais de ses propres péchés, étant donné qu'il n'y avait pas femme plus vertueuse dans toute la région.

Le trajet jusqu'à la maison avait épuisé Martin. Elle le poussa par les épaules vers l'escalier, l'aida à monter les marches et le guida jusqu'à la chambre. Une fois à l'intérieur, elle le fit asseoir sur le lit, se mit à genoux, lui retira ses chaussures et son pantalon, se releva, déboutonna la chemise crasseuse et tira sur les manches pour l'enlever. Martin se laissa faire. Il bascula ensuite et se recroquevilla sur le drap. Il aurait voulu se révolter face à la sourde violence qu'il ressentait, ne pas être cet homme défaillant à la merci de cette femme qui s'appêtait à quitter la chambre. Il aurait mille fois préféré qu'elle l'injurie, le maudisse et l'abandonne à sa décadence, plutôt que de se faire traiter comme un enfant.

Martha le regarda un long moment, comme si elle eût voulu convoquer un autre corps sur ce drap immaculé, même mort. Elle rassembla les vêtements éparpillés au sol, les roula en boule, puis descendit. Elle alluma le fourneau et mit à chauffer de l'eau dans la grande bassine en fer-blanc, demeurant debout, le regard absent. Lorsque l'eau se mit à frémir, elle repoussa la bassine en dehors du foyer, y jeta les vêtements imbibés de sueur, d'alcool et de fumée de cigarette, les immergea et les remua à l'aide d'un bâton écorcé, puis reposa le bâton contre la cuisinière. Elle fit ensuite couler un peu d'eau froide dans un broc, retourna dans la chambre et referma la porte derrière elle. Martin dormait profondément, maintenant allongé sur le dos. De fines gouttelettes nimbaient sa peau, comme une

substance destinée à prendre l’empreinte de son corps, une forme en négatif de cet homme pitoyable, abandonné au regard hautain de sa femme. Elle approcha une chaise près du lit, posa le broc sur l’assise, alla chercher un linge dans l’armoire et vint s’asseoir près de son mari. Elle trempa aussitôt le linge dans le broc, le laissa égoutter, puis tamponna le front de Martin avec une douceur insoupçonnée, fit de même sur les joues, descendit jusqu’au torse, comme une infirmière consciencieuse s’occuperait d’un malade. Il ne se réveilla pas. Elle s’attarda sur le ventre en dessinant de petits cercles concentriques. Martin bougea imperceptiblement les lèvres, et un faible râle sortit de sa bouche. Regardant maintenant la bosse sur le caleçon, Martha étendit le linge sur le ventre, baissa lentement le caleçon et libéra le sexe. Un frisson parcourut Martin. Elle eut un léger mouvement de recul et jeta un coup d’œil en direction de la porte. La peur qu’il se réveille, que quelqu’un entre. Il ne se réveilla pas et la porte demeura fermée. Elle attendit quelques secondes, puis entreprit de caresser la verge à gestes lents et appliqués. Elle faisait aller et venir sa main autour du sexe, fixant le miracle dur, son visage tout entier marquait le rythme, de bas en haut et de haut en bas, et sa bouche ressemblait à une ancienne cicatrice en train de se rouvrir, quelque chose d’innommable, au-delà de la beauté et de la laideur, au-delà des hommes. Un filet d’air s’échappait d’entre ses lèvres, et pour ne laisser sortir aucun son, elle avalait sa salive à petites lampées. Elle accéléra le mouvement. Martin respirait de plus en plus vite. Elle accéléra encore. Bientôt, il se raidit, et elle retira vivement sa main. Le sperme jaillit par saccades, retombant sur le linge étendu. Martha compta cinq secousses, avant que le corps de Martin ne s’apaise. Elle ne quittait pas des yeux la verge encore tendue, sur laquelle glissait une épaisse coulée de semence. Martha se lava les mains, puis revint à son mari. Elle fit le signe de la croix et cracha sur le sexe devenu flasque. Elle plia le linge, le trempa dans l’eau, le ressortit et l’essora, avant d’essuyer la verge avec application. Une fois qu’elle eut terminé, elle observa encore un long moment le corps assouvi, comme une dépouille vidée de son extase, de sa substance, se croyant seule, et elle l’était sûrement.

Matthieu longea l'antique palombière que plus personne n'utilisait, depuis qu'un chasseur ivre y avait trouvé la mort en chutant. Sa structure ressemblait à un pylône électrique. Deux gros poids allongés en ferraille, qui avaient servi au mécanisme d'un ascenseur, gisaient au sol. Le jeune homme aimait passer par là, constatant avec bonheur la progression du lierre autour des poteaux métalliques.

Il s'enfonça ensuite dans la forêt et rejoignit la rivière. Des toiles d'araignée guirlandées de rosée pendaient entre les branches de jeunes saules. Le courant cliquetait sur les rochers. Matthieu en connaissait le langage intime, l'avait appris au fil des saisons, de la montée et de la descente des eaux, un équilibre issu d'un grand commencement, quand l'homme n'existait pas encore. Il n'avait aucun souvenir de ce à quoi ressemblait la rivière avant la construction du barrage. Il était trop petit à l'époque, mais il se prenait souvent à rêver que tout redevienne comme jadis, imaginant un idéal Éden.

À l'issue d'un long apprentissage nourri d'une infinie dévotion envers la nature, il était capable d'entendre pousser un arbre. Il n'aurait d'ailleurs jamais songé à graver quoi que ce soit dans une écorce, comme d'autres le faisaient pour y abandonner un sentiment, se persuader d'une illusion, croyant faire monter la marque jusqu'à la cime dans une forme d'éternité, alors qu'elle ne bougerait pas d'un pouce. Jamais il ne succomberait à une telle facilité. Tirésias doué de vue, le monde souterrain lui parlait aussi, des paroles qui transperçaient la plante de ses pieds, comme s'il n'avait pas même porté de chaussures, comme s'il avait eu le pouvoir de retourner aux origines, avant les désirs de conquête. Habiter à nouveau le passé, en un temps situé bien avant que les hommes ne détournent la beauté à leur convenance, au travers de fresques, de statues et de mots, pour s'imaginer un instant les créateurs de cette beauté, alors qu'ils auraient dû se satisfaire d'en être les gardiens. Matthieu ne pensait pas

que l'on puisse magnifier l'évidente splendeur de la nature. À la différence de Marc, il ne croyait pas à l'art, persuadé qu'il transposait la poésie routinière du monde en un projet humain, rien qu'humain. Pour Matthieu, l'art était une invention des hommes pour peindre la mort aux couleurs de la vie. Lui, il n'avait jamais eu peur de la mort.

Dans la forêt, la source de la vie était précisément la mort de tout. Elle se nommait humus, un lit dans lequel naissaient d'innombrables racines, s'enfonçant, chevauchant, butant, contournant, perforant ; un lit dans lequel vadrouillaient les formes primales, disparaissant en profondeur, au fur et à mesure que l'oxygène venait à manquer ; un lit dans lequel la méticuleuse et opiniâtre décomposition de la mort conduisait à la vie ; un lit dans lequel se réveiller et s'endormir.

Armée de brindilles et de branchages, la rivière défilait sous les yeux de Matthieu. Il en ressentit une grande émotion, comme toujours. Il retira sa chemise. Les ombres des branches zébraient son dos, et lorsque le soleil disparaissait derrière un nuage, leur effacement révélait d'autres zébrures, incrustées dans sa chair celles-là, des cicatrices d'âge différent, sa propre écorce lacérée, des replis mortifiés de lui-même. Étant plus jeune, quand son père le battait, il avait appris à gravir et dévaler les pentes de la douleur en griffant à peine de ses râles le silence. Désormais, son dos scarifié appartenait au corps qu'était la forêt. Il lui en avait fait l'offrande, une offrande de muscles ligneux, de chair terreuse et de sang invisible, l'expression d'une saine utilité éternellement vivante.

Le vent se leva, donnant un volume supplémentaire à la forêt, comme un oiseau gonfle son plumage pour impressionner l'ennemi, signifiant que quoi que les hommes entreprennent contre elle, que quelque infime bataille gagnée n'en feraient jamais un vainqueur. La vallée contenait à elle seule le passé, le présent et l'avenir, s'était fabriqué un temps unique, pas une éternité à hauteur d'homme.

Matthieu retira ses bottes et ses chaussettes, son pantalon et son caleçon. Se tint droit, les bras le long du corps, les pieds posés sur un lit de feuilles. Désir farouche de s'enraciner, de devenir un arbre. Il sentit grouiller des vies nouvelles sous ses pieds, en pénétrer la plante, escalader ses chevilles. Sentit la sève monter dans ses jambes, comme quand on serre dans un étau une branche coupée au printemps. Il appartenait enfin à ce monde, devenu un simple filtre des puissances souterraines.

Élie vit Martin traverser le porche et entrer, sans même le remarquer. Depuis que Mabel était partie, le vieil homme demeurait souvent prostré sur le strapontin, menton posé sur une béquille entourée de sparadrap, regard fixé sur le pignon ajouré du porche, au-delà duquel s'étendait une nature floutée par une cataracte naissante.

Les après-midi, Élie ne dérogeait pas à sa promenade, espérant croiser Mabel. *Tu sais où me trouver*, lui avait-il dit, avant qu'elle ne parte. Il s'asseyait toujours sur le rebord de la fontaine, bercé par le son du filet d'eau s'écoulant du tuyau en cuivre, chantant sa mélopée immémoriale issue des gorges de la terre. Lorsque des gens traversaient la place, ils faisaient semblant de ne pas le voir, et peut-être même qu'ils avaient fini par ne plus le voir, pas plus qu'ils ne remarquaient la statue du général. Élie demeurait ainsi de longues minutes immobile, cou tendu, fripé comme celui d'une tortue, masse totémique aux couleurs délavées, face de hibou, avec ce regard décroché de lui-même, perdu et sans attache. Il sortait lentement de sa torpeur lorsque le soleil se fracassait sur le bicorné du héros statufié. Des ouvriers apparaissaient alors bien souvent au sud de la place, à la manière d'une foule distendue, mue par un seul et même esprit avide d'alcool et d'oubli.

Élie repartait ensuite en claudiquant, plus pressé qu'à l'aller, la tête penchée vers le sol, qu'il redressait seulement une fois hors de la ville. Sur le chemin, il ralentissait le pas, cherchant à deviner discrètement derrière quel arbre se cacherait Luc.

L'œil hésite devant l'harmonie, parcourt, s'en va, revient, ne s'attache pas durablement, voyage à l'infini. L'œil n'hésite jamais face à la rupture, l'évidence d'un contraste, aussitôt attiré qu'il se détache de ce qui l'a précisément attiré, comme repu. L'attraction primaire n'est que vulgarité. Trop de rouge sur les lèvres, sur les joues, trop de fard autour des yeux ; ces vêtements qui parlent à la place des corps, ces démarches qui s'appuient sur d'éphémères désirs.

La beauté est une humaine conception. Seule la grâce peut traduire le divin. La beauté peut s'expliquer, pas la grâce. La beauté parade sur la terre ferme, la grâce flotte dans l'air, invisible. La grâce est un sacrement, la beauté, le simple couronnement d'un règne passager.

Mabel était la grâce incarnée, et ceux qui la contemplaient ne savaient que faire de ce mystère, comme devant une écriture ancienne faite de symboles ayant traversé les siècles et promis à d'autres millénaires. Mabel n'avait pas besoin d'artifices. L'œil voyageait sur sa peau, ralentissait souvent, oh oui, ralentissait, à presque se fixer sur un détail érigé en absolu, puis s'éloignait, gardant en mémoire l'empreinte abandonnée pour mieux la retrouver plus tard.

Désormais, tout le monde en ville pouvait la voir, lorsqu'elle marchait dans les rues, lorsqu'elle servait à L'Amiral. Chaque lieu qu'elle foulait aurait dû se transformer en une cathédrale où recevoir le sacrement. Chaque jour on aurait dû bénir le ciel de l'avoir croisée. Quand certains s'y soumettaient sans réserve, d'autres conspiraient déjà à saboter sa grâce, à la réduire en quelque chose à haïr ou bien à posséder.

Assis dans un fauteuil en cuir aux larges accoudoirs, Joyce faisait jouer le fermoir de la sacoche qui reposait sur ses genoux, observant le vide devant lui. Il entendit la cloche sonner pour la deuxième fois. Le moment où l'église recrachait ses fidèles. Jamais Joyce ne comprendrait ce besoin commun de se sentir considéré et protégé par un dieu, de se croire suffisamment important pour qu'il ne puisse en être autrement. Le divin, ils l'avaient pourtant sous les yeux dès qu'ils sortaient du lieu de culte : le barrage, la centrale, et tout le reste. Il n'y avait qu'à lire les noms des rues pour s'en convaincre. Il n'existait pas d'autre divinité que Joyce, les traces l'attestaient. Son nom était inscrit partout en ville, celui de Dieu, nulle part. C'était lui, Joyce, qui avait éclairé les misérables vies des gens de la ville et de la vallée, conduit la lumière jusqu'à eux, la répandant même jusque dans leur église. Au moins, le peuple était à sa botte, maintenu sous son joug. Un jour, tous finiraient bien par le reconnaître comme le seul et unique créateur de toutes choses ; dans le cas contraire, il leur ferait comprendre qu'il était en mesure de tout reprendre en un claquement de doigts.

Joyce savait d'expérience que l'on ne peut compter que sur soi. Si jamais il lui arrivait d'en douter, son histoire le ramenait à sa propre mesure, le préservant ainsi de tout débordement spirituel. Une histoire qu'il garderait toujours secrète. Il estimait qu'un homme doit savoir jusqu'où il peut aller, repousser les limites, se le prouver à lui-même. Depuis quelque temps, il prenait conscience que ce n'était pas suffisant, que l'on ne se prouve jamais rien durablement, que le regard des autres est la seule valeur d'ajustement de sa propre dignité, or il avait toujours combattu ces regards.

Dès son arrivée, il avait su que c'était le bon endroit pour s'arrêter et poser la première pierre de sa gloire. Jour après jour, année après année, il avait travaillé à tout posséder, fait en sorte que rien ne lui

échappe. Son travail de bâtisseur maintenant achevé, la vie avait considérablement perdu de son sel, et ce qu'il avait souhaité pour parachever son œuvre se révélait être un enfant insignifiant.

Joyce pensa à la rue qu'il allait devoir traverser pour rejoindre sa femme et son fils, ainsi qu'il le faisait chaque dimanche, afin de partager le déjeuner commun. La seule visite hebdomadaire rendue à sa famille. C'était sa plus grande contradiction que de se retrouver chaque dimanche face à ce gamin trop innocent et à cette femme transparente, dépossédés de toute ambition d'exister. Cette femme qui fuyait son regard, qui redoutait chacune de ses réactions, dont il avait désiré la chair et qui le dégoûtait désormais. Ce fils sagement assis à table, qui lui donnait du « père » long comme le bras, pour qui il ne ressentait aucun attachement. Deux présences entrevues, le même jour à la même heure, rien de plus. Et le jour était venu, l'heure aussi.

En regardant Hélió couper maladroitement sa tranche de rôti, Joyce regrettait amèrement la forme qu'avait prise sa descendance, ce gamin censé incarner une continuité. Comme à son habitude, Isobel se tenait sur ses gardes. En cet instant, aux yeux de Joyce, elle ressemblait à une ancienne forteresse posée sur un rocher. Une ruine drapée dans une robe blanche ajustée à sa peau diaphane, comme taillée dans un même bloc de calcaire. L'idée de ne peut-être pas survivre à ces deux êtres inconséquents lui était devenue insupportable.

Qu'avez-vous fait pour mériter d'être assis à cette table ? dit-il sur un ton méprisant.

Mère et fils se regardèrent, puis baissèrent les yeux sur leur assiette. Je travaille bien à l'école, père.

Est-ce suffisant ?

J'ai brodé quelques draps, dit Isobel d'une voix fébrile.

Est-ce suffisant ?

Isobel raffermît la prise de ses mains autour des couverts pour rassembler ses maigres forces.

Qu'attendez-vous de nous ? demanda-t-elle.

Joyce mâcha longuement un morceau de viande, s'essuya la bouche. Il paraissait très calme au moment de répondre :

Peut-être quelque chose à haïr, à détruire. Peut-être suis-je le genre d'homme à mériter cela, peut-être que la haine que vous me destineriez alors justifierait votre place à cette table, une haine avouée, enfin assumée.

Hélió posa ses petites mains bien à plat sur la table.

Puis-je me lever, père ?

Tu n'as pas terminé ton assiette.

Je n'ai plus faim.

Joyce jeta la serviette et pointa son fils du doigt.

Tu ne bouges pas d'ici avant que je te le dise.

C'est un enfant, dit Isobel en fuyant le regard de Joyce.

Qu'est-ce que tu dis, toi ?

Le poing de Joyce s'abattit violemment sur la table. Sous l'impact, son verre se renversa et se brisa contre l'assiette.

Moi à son âge, je gagnais déjà de quoi manger dans la rue. C'est elle qui a fait de moi ce que je suis aujourd'hui. La rue, elle m'a tout appris.

Vous devriez être heureux d'épargner cela à votre fils.

Heureux de quoi ? De vous contempler, aussi inutiles et incapables de vous battre ? Si je venais à disparaître, on ne vous pardonnerait jamais d'être devenus ce que vous n'étiez pas destinés à être.

Isobel était au bord des larmes.

Vous me faites pitié ! ajouta-t-il.

Je n'en peux plus, dit-elle dans un souffle.

Tu n'en peux plus de cette vie oisive que je t'offre avec mon argent ? Tu préférerais torcher les marmots d'un autre en tenant la boutique de tes parents ?

L'argent ne fait pas tout.

Bien sûr que si, l'argent fait tout. On ne pense qu'à en avoir quand on n'en a pas, et à le garder quand on en a.

Dans un ultime effort, Isobel se redressa sur sa chaise.

Aucune aliénation n'a rendu quelqu'un heureux, dit-elle avec la hargne qu'engendre parfois le paroxysme de la peur.

Joyce la regarda d'un air curieux, comme s'il s'agissait d'un rongeur cherchant la sortie d'un labyrinthe.

« Aliénation », un bien joli mot, dis-moi. Tu l'as appris dans les livres que tu achètes avec mon argent, j'imagine, reprit-il au bout d'un moment.

Hélio était recroquevillé sur sa chaise, les poings serrés contre ses tempes, et il fermait les yeux.

Je vous en prie, vous devriez nous laisser, maintenant, dit Isobel.

Joyce se leva et contourna la table. Il vint se planter derrière sa femme, posa ses mains sur le dossier de la chaise et lui dit à l'oreille :

C'est quelque chose que tu me demandes, ou que tu me conseilles, ma chérie... ? J'ai besoin de savoir.

Isobel avait la sensation que sa colonne vertébrale se dissolvait peu

à peu dans un acide.

Pardon, je n'avais pas à dire ça.

Tu ne réponds pas à ma question.

Pardon.

Arrête de t'excuser et assume, pour une fois.

Isobel se pencha en avant pour s'éloigner autant que possible du souffle de son mari.

Tu étais si belle, à l'époque... si fraîche, reprit Joyce en insistant sur chaque mot.

Isobel prit sa tête entre ses mains et fondit en sanglots. Joyce abandonna sa proie. En passant près de son fils, il lui tapota l'épaule du plat de la main.

Occupe-toi de ta mère, on dirait qu'elle a besoin de réconfort.

Joyce était maintenant prêt à ouvrir la porte. Il soupira longuement.

Vous pensez tous les deux que je suis un monstre, n'est-ce pas ?

Personne ne répondit.

J'aimerais tant être un monstre, dit-il juste avant de quitter la pièce.

Une fois que Joyce eut regagné son immeuble, il repensa à ce qui venait d'avoir lieu, à ce qu'il imposait à sa femme et à son fils, à ce qu'il s'imposait à lui-même en leur rendant visite chaque dimanche. En vérité, il ne prenait aucun plaisir à les faire souffrir ainsi. Ses provocations incessantes n'avaient pour seul but que de le vider de sa colère d'avoir succombé à la facilité d'une descendance, ce schéma éculé et sans avenir qu'était à ses yeux une famille, à l'épuisement que cela représentait, à sa femme qui avait dilué son sang avec le sien pour faire naître ce gamin incapable de couper correctement une tranche de rôti, qui ne ressemblait en rien à son père, le portrait craché de sa mère, avec ses fins cheveux blonds, ses yeux bleus et ses traits enfantins dont il ne se débarrasserait jamais. Joyce ne le haïssait pas en tant qu'être humain, il haïssait une image sans chair et sans squelette qu'il avait contribué à créer. Il contrôlait la ville et la vallée, et ce peu de famille lui échappait, lui avait toujours échappé. Ce qui aurait dû le plus compter, il n'était jamais parvenu à l'amener dans le champ magnétique de sa volonté. Le cynisme l'empêchait au moins de succomber à la tentation de les prendre en pitié. On ne lui avait jamais fait cadeau du moindre sentiment. Alors, il s'évertuait à empoisonner tout ce qui aurait pu en faire naître, estimant que ce serait l'expression

de sa plus grande faiblesse.

Orphelin de naissance, Joyce n'avait eu droit qu'au mépris tout au long de l'enfance. En âge de comprendre comment allait le monde, il s'était empressé de retourner ce mépris contre les autres, croyant ainsi venger son enfance saccagée et mettre sa propre douleur à distance. Malgré les défaites et les succès, il n'y était jamais parvenu, car il savait que le mépris n'est qu'un écran destiné à se protéger de son propre effondrement, et le cynisme, le moyen d'épaissir cet écran.

Joyce rejoignit une chambre du deuxième étage, plongée dans l'obscurité. D'un doigt, il fit basculer l'interrupteur. Une lumière jaunâtre jaillit dans l'ampoule vissée sous l'abat-jour et se mit à trembloter, semblable à une étoile lointaine fichée dans le faisceau de la nuit.

Luc avait beau se concentrer en s'endormant, il ne parvenait plus à faire apparaître le renard bousillé dans ses rêves. C'était Mabel qui lui rendait visite, qui revenait sans cesse, dès qu'il avait fermé les yeux. Il aurait aimé qu'elle disparaisse de temps en temps, que le renard revienne, dans toute sa somptueuse horreur, mais il ne pouvait le décider. Ne le pouvait plus.

Luc n'arrivait pas à extirper de sa tête l'idée que si Mabel était partie, c'était uniquement de sa faute. Marc et Matthieu avaient bien tenté de le convaincre du contraire, que c'était le choix de leur sœur de quitter la maison. Elle leur avait même dit de prendre soin de lui, mais ce n'était pas suffisant et il n'y croyait pas vraiment. Ses frères ne savaient pas tout.

Le jour du départ, face collée à la vitre, rien ne lui avait échappé, ni les mots de sa mère qu'il ne voyait pas, ni Mabel qu'il voyait et qui ne disait rien. Son visage de silice perméable à la violence démesurée crachée par sa mère. Il aurait tant voulu embrasser sa sœur de sa bouche de verre, prendre la violence, la recracher, puis la laisser couler sur la vitre froide barbouillée de sa peur. Mais il ne pouvait pas revenir en arrière. Il l'avait dénoncée. Ce qui avait tout déclenché. Au-delà de la colère de sa mère, il pensait à ce que Mabel avait fait avec le garçon, ce qu'il avait cru lui être réservé, et aussi à ce secret qu'elle avait demandé de garder, ce secret qu'il avait gardé précieusement et qui s'était transformé en faute dans sa tête.

Il en était venu à penser que ce qu'ils avaient commis ensemble représentait un acte coupable, quelque chose qu'on ne doit pas faire quand on est frère et sœur. Ne parvenait pourtant pas à oublier le bonheur de l'extase et la douceur d'après. Lorsque Mabel lui avait expliqué que ce qui se trouve entre les cuisses des filles c'était mieux qu'une main, Luc avait voulu qu'elle lui montre, mais elle avait refusé. Elle avait ajouté qu'une autre fille lui montrerait un jour à quoi ça

ressemble vraiment de près, et même comment on s'en sert, mais qu'il faudrait sûrement la payer, qu'il n'y avait pas de meilleur moyen d'apprendre, que ce n'était pas le rôle d'une sœur d'aller plus loin que la douceur d'une main. Il se souvenait des baignades à la rivière, regrettant de n'avoir pas mieux regardé à l'époque, mais il était trop petit alors pour voir autre chose que rien entre les cuisses de sa sœur.

Comment se dépêtrer de ces pensées contradictoires et retirer enfin son visage toujours collé à la vitre ? Réfléchir. Remettre un peu de baume entre le verre et sa peau, peut-être laisser la place à Jim Okins. Une solution momentanée, avant de revoir le renard gambader dans un sillage d'os et de sang. Devenir Jim et trouver le trésor des pirates qui lui permettrait d'acheter un bateau, et aussi de payer une de ces filles qui montrent pour de l'argent ce qui se trouve entre leurs cuisses, comme une maîtresse d'école apprend à ses élèves ce qui est important dans la vie.

Luc repensait souvent à l'école. Ce n'était pourtant pas une bonne expérience. Il n'y était pas allé longtemps. La maîtresse avait dit qu'elle ne pouvait rien pour lui. L'avait accepté quelques semaines au fond de la classe, juste le temps qu'il apprenne par cœur les lettres de l'alphabet, comme un perroquet, mais ensuite, personne n'avait pris le temps de lui enseigner comment s'en servir pour écrire les mots entendus. Les signes qu'il voyait sur les cahiers de ses frères et de sa sœur le fascinaient, ils représentaient des pierres tombales anonymes bien alignées, séparées par des allées destinées à la circulation du silence. D'instinct, Luc se doutait que s'il n'y avait pas ce silence de la même longueur que les rangées de mots, ça n'aurait aucun sens, comme un souffle qui ne serait pas suivi d'une inspiration. Il aurait tant voulu pouvoir déterrer les cadavres sous les pierres tombales, qu'ils lui parlent enfin. Peut-être que Jim Okins pourrait creuser de ce côté-là aussi.

Le corps de Luc avait grandi normalement, mais sa tête n'avait pas suivi le mouvement. Sa mère le lui répétait assez souvent. Jim était sa chance d'y parvenir, sa véritable identité à endosser. Jim Okins à l'affût, capable d'entrer dans un tonneau de pommes pour écouter les conspirateurs. Luc n'habitait pas souvent dans la réalité, mais Jim, lui, était dans sa vérité, en mesure de faire face aux pirates et de retrouver Mabel, afin qu'elle pardonne tout. Décoller enfin son visage de la vitre. Laisser la place à Jim Okins. L'ordre à respecter devint une

évidence : revoir Mabel, trouver le trésor et découvrir ce qui se cache entre les cuisses des filles. Trois morceaux à coller pour se constituer, être riche de différentes façons. Peut-être une seule et même chose, comme de se retrouver à nouveau suspendus tous les quatre au viaduc. Après, seulement, il pourrait prendre la mer en connaissant tout ce qu'il y a à savoir de la vie.

À cette époque, Matthieu travaillait déjà aux carrières. Il s'occupait du concassage de blocs de granit arrachés à la colline à coups de dynamite. Dès l'âge de seize ans, les mâles de la famille devaient ramener un salaire à la maison. L'embauche de Marc, aux carrières lui aussi, suivit de peu le départ de Mabel. Il apprenait facilement à l'école et aurait pu continuer à étudier, mais à quoi bon. L'idée de quitter ses frères et d'abandonner sa sœur ne l'effleura même pas. De toute façon, ses parents n'auraient pas voulu. Il demanda simplement à avoir accès à la bibliothèque de l'école pour emprunter des livres qu'il lirait en cachette. Mme Loiseau accepta.

Sokal, le directeur des carrières, supervisait lui-même le recrutement, persuadé de ne pas avoir d'égal pour déceler les capacités des uns et des autres, explorant les mots et les postures lors d'interminables entretiens à l'issue desquels il prononçait un jugement irrévocable. Il avait lu quelques livres sur le sujet, de la psychologie de base, et se targuait d'entrer dans la tête des gens aussi facilement qu'une jauge à huile trempée dans un carter, et d'en ressortir tout imprégné des capacités de chacun. Il s'était trompé quelques fois, mais comme personne ne lui en avait fait le reproche, il avait oublié ces détails.

Au vu de ses évidentes aptitudes intellectuelles, il fut entendu que Marc ferait un essai au service des connaissances, plus précisément à la vérification du tonnage des marchandises quittant les carrières. L'essai fut concluant, et Marc confirmé dans une fonction qui ne présentait guère de difficulté, ni de fatigue, pour un salaire honorable. Les ouvriers, qui se colletaient directement à la caillasse, le prenaient pour un planqué et ne lui adressaient pas la parole. Marc se moquait de ce que l'on pensait de lui. Ce travail lui donnait l'occasion de rêver, de s'inventer des histoires.

Il attendait le passage des camions aux bennes remplies,

tranquillement installé dans une pièce vitrée située dans le prolongement des bureaux de l'administration, juste au-dessous de celui de Sokal. Dès qu'un chargement arrivait, il sortait et comparait le bordereau de commande avec le tonnage réel, qu'il reportait ensuite sur une page du registre permettant d'établir des statistiques précises destinées à réaliser de savantes courbes de progression. Les camions se succédaient jour après jour en longues processions rappelant à Marc les images d'interminables caravanes traversant le désert, découvertes dans des ouvrages illustrés. C'est en prenant connaissance des destinations notées sur les bordereaux qu'il envisagea des ailleurs aux noms tout aussi mystérieux que ceux qu'il lisait dans les livres. Il avait un don pour dégoter du merveilleux dans ces amas de ferraille rugissants, capable de déconsidérer la simple matérialité des véhicules, d'oublier les chauffeurs, afin de concevoir l'animal fantastique qui s'apprêtait à traverser de sauvages contrées. Il imaginait des montagnes de sable et, encore au-delà, des terres peuplées d'hommes et de femmes aux coutumes étranges, parlant des langues inconnues, sous la coupe de quelque roi mutique aux allures de divinité recevant la cargaison en échange de monceaux d'or.

Marc lisait entre deux contrôles, guettant le moindre craquement du plancher au-dessus pour ne pas être surpris par Sokal. Malgré l'interdiction de son père, il continuait de lire aussi dans sa chambre, affinant une conception idéale du monde qui le conduirait plus tard à poser ses propres mots sur des feuilles blanches. Bien plus tard, lorsque, ayant beaucoup lu, il s'y autoriserait. La nuit venue, il apprivoisait la terre dans le respect du ciel, observant les étoiles communiquer en morse leur éternelle fin, une mort lumineuse, déchiffrable. Son grand secret. Sa folie intime projetée sur la toile de son regard. Ces livres qui, selon son père, abritaient le diable, le sauvaient lui. La littérature avait la faculté d'ensemencer son imagination et d'épandre sa richesse entre les murailles de la vallée, de transformer les pierres des carrières en diamants bruts, d'inventer un langage nouveau que lui seul était en mesure d'interpréter.

Une lucidité farouche le forçait à ne jamais s'abandonner totalement au repos. Cette lucidité était comme une fenêtre grande ouverte sur sa propre lumière. Marc ne savait pas encore jusqu'à quels confins étoilés le mènerait cette lumière, mais il en espérait toute la beauté. Une beauté infinie.

Avant de rentrer du travail, Marc prit l'habitude de faire un détour par la ville. Mabel n'avait toujours pas donné de ses nouvelles. Il écumait les rues au hasard, à sa recherche, n'osant questionner les gens.

Tout en marchant ce soir-là dans Joyce 4, Marc entendit un bruissement semblable à l'envol d'un pigeon, il leva les yeux. Au-dessus de la rue flottait une guirlande de fanions célébrant la fête de la lumière, un anniversaire instauré par Joyce en personne, marquant l'inauguration de la centrale. Un vent d'altitude faisait onduler les cordelettes distendues et soulevait à tour de rôle les morceaux de tissu triangulaires en forme de pagne, donnant à l'ensemble l'aspect d'une scolopendre multicolore pataugeant dans le vide. Marc fut saisi d'une douce mélancolie, comme lorsqu'on regarde une vieille photo sur laquelle les gens paraissent heureux et insoucians. À la différence du soleil et des intempéries qui atténueraient irrémédiablement les couleurs des fanions et finiraient même par avoir leur peau, l'acide du temps ne viendrait jamais à bout du souvenir de sa sœur, quoi qu'il arrive. Un souvenir cristallisé en émotion.

Marc demeura ainsi un long moment, observant la guirlande, avec sa sœur toujours pendue à ses pensées. Lorsque trop de lumière eut pénétré sa rétine, elle finit par l'aveugler. La guirlande disparut et, en même temps, le souvenir qu'elle avait fait naître. Il bascula alors la tête en avant et attendit que le contour de ses chaussures se dessine sur le trottoir cimenté.

Qu'est-ce que tu fais là ?

Marc releva lentement la tête, découvrant sa sœur devant lui, ou plutôt l'image fantasmée que son souvenir avait créée, vêtue comme au jour de son départ, le petit sac en canevas en bandoulière.

Je te cherchais, dit-il en s'adressant machinalement à l'image.

Tu as l'air bizarre.

Tu as l'air vrai.

Qu'est-ce qu'il t'arrive, c'est moi, Mabel !

Marc se tut quelques secondes, pour laisser le temps à l'image de disparaître, mais rien de tel ne se produisit. Mabel claqua la porte de la maison qu'elle venait de quitter. Marc ferma les yeux et les rouvrit aussitôt, réalisant alors ce qu'une simple image n'aurait pu faire.

C'est bien toi, alors, dit-il.

Qu'est-ce que tu as cru ?

Je croyais que je rêvais.

Mabel frôla la main de son frère.

Convaincu ?

Marc sourit. Il lut l'inscription sur la pancarte fixée à la porte : *Pension Brock*.

C'est ici que tu habites, alors ?

En attendant mieux.

Je m'inquiétais.

Je suis désolée de ne pas avoir donné de nouvelles.

Marc leva les yeux sur la guirlande.

On a laissé pendre ta corde au viaduc.

Mabel sourit tristement.

Comment ça se passe à la maison ?

Si on allait marcher un peu, je te raconterais.

Pas ce soir, j'ai trouvé du travail dans ce bar, à l'angle de Joyce Principale et Joyce 8, L'Amiral.

Marc se renfrogna.

Ça ne me plaît pas, dit-il.

C'est du travail.

Tu as revu papa, alors ?

Mabel rajusta nerveusement la bandoulière.

Il faut que j'y aille, sinon je vais être en retard.

Marc n'insista pas.

On se revoit bientôt ? demanda-t-il.

Repasse dimanche matin, on prendra le temps

Et si tu faisais la surprise à Luc et Matthieu en nous rejoignant au viaduc... Tu leur manques.

On fera ça dans pas longtemps, mais je préférerais qu'on se parle un peu avant, toi et moi.

Comme tu voudras.

À dimanche, dit Mabel.

Elle déposa un baiser sur la joue de son frère. Il la regarda s'éloigner, bifurquer à l'angle de la rue et disparaître. Il entendit de nouveau claquer les fanions, se sentant terriblement seul.

Marc rejoignit Joyce Principale avec la sensation de traverser un désert surpeuplé, avant de comprendre qu'il était lui-même un désert que rien ne pouvait pénétrer sous peine d'être incendié dans l'instant. Il passa au ralenti devant L'Amiral, aperçut la silhouette de Mabel à travers la vitrine, mais pas celle de son père. Il résista à l'envie de pousser la porte. On ne lui aurait pas permis d'entrer, il n'avait pas encore l'âge.

Il déboucha dans Joyce Principale et se mit à descendre la rue en direction du barrage. Il quitta la ville au déclin du soleil. L'automne était en train de changer les couleurs. Il se souvint que la grand-mère disait que les feuilles jaunissent parce qu'elles emmagasinent la lumière, qu'elles recrachent ensuite dans le ciel, pour que de nouvelles se recolorent au printemps suivant, que les saisons ne représentent rien d'autre que le cycle immuable de la lumière. Arrivé au viaduc, Marc grimpa sous l'arche et regarda la corde de Mabel, raide comme un câble en acier, malgré la brise qui semblait l'éviter. La tête se mit à lui tourner. C'était une étrange expérience d'être pris de vertige sur la terre ferme, à regarder une cible longiligne dont l'origine le dépassait, car le vide qui l'étreignait n'avait à ses yeux ni début ni fin, et cet inconcevable manque de repères le ramenait à sa propre insignifiance. Il découvrait ce qu'il en coûtait de défier ce qu'il ne savait pas encore nommer autrement que par le manque. Il pensait que le monde était bien plus beau vu d'en haut et le vertige, plus acceptable. Mais voilà qu'en cet instant, le vertige opérait en sens inverse, comme lorsqu'on se place à l'aplomb du tronc d'un grand arbre. Quel intérêt de faire l'expérience d'un vertige à l'envers, sans la crainte d'une chute mortelle ? Quel intérêt de ne pas l'affronter ? Quel intérêt de ne pas affronter ses peurs ?

L'Amiral se vida à minuit, heure du couvre-feu. Double et Snake demeuraient assis. Martin et Gobbo passèrent devant eux. Le marin les dévisagea avec insistance. Double lui demanda ce qu'il avait à le regarder ainsi. Gobbo se contenta de plisser les yeux et il continua son chemin sans répondre. Au moment de pousser la porte, Martin lança un regard vers sa fille. Elle essuyait le comptoir à l'aide d'un chiffon, elle releva la main qui tenait le chiffon, s'épongea le front avec son avant-bras. Le tissu blanc voltigea en l'air, comme un de ces drapeaux de fortune annonçant la trêve. Puis elle continua de briquer le comptoir. Elle ne vit pas son père sortir, et leva les yeux dès que la porte se fut refermée. Une fois dehors, Gobbo demanda à Martin s'il voulait attendre.

Attendre quoi ?

Bon Dieu, Martin, je crois que je te préfère encore quand tu es soûl.

Sur ces mots, Gobbo s'enfonça dans une ruelle, et Martin dans une autre.

Snake fit un signe de tête à Roby, qui alla aussitôt parler à Mabel. La jeune femme jeta ensuite un bref coup d'œil aux deux hommes attablés et poursuivit sa tâche. Voyant qu'elle n'obéissait pas, Roby la saisit fermement par le coude et la traîna jusqu'à la table, malgré sa résistance.

Assieds-toi, dit Snake.

J'ai fini mon service, je suis fatiguée.

On n'en a pas pour longtemps.

Double se pencha de côté, tira une chaise en arrière. Roby repoussa Mabel. Elle se laissa tomber sur l'assise et posa ses mains à plat sur sa robe. Roby retourna derrière le comptoir.

Il te plaît, ce boulot ? demanda Snake.

Je gagne ma vie avec.

C'est pas ce que je te demande.

Mabel regarda le nain avec aplomb, mais ne répondit rien.

J'imagine que tu sais pour qui on travaille ?

Tout le monde travaille pour lui.

On est comme son bras droit... et son bras gauche, ajouta Snake avec un sourire en coin.

Mabel contemplant ses mains.

Joyce pense que t'es pas à ta place ici.

Roby ne se plaint pas de mon travail.

Fais pas l'innocente, il s'agit pas de ça.

Mabel essayait de ne rien laisser paraître de son malaise grandissant.

Je peux y aller maintenant ? dit-elle en se levant.

Double étendit son bras et abattit sa grosse main sur l'épaule de la jeune femme, qui se rassit aussitôt.

Tu pourrais avoir la vie plus facile, si tu voulais, dit-il en laissant traîner sa main, avant de la retirer.

Mabel frissonna de dégoût.

Faire la pute, vous voulez dire, cracha-t-elle.

Tout de suite, les grands mots. Le petit Jésus t'a rudement gâtée, ce serait dommage de pas en profiter. Que pourrait espérer de mieux une fille comme toi ?

Mabel se leva d'un bond, renversa la chaise et se faufila entre les tables. Médusés, les deux hommes la regardèrent quitter le bar aussi vite qu'un courant d'air. Double réagit le premier en voulant la rattraper, mais il était déjà trop tard.

Dehors, la nuit était barbouillée d'étoiles, et la lune, réduite à un quartier, ressemblait à une grosse tache que quelque démiurge aurait tenté d'effacer avant d'être interrompu. Mabel courait éperdument dans les rues, sans se retourner, brouillant les pistes. Elle savait que le temps qu'elle venait de gagner, il faudrait qu'elle le paie d'une manière ou d'une autre.

La vieille femme était agenouillée sur le trottoir. Sa longue robe-tablier maculée de myriades de taches traînait derrière elle, et deux brodequins éculés et sans lacets en dépassaient. Elle avait retiré la grille du caniveau et elle plongeait régulièrement une main par l'ouverture, la ramenant garnie d'un amas de brindilles et de plumes détrempées, qu'elle déposait en tas sur la bordure en ciment. Elle ne prêta aucune attention au jeune homme qui venait d'arriver.

Tout en approchant de la pension, Marc observait la clocharde affairée. Puis il frappa à la porte, sans quitter la femme des yeux. Elle s'interrompit aussitôt en le voyant faire, se tenant à quatre pattes, tête dévisagée d'un quart de tour en direction de l'intrus.

Qu'est-ce que vous voulez, vous ? demanda-t-elle sur un ton rogue.

Marc ne répondit pas.

Je vous ai posé une question !

Je ne vois pas en quoi ça vous regarde.

La femme l'observa longuement, puis replaça la grille, se releva et s'essuya les mains sur son tablier.

Personne vous ouvrira...

Marc insista.

Y a que moi qui suis en mesure de le faire, vu que c'est à ma porte que vous êtes en train de toquer.

Vous...

Tu trouves peut-être que j'ai pas l'air de qui je suis.

Excusez-moi, je viens voir ma sœur.

Votre sœur, répéta-t-elle en lançant un regard noir au jeune homme. Je vous préviens que ma pension, c'est pas un endroit où on vient faire des cochonneries.

Marc s'empourpra.

Je m'appelle Marc Volny, c'est le nom que ma sœur a dû vous

donner, je suppose.

Et alors, on peut s'entendre sur un nom, ça prouve rien.

Que dois-je faire, alors ?

Rien, de toute façon je vous croirai pas.

La femme marcha vers l'entrée. Marc s'écarta à son passage.

Attendez là, dit-elle d'un air mauvais.

Elle ouvrit la porte, pénétra à l'intérieur et referma la porte en la faisant claquer.

Au bout d'un moment, Mabel rejoignit son frère sur le trottoir. Visage fermé, elle l'embrassa sur la joue à la va-vite et se retourna vers une fenêtre derrière laquelle se balançait un rideau.

Pas commode, ta logeuse, dit Marc.

Suis-moi !

Marc tenta d'engager la conversation, mais sa sœur semblait vouloir s'éloigner au plus vite de la pension, filant d'un pas pressé, légère, vêtue de sa robe noire et chaussée de petites chaussures sans talons qu'il ne lui connaissait pas. Ils quittèrent la ville par la sortie sud, dans la direction du barrage. Longeant la centrale électrique, Mabel ressentit un picotement derrière la nuque en entendant son bourdonnement caractéristique, qui demeurerait à jamais pour elle le bruit de l'enfance. Son visage s'ouvrit peu à peu et elle ralentit progressivement. Le viaduc apparut bientôt. Mabel s'arrêta, fixant la corde qui pendait, comme une larme pétrifiée sur la joue blafarde d'un clown.

C'était bien vrai, alors, dit-elle.

Tu ne me croyais pas ?

Mabel sourit à son frère.

Elle n'est pas près de s'user, ajouta-t-il.

La jeune femme se mit à escalader l'éboulis à la base du pilier. Elle grimpa avec l'agilité d'une créature fabriquée dans le but d'escalader un éboulis, une créature qui allait en enfanter une deuxième, faite pour se hisser sous l'arche à la force des bras, puis une troisième, conçue pour l'attente, sagement installée sous l'arche.

Une fois qu'elle fut assise sur le rebord, Marc en fit de même. Ils fixaient tous deux la rivière. Les museaux jaune paille des renoncules pointillaient les berges. La barque cognait contre la pile à la manière d'une cloche sans battant, et des oiseaux pépiaient tout autour dans les arbres. Mabel regardait toujours la rivière, et Marc la regardait

maintenant elle, essayant de deviner où ses réflexions la menaient.

J'arrive pas à me rappeler quand est-ce qu'on est venus ici pour la première fois... qui a eu l'idée des cordes, dit-elle au bout d'un long silence.

C'est toi qui as eu l'idée.

Je ne me souviens pas.

Marc leva les yeux.

Je n'ai jamais été aussi heureux que suspendu là-haut avec vous autres, dit-il.

Heureux...

Pourquoi tu ne nous as pas donné signe de vie ?

Mabel se tourna vers son frère. Deux fossettes se creusèrent sur ses joues.

J'avais besoin d'oublier un peu.

Nous oublier ?

Bien sûr que non, idiot. Je voulais dire, prendre mes distances, réfléchir.

Et alors ?

Mabel prit un air grave.

Il faudra peut-être que j'aille encore plus loin.

D'un geste désarticulé, empreint d'affolement, Marc lança un bras en direction de la rivière.

Qu'est-ce que ça veut dire, « encore plus loin » ?

Les sables mouvants se creusèrent encore. Mabel caressa la joue de son frère. Marc n'avait jamais rien senti d'aussi doux, et pourtant, cela ne fit qu'accentuer la terreur qui venait de l'envahir.

En parlant de distances, Mabel pensait à ce qui s'était passé à L'Amiral, avec Double. Cela l'obsédait. Elle faillit en parler à son frère, mais se ravisa vite, cela n'aurait fait qu'ajouter à son inquiétude. Il n'y pouvait rien. Elle tapota une poche de la veste de Marc, trouvant ainsi l'occasion de donner un ton plus léger à la conversation.

Toujours un bouquin dans la poche, à ce que je vois, dit-elle en souriant.

Toujours.

Tu devrais un peu quitter tes livres pour les baisers d'une jolie fille.

J'en ai pas encore trouvé qui te ressemble assez.

Elle pensa à Luc, qui lui avait dit à peu près les mêmes mots.

Tu devrais quand même essayer.

Marc inspira un long filet d'air.

Pourquoi tu voulais qu'on se voie d'abord rien que nous deux ?

Mabel laissa passer un temps. Elle écoutait la rivière, dont le discours s'était intensifié. On avait dû lâcher de l'eau depuis le barrage.

Peut-être que je me sentais pas encore prête, que j'avais besoin de me confier à toi avant.

Ils rêvent de te revoir.

Ne leur dis rien pour l'instant.

Comme tu voudras.

Tu sais, c'est pas parce que je suis partie que les choses ont changé entre nous. On pourra toujours compter les uns sur les autres, quoi qu'il arrive.

L'intonation avec laquelle elle avait prononcé ces mots était emplie de détermination. En vérité, Marc savait qu'il s'agissait d'une promesse qu'elle lui faisait, à lui autant qu'à elle-même, et s'il avait pu observer les yeux de sa sœur en cet instant, il aurait vu la lumière se promenant sur l'iris, comme un cheval tournoyant dans un minuscule corral.

Tu me diras quand tu te sentiras prête ?

Un grand bruit se fit entendre au loin, en contrebas de la rivière, semblable à un coup de tonnerre, mais le ciel était limpide.

Qu'est-ce que c'était ? demanda Mabel.

Sûrement des braconniers qui pêchent à l'explosif. Matthieu va être dans une de ces colères quand il va l'apprendre.

Les oiseaux s'étaient tus. Quelques gouttes se décrochaient de la voûte, étincelantes comme des cristaux de sel. Au bout d'un moment, un geai ébouriffa le silence, d'autres oiseaux suivirent.

C'est bizarre, dit Marc.

Qu'est-ce qui est bizarre ?

Qu'ils ne recommencent pas.

Matthieu entendit d'abord le bruit lointain d'un moteur. Le conducteur ne poussait jamais les rapports à fond. À cette heure matinale, et un dimanche, nul besoin d'être un sorcier pour deviner où il se rendait.

Sa carabine en main, Matthieu remonta la rivière en courant, zigzaguant entre les arbres, lesté comme un chevreuil. Il arriva bientôt au niveau d'un gué rocailleux où avaient l'habitude de s'abreuver toutes sortes d'animaux sauvages, écoutant le bruit caractéristique de la mécanique lorsqu'on utilise le frein moteur. Le véhicule était maintenant engagé dans la descente du chemin du boíteux. Ruisselant de sueur, Matthieu s'allongea à une trentaine de mètres du gué, sous un grand pin à crochets. Ainsi posté, rien ne pourrait lui échapper. Son cœur battait à un rythme effréné. Il se concentra sur sa respiration, le menton collé à la crosse de son arme.

Dans un premier temps, il vit l'étoile blanche à cinq branches peinte sur le capot de la jeep. Le conducteur manœuvra et s'approcha de la rive en marche arrière. Quelques ombres venaient s'écraser sur la carrosserie, avant de glisser au sol. Les feux arrière s'allumèrent à quelques mètres de l'eau, puis s'éteignirent en même temps que le moteur. Deux hommes descendirent de la jeep et se rejoignirent devant la ridelle, sur laquelle étaient fixés un bidon d'essence orné d'une tête de mort et une roue de secours. Chacun tenait une bouteille de bière à la main et ils les ouvrirent contre le rebord de la ridelle. Les capsules rebondirent sur les galets et s'immobilisèrent, semblables à du toc sur une rivière de diamants.

Ils observaient l'eau d'un air entendu et complice en sirotant leur bière. Matthieu distinguait parfaitement leurs visages entre les arbres. Il les connaissait. Maurice Renoir et Benji Salles travaillaient eux aussi aux carrières, deux grandes gueules que personne n'appréciait, et Matthieu encore moins. Des types pervers qui ne laissaient à personne

le soin de bizuter les jeunes recrues, mais la direction fermait les yeux sur leurs agissements. Matthieu en avait fait les frais lors de son embauche. Marc y avait échappé, étant donné qu'il travaillait dans les bureaux. Leur jeu favori consistait à faire allonger nu le malheureux sur un tas de gravier et à le ligoter à quatre pieux. Ils plaçaient ensuite un verre de nitroglycérine sur son ventre en promettant de le libérer au bout d'une heure. Certains avaient renversé le verre, mais tous avaient fini par se pisser dessus, avant de s'apercevoir qu'il ne s'agissait que d'eau. Le rituel était bien connu, mais comme personne ne savait de quoi étaient capables Renoir et Salles, on se demandait s'il ne leur viendrait pas l'idée de mettre vraiment un jour de la nitroglycérine dans le verre. Les autres ouvriers ne cautionnaient pas les débordements de leurs collègues, mais aucun n'aurait osé les défier, se tenant à distance respectable, d'abord parce qu'ils rendaient des comptes à Joyce, et aussi pour ne rien manquer du spectacle.

Les deux hommes vidèrent leur bière et jetèrent les bouteilles au sol. Une seule se brisa. Salles débloqua ensuite la ridelle et les charnières lancèrent un cri de rouille lorsqu'il ouvrit la benne. Renoir retira une bâche, dévoilant une caisse en bois munie de deux poignées en cordage. Ils la déchargèrent précautionneusement et la déposèrent près du camion. Au vu de l'inscription gravée, Matthieu comprit que ce n'était pas par souci de discrétion que Renoir conduisait aussi prudemment. Des grenades datant de la dernière guerre. Salles retourna à l'avant de la jeep, ouvrit la portière du côté passager, se pencha pour attraper deux nouvelles bières dans une glacière et en jeta une à son compère, qui l'attrapa au vol. Ils remontèrent la rivière sur une centaine de mètres et s'arrêtèrent devant un grand bassin naturel transparent et lisse comme du verre. Ils burent tout en fumant une cigarette, observant avec contentement les gobages qui pullulaient, révélant alors seulement l'état liquide de la surface.

Leurs cigarettes terminées, ils jetèrent les mégots dans l'eau, éclusèrent leur bière en rotant après chaque goulée et balancèrent les bouteilles vides par-dessus leur épaule d'un même geste désinvolte. Ils retournèrent à la jeep. Salles attrapa dans la benne une épuisette munie d'un long manche et la déposa sur les galets. Renoir retira la tige métallique bloquant l'œillet et fit basculer le couvercle de la caisse. Les deux hommes s'agenouillèrent.

La colère fouillait les entrailles de Matthieu, une colère véhiculée

par son sang. La rivière elle aussi était faite de sang, et s'il ne faisait rien, de ce sang noir allaient bientôt émerger les corps laiteux des poissons tués par l'onde de choc d'une explosion. Si Matthieu ne tentait rien, les choses se dérouleraient ainsi, et la rivière le haïrait, le bannirait même sûrement pour sa défaillance. Il devrait alors vivre avec des regards morts posés sur lui, où qu'il se cache. Les arbres ne lui parleraient plus, le silence l'écraserait contre le sol, lui interdisant à jamais de se mélanger à l'humus.

La sueur coulait de son front à ses paupières, il clignait des yeux pour la chasser. Les gouttes glissaient le long de l'arête de son nez, se rejoignant entre ses lèvres en un ru acide, qu'il buvait machinalement. Les clignements s'accéléchèrent, et ce fut comme si en chassant la sueur il chassait aussi ce qu'il avait imaginé de pire, comme si seule la colère devenait l'instrument pour y parvenir. Les doutes qui cavalaient dans sa tête s'effacèrent peu à peu, et tout devint clair en un faisceau de loyauté envers cette nature qui l'avait accueilli, puis recueilli.

Matthieu sentit un picotement au bout de ses doigts, qui se propagea dans ses bras et ses épaules. La colère et la rage ne grandissaient plus. Elles se muaient en une forme d'évidence, de certitude. Ses paupières s'immobilisèrent, comme s'il prenait un cliché de ce qui n'aurait jamais lieu ici dans cette forêt, au bord de cette rivière. Devenu le sauveur de la vallée tout entière, et pas simplement un homme fait de chair et d'os. Il repoussa lentement le levier de sous-garde de la Winchester, engagea une cartouche dans le magasin et retira le cran de sûreté. Il posa un doigt sur le pontet, fit aller le viseur de Renoir à Salles, jusqu'à ce qu'il ne les voie plus eux, mais seulement la caisse. Il cala la mire sur l'inscription peinte. Une pure lumière pénétra son esprit et s'éparpilla. D'un geste fluide, son doigt glissa du pontet à la détente, et il la pressa, sans penser à rien d'autre. Il y eut une terrible explosion. Matthieu lâcha la carabine et plaqua son visage sur la mousse. L'écho de la déflagration comprima son cerveau. Au bout de quelques secondes, il se retourna sur le dos, attendant que le calme revienne. Jamais il ne regarda devant lui, non par lâcheté, mais par peur de reconnaître quelque chose d'humain sur la berge opposée.

Matthieu marchait à pas lents, à la manière d'un soldat quittant un champ de bataille, et qui ne sait plus son camp. La carabine planquée sous sa veste raidissait sa démarche. Les rayons du soleil s'infiltrant par les trouées poinçonnaient son corps, et son crâne était maintenant devenu poreux à la déflagration réduite à un souffle lancinant. Il aurait aimé que les arbres lui parlent, paraphent son acte, ne pas être confronté si tôt à la réalité. Mais il était seul.

Il s'arrêta derrière le rideau de peupliers situé à proximité de la maison. Attendit. Besoin d'un mouvement pour trouver la force. Vit sa mère sortir, une panière de linge appuyée contre sa hanche. Elle contourna le porche, silhouette lacérée par les feuilles du grand yucca, avant de disparaître. Matthieu prit une longue inspiration, puis se dirigea vers la maison, traversa le porche désert et poussa la porte que sa mère avait laissée entrouverte. Il marcha droit devant, sans remarquer Marc qui, appuyé sur le fourneau éteint, mangeait une pomme.

Salut ! dit-il.

Matthieu ne répondit pas. Il atteignit l'escalier. Marc n'insista pas, le suivant des yeux, surpris qu'il ne ramène pas de poisson ce jour-là, lui qui souvent prenait le temps de donner des nouvelles de la rivière ; ce frère qui gravissait maintenant les marches, raide comme un moine déambulant dans un cloître. Marc fixa l'escalier vide un long moment. Il termina sa pomme et alla jeter le trognon dehors, au-delà de la palissade. Il retourna à l'intérieur, monta à l'étage et frappa à la porte de Matthieu. Personne ne répondit. Il frappa de nouveau, puis entra, bien qu'il n'y fût toujours pas invité.

Matthieu était assis sur le bord du lit. Il nettoyait sa carabine à l'aide d'un chiffon enduit de graisse, à gestes précis, pleins de douceur.

On dirait que les poissons n'étaient pas de sortie, dit Marc sur un ton léger.

Matthieu arrêta de frotter le canon. Il posa un regard froid et impénétrable sur son frère.

Quoi ?

Je dis que c'est rare de te voir rentrer bredouille.

Les mains de Matthieu se mirent à trembler, alors il frotta de nouveau l'arme avec le chiffon.

J'ai entendu une explosion tout à l'heure, sûrement des braconniers... Tu les as peut-être croisés ?

J'ai rien entendu, et j'ai croisé personne.

Ça a pourtant fait un sacré raffut, jusqu'au viaduc.

Matthieu stoppa son mouvement.

T'étais au viaduc, toi ?

Oui, il m'arrive d'y aller.

Ah bon...

Tu es tout pâle, on dirait.

J'ai dû attraper froid.

Un soleil généreux illuminait la chambre. Marc s'avança vers la fenêtre.

Tu t'en sers, des fois ? demanda-t-il en observant sa mère dans l'étendoir.

De quoi tu parles ?

Ta carabine, tu t'en es déjà servi ? Je ne t'ai jamais vu ramener de gibier.

Matthieu se remit à nettoyer son arme.

Elle est pas faite pour la chasse, dit-il.

Marc se retourna vers son frère.

Qu'est-ce que tu as à me regarder comme ça ? demanda Matthieu sur un ton agressif.

Je vois bien que quelque chose ne va pas.

Matthieu se leva. Il roula sa carabine dans un linge et la rangea dans l'armoire, derrière son long manteau d'hiver qui reposait sur un cintre.

Si t'as plus rien à me dire, je voudrais me reposer.

Si c'est ce que tu veux, dit Marc au bout d'un moment.

Matthieu s'essuya les mains avec un chiffon propre et rangea le matériel de nettoyage dans une boîte en fer. Marc se dirigea vers la porte et s'arrêta.

Matthieu !

Quoi encore ?

Tu sais que je peux tout entendre, je suis ton frère.

Allez, sors maintenant, et referme bien cette putain de porte, c'est la maison des courants d'air ici.

Le lundi matin, Émilie Renoir et Suzanne Salles allèrent ensemble signaler à Lynch la disparition de leurs maris. Il leur arrivait souvent de partir en bordée, mais ils étaient jusqu'alors toujours rentrés avant l'aube. Le représentant de la loi était un homme d'une trentaine d'années, en apparence lisse, qui ne fumait pas, ne buvait jamais une goutte d'alcool et arborait en toutes circonstances cet air sérieux et détaché qu'ont les gens soucieux de maîtrise et d'apparence. Toujours tiré à quatre épingles en service, vêtu de son bel uniforme beige, et sa main venait se poser à intervalles réguliers sur la crosse de son revolver qu'il portait à la ceinture dans un étui de cuir brun fabriqué sur mesure, acheté avec sa solde. Ce geste ne traduisait visiblement pas une quelconque nervosité, il ressemblait plutôt à une caresse voluptueuse.

À la suite de la visite des épouses, Lynch se rendit en voiture aux carrières pour interroger les collègues de Renoir et Salles. Il passa en informer Sokal, qui tint à assister à l'entretien. Tout le monde connaissait le penchant des deux hommes pour le braconnage et l'alcool, mais personne ne savait quoi que ce soit. Dans l'après-midi, Lynch descendit jusqu'au barrage et se mit en tête d'inspecter les abords de la rivière, où les deux hommes avaient l'habitude de traîner. Il gara sa voiture sur le parking de la centrale électrique et descendit à pied le long du cours d'eau par la rive gauche, prenant garde à ne pas souiller ses jolies bottes cirées de la veille. Après une demi-heure de marche, une odeur de brûlé commença d'agacer ses narines. Il ralentit, explorant méticuleusement les environs pour en découvrir l'origine. Lynch vit d'abord un morceau de tôle adossé à un rocher, semblable à une langue noire, puis toutes sortes de débris éparpillés çà et là, et s'arrêta face à un cratère de plusieurs mètres de diamètre creusé sur l'autre berge. Il se mit à tourner sur lui-même, sentant monter l'excitation. Baissa les yeux, observant ses bottes. L'eau était peu

profonde au niveau du gué, mais il ne traversa pas, il remonta la rivière au-dessous d'un bassin, là où de larges pierres plates affleuraient à la surface. Il sauta de l'une à l'autre sans même mouiller ses semelles, puis redescendit jusqu'au cratère.

Le capot avant de la Willis de Renoir était coincé entre des branches de sapin, presque intact avec l'étoile blanche, qui n'avait pas filé bien loin. D'autres débris avaient été soufflés dans la végétation. Lynch rejoignit le bord du cratère, une flaque d'eau stagnait en son centre. Tout autour, les galets ressemblaient à des morceaux de coke, et la végétation calcinée en arrière-plan à des structures coralliennes complexes, mortes. Une odeur se faisait de plus en plus prégnante, autre que celle de brûlé, plus entêtante, répugnante, celle-là. Lynch contourna le cratère. D'énormes mouches bleues décollèrent à quelques mètres de lui. Il s'arrêta, et les insectes se reposèrent au même endroit. Il s'approcha de l'amas grouillant, donna un coup de pied dans le vide au-dessus des mouches agglutinées, et elles s'éparpillèrent dans un vrombissement uniforme, révélant un gros morceau de viande déchiqueté et violacé recouvert d'œufs, ainsi que des fibres de tissu noirci. Un rictus de dégoût déforma son visage. Il ôta son chapeau, le positionna devant son visage comme un masque à poussière, puis recula de deux pas, et les mouches plongèrent à nouveau pour ensemençer les chairs.

L'homme de loi se dirigea ensuite vers le bord du gué, déposa son chapeau à l'envers sur une pierre, s'assit sur les talons et aspergea son visage d'eau fraîche. Passé le sentiment de dégoût, l'excitation se mit de nouveau à galoper dans ses veines. Il remit son chapeau sur sa tête, se redressa, et sa main enveloppa la crosse du revolver. Il élaborait le scénario de l'accident. Renoir et Salles avaient picolé plus que de raison, s'étaient rendus à la rivière pour pêcher à la grenade. Ils avaient dû tenter le diable et s'étaient fait sauter. Fin de l'histoire. Ce qui devait arriver un jour, ajouterait Lynch à qui voudrait l'écouter, comme s'il avait prédit le drame à l'avance, sur un ton si empreint de certitude que tout le monde finirait par y croire, lui-même également. Aussi simple que ça. Il décrirait ensuite les événements dans un rapport qu'il porterait à Joyce, avant de le ranger dans une chemise suspendue à la glissière métallique d'un classeur surplombant celui contenant toutes les affaires non résolues.

De retour en ville, Lynch se rendit au cabinet du docteur Hermann pour lui faire part de sa découverte. Le toubib renvoya ses patients et suivit Lynch en emportant sa mallette de praticien. Ils se rendirent ensemble chez les jumeaux Duroc qui tenaient la seule entreprise de pompes funèbres de la ville. Lynch fit un rapide compte rendu de la situation, à la suite de quoi les Duroc s'en allèrent remplir de glace un caisson étanche. L'homme de loi emmena Hermann dans sa voiture et les deux autres suivirent avec leur fourgon. Ils rejoignirent la forêt, empruntant le chemin du boiteux pour descendre jusqu'à la rivière, et garèrent les véhicules à quelques mètres du capot étoilé.

Lynch désigna du doigt un endroit de l'autre côté de la vitre passager, précisant que c'était là qu'il avait découvert les restes humains. Les deux hommes descendirent de la voiture. Les jumeaux étaient déjà en train d'enfiler une combinaison blanche à l'arrière de leur fourgon. Hermann alla inspecter les lieux. Lynch ne le suivit pas. Il observait le toubib d'un air curieux en mâchouillant un morceau de réglisse, le pied posé sur le pare-chocs. Hermann contourna le cratère par la droite et se pencha là où s'était penché Lynch peu avant. Presque nonchalamment, il ouvrit sa mallette et en sortit un instrument effilé, semblable à une aiguille à tricoter.

Lorsque Hermann revint à la voiture, il dit à Lynch qu'il concluait au décès de Renoir et Salles, mais qu'il ne pouvait dire dans quel ordre.

Qu'est-ce que ça fait ? demanda Lynch.

Rien, c'est vrai, répondit le toubib, dépité que l'autre n'ait pas saisi l'humour noir.

Hermann avait déjà eu à soigner des patients victimes des débordements de Renoir et Salles, dont plusieurs en garderaient des séquelles à vie. Il remplit deux certificats de décès à même le capot et les tendit à Lynch, qui s'en saisit d'un air détaché.

Vous avez prévenu leurs veuves ? demanda le médecin.

Pas encore.

Je peux m'en occuper, si vous voulez.

Non, je le ferai moi-même.

Hermann regarda le cratère. Lynch se retourna vers les jumeaux, qui attendaient sagement le feu vert, tenant chacun un grand sac en plastique noir.

Vous pouvez y aller ! dit-il.

Ça ne va pas être facile de faire le tri, ne put s'empêcher d'ajouter Hermann.

Faites en sorte qu'il y en ait à peu près autant dans un sac que dans l'autre, dit très sérieusement Lynch.

D'accord ! répondirent de concert les Duroc.

Nous on rentre, je passerai vous voir plus tard.

Les Duroc explorèrent méticuleusement les lieux. Ils découvrirent d'autres restes humains, qu'ils collectèrent avec précaution et sans le moindre affect. Ils s'échangeaient de temps à autre leurs sacs pour en tester le poids, complétant celui qui semblait le plus léger, de manière à respecter la volonté de Lynch. Quelque temps plus tard, ayant fini d'écumer la zone de l'explosion, ils retournèrent au fourgon, inscrivirent les noms de Renoir et Salles sur des étiquettes, et les collèrent sur les sacs, qu'ils déposèrent à l'intérieur du caisson rempli de glace, puis ils démarrèrent. Ils regagnèrent la ville au plus vite et se garèrent à l'arrière de leur boutique. Ils déchargèrent le caisson et le portèrent dans la chambre froide où ils préparaient les corps.

Lynch apprit la nouvelle à Émilie Renoir et Suzanne Salles. Elles pleurèrent, et, tout en s'efforçant d'arborer un air compassé, il se demanda à quoi cela servait de s'épancher, maintenant que tout était consommé. Plus tard, il les accompagna au local des pompes funèbres. Les veuves insistèrent pour voir les dépouilles. Les Duroc se regardèrent d'un air ahuri, tant le mot « dépouilles » leur semblait incongru. Lynch n'avait pas tout dit. Sans entrer dans le détail, les jumeaux expliquèrent qu'étant donné l'état des corps, ce ne serait pas possible, qu'ils en étaient désolés, que c'était mieux pour elles. Suzanne Salles voulut en savoir davantage. Jeff Duroc lui prit le bras et guida la veuve hagarde vers une pièce attenante où étaient exposés toutes sortes de cercueils. Robert Duroc fit de même avec Émilie Renoir. Les deux femmes choisirent le même modèle. Les jumeaux assurèrent qu'ils s'occuperaient de convoier dès le lendemain matin les bières jusqu'au cimetière, qu'elles n'auraient qu'à les attendre là-bas. Elles ne discutèrent pas. Lynch les raccompagna ensuite chez elles et, cette fois-ci, il ne descendit pas de voiture.

Lynch et les veuves partis, les jumeaux transportèrent aussitôt les cercueils choisis dans la chambre froide. Ils déposèrent un sac dans chacun d'eux, ainsi qu'un second préalablement rempli de terre, afin que le poids total égale approximativement celui d'un corps humain.

Le jour de l'inhumation, la puanteur traversait déjà les multiples couches de plastique et le bois des cercueils, malgré toutes les précautions d'usage prises par les jumeaux. Ils chargèrent sans attendre les cercueils dans leur fourgon, puis rejoignirent le cimetière. Les veuves attendaient au portail, tout de noir vêtues. Émilie Renoir avait également peint ses lèvres et ses ongles en noir. Les parents de Salles et la mère de Renoir étaient aussi présents.

Lynch et Hermann aidèrent les jumeaux à porter les cercueils, qu'ils déposèrent sur des planches disposées en travers des tombes

fraîchement creusées, distantes d'une vingtaine de mètres environ. Le pasteur prononça deux oraisons destinées à honorer la mémoire des deux hommes, ajoutant une anecdote personnelle pour justifier son denier. Émilie Renoir et Suzanne Salles sanglotèrent tout au long de la courte cérémonie. En dehors des familles, les rares badauds présents lors de l'enterrement étaient surtout des collègues de travail venus vérifier que ce n'était pas une mauvaise blague, que Renoir et Salles étaient bien morts, que plus personne n'aurait à subir leurs frasques. Hermann résista à la tentation d'un bon mot exprimant la montée en chaire de Renoir et Salles. Lynch, présent à ses côtés, n'aurait de toute façon pas compris l'allusion.

Dans les jours qui suivirent, Suzanne Salles et Émilie Renoir conjugèrent leur deuil sur un coin de table, tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre. Elles ne pleuraient plus depuis longtemps, se souciant avant tout de la perte de leur statut de femme d'espion à la solde de Joyce. Aucune n'avait encore d'enfants. Après l'enterrement, on ne les revit jamais au cimetière.

Le journal de la veille traînait sur la table de la cuisine, avec les visages de Renoir et Salles en première page. Leur sourire contrastait avec le titre : « Drame au Gour Noir ». Marc saisit la feuille de chou et sortit. Matthieu était assis sous le porche, occupé à réparer des lignes. Marc s'installa près de lui et déposa le journal bien en évidence entre eux. Matthieu demeura concentré sur son ouvrage.

Tu as lu ? demanda Marc.

On parle que de ça.

Un stupide accident, ils ont l'air de dire.

S'ils le disent.

Marc se pencha en avant, attrapa un plomb et le fit rouler dans le creux de sa main avec un doigt.

Et toi, tu en dis quoi ?

Matthieu étira un morceau de fil de pêche entre ses dents.

À force de jouer avec le feu, on se brûle, dit-il froidement.

J'imagine qu'ils ont dû le chercher.

Matthieu se mit à démêler un nœud compliqué. Marc réfléchissait à ce qu'il allait dire pour ne pas que la conversation en reste là. Il connaissait son frère par cœur, sa grande capacité à se refermer comme un coquillage.

Si ça se trouve, on va en retrouver des bouts collés sur le viaduc, dit-il sur un ton plus léger.

Je vais plus au viaduc, moi.

Peut-être que ça reviendra. C'est pourtant toi qui as eu l'idée de laisser pendre la corde de Mabel.

Matthieu déposa la ligne démêlée entre ses jambes. Il regardait droit devant, comme lorsqu'on cherche à dissoudre une vision pour mieux retourner en soi.

À ce moment-là, je croyais que c'était une bonne idée, dit-il.

C'était une bonne idée.

J'en sais rien, je vais plus là-bas, c'est tout.

Marc reposa le plomb dans la boîte.

Elle me parle, dit-il.

Matthieu se tourna brusquement vers son frère.

Qui ça ?

La corde, des fois, elle me raconte des choses.

Peut-être que papa a pas tort, quand il dit que tu lis trop de bouquins. Ça te porte sur le ciboulot, dit Matthieu en haussant les épaules.

Je te jure que c'est vrai.

Marc laissa planer un silence avant de poursuivre :

La dernière fois, elle m'a raconté que Renoir et Salles n'étaient sûrement pas seuls au moment du feu d'artifice.

Matthieu attrapa nerveusement une autre ligne à démêler.

Et elle t'a raconté quoi d'autre, ta foutue corde ?

Je pensais que peut-être tu pourrais me le dire à sa place.

Les doigts de Matthieu s'immobilisèrent. Il tenta de parler, mais les mots restèrent accrochés dans sa gorge, comme de la limaille sur un aimant. Il lui fallut encore quelques secondes pour inverser les pôles.

Tu veux entendre quoi, à la fin ?

Marc ne répondit rien, constatant qu'un autre nœud était manifestement emberlificoté dans la tête de son frère, un nœud bien plus difficile à démêler que celui d'une ligne.

C'était un accident, parvint-il à dire au bout d'un moment.

Marc posa une main sur l'épaule de son frère.

Je voulais juste leur faire peur pour qu'ils reviennent plus faire leurs saloperies. Je sais même pas ce qui s'est vraiment passé, je te jure.

Tu es certain qu'il n'y avait personne d'autre ?

Matthieu secoua la tête. Ses yeux avaient la couleur uniformément pâle des poissons morts.

À part la corde, non, je crois pas, dit-il sans la moindre ironie.

Un bruit sourd se fit alors entendre sous le plancher du porche, un cognement, et des frottements. Stupéfaits, les deux frères virent la tête de Luc apparaître, puis il glissa entièrement sur le dos hors de sa cachette. Il se leva ensuite, époussetant ses vêtements en regardant tour à tour ses frères d'un air espiègle.

Putain, casse ma carcasse, les gars, j'aurais voulu voir ces deux connards sauter en l'air, ça devait être quelque chose...

Tais-toi, bon sang, dit Marc en se retenant de crier.

Luc rentra la tête dans les épaules. Matthieu semblait ailleurs, comme étranger à la conversation.

Je dis juste qu'y a des hommes qui méritent de crever, et on se fout de comment, ajouta Luc plus bas.

On ne doit plus en parler, ça pourrait créer de gros problèmes à Matthieu.

D'accord, je répéterai rien, vous pouvez compter sur moi.

Il y eut un long silence. Le visage de Luc s'assombrit d'un seul coup. Dommage que Mabel soit pas là, dit-il.

Marc baissa la tête à l'évocation de leur sœur. Ce n'était pas le moment de parler de ses retrouvailles avec elle, le temps viendrait, même s'il pensait que Luc avait raison : un secret partagé entre eux quatre aurait été moins bancal.

Luc connaissait Renoir et Salles. Un jour qu'il cherchait son île, il les avait surpris au bord de la rivière. Planqué derrière des fourrés, il les avait observés, persuadé qu'ils préparaient un sale coup. Il avait entendu dire par Matthieu que les deux crétins pêchaient souvent à l'aide d'explosifs. On ne la faisait pas à Luc. Il était suffisamment malin pour deviner qu'ils cherchaient eux aussi le trésor en faisant des trous dans la rivière. Luc se doutait qu'ils ramassaient les poissons remontés à la surface le ventre à l'air pour donner le change et gagner un peu d'argent en plus de leur salaire, mais le véritable but de l'opération, c'était la découverte du butin des pirates. Au dire de son frère, tout le monde connaissait leurs agissements, même Lynch, qui avait toujours fermé les yeux. D'ailleurs, peut-être bien qu'il était de mèche avec eux.

Cette fois-là, Renoir et Salles n'avaient pas utilisé d'explosif, mais une énorme batterie de camion prolongée de deux fils terminés par des électrodes trempées dans l'eau. Luc ne comprenait pas comment on pouvait faire apparaître un trésor avec de l'électricité, à moins qu'elle ne soit capable de choses dont il n'avait pas idée. Il était resté suffisamment longtemps pour constater que le trésor ne jaillissait pas des profondeurs avec un coup de jus. De nombreux poissons apparaissaient à la surface, semblables à des bulles d'air. Au moins, à force de violenter la rivière, les deux abrutis ne l'avaient pas emporté au paradis. Incapables de se servir d'une pelle et d'une pioche. La facilité les avait fait disparaître dans un grand *Boum* !.

Luc se rendit au viaduc en début d'après-midi. Il ne s'y attarda pas, jetant à peine un coup d'œil à la corde suspendue. Il longea la berge vers l'aval. Des insectes stridulaient dans les hautes herbes tourmentées par la brise qui s'engouffrait dans ce couloir pavé d'eau et sans plafond. Luc s'arrêtait souvent, s'agenouillant une ou deux minutes, mains plaquées sur des éclats de verdure imprimés dans la

page arable de l'incunable riveraine. Il observait toutes sortes d'insectes allant et venant, comme du plancton entre les fanons d'un placide cétacé. Digne dévot récitant dans sa tête le Cantique des cantiques sans en avoir appris le premier mot, simplement attentif aux signes invisibles pour le commun des vivants. Marchant, s'arrêtant et repartant. De station en station, il chemina jusqu'au gué du boiteux. Là, il s'agenouilla, faisant crisser ses dents pour imiter le chant du criquet. Insista. Comme il n'avait pas de réponse, il se releva. Entendit une portière claquer. Luc s'éloigna, se faufilant entre les arbres, puis s'allongea derrière le tronc vermoulu d'un pin tombé à terre. Observant dans la direction d'où semblait provenir le bruit.

Lynch apparut sur l'autre rive. Il marchait sur la pointe des pieds, les yeux rivés au sol, comme s'il attendait que lui soit révélée une chose dont il n'avait pas idée, une chose précise qui lui serait donnée sans même qu'il ait à basculer un seul galet. Pas un vrai pirate, se dit Luc. Simplement un vulgaire shérif véreux qui voulait se donner de l'importance. Luc avait déjà remarqué que bien des gens cherchent avant tout à se donner de l'importance aux yeux des autres. En définitive, ils ne savent pas vraiment où mettre les pieds, mais comme ils ne peuvent pas rester en l'air bien longtemps, ils finissent toujours par les poser quelque part et ils pensent que ce quelque part leur appartient. C'était bien le genre de Lynch de ne pas rester en l'air longtemps. Ne pas être un pirate ne le rendait pas moins dangereux. Son obstination à fureter ne disait rien qui vaille à Luc. Le shérif avait la loi de son côté, et le pouvoir qui va avec. Le garçon oublia le criquet.

Luc détestait Lynch, autant que Renoir et Salles. Un jour, en ville, il l'avait obligé à ramasser les papiers sales éparpillés dans Joyce Principale, affirmant qu'il l'avait vu en jeter un, alors que ce n'était pas vrai, et qu'il le savait. Luc ne jetait jamais rien dans la rue, ni ailleurs, à part dans une poubelle. Il ne comprenait pas pourquoi Lynch l'avait accusé à tort, quelle sorte de satisfaction l'autre avait l'air d'y trouver. Il avait essayé de se défendre, et Lynch avait ajouté un bout de rue supplémentaire à nettoyer, disant que plus il protesterait, plus la liste s'allongerait. Luc avait cherché des alliés, mais les rares témoins qui passaient par là tournèrent les talons et s'éloignèrent. Il plaisait à Lynch d'humilier les faibles. Son visage racontait ça. *C'est facile de fabriquer de l'injustice avec un insigne*

accroché à sa veste. S'il avait pu, Luc le lui aurait arraché, étant donné qu'il estimait Lynch indigne de le porter, mais tout le monde sait qu'un demeuré n'est pas méchant pour un sou. Il lui fallait continuer de cultiver cette apparence. Ça le rendrait bientôt invisible, même en ville, tout comme ici.

Après les enterrements, Lynch expédia les affaires courantes, puis se rendit chez Samuelson dans la soirée. Il s'installa sur une banquette, près de la baie vitrée donnant sur la rue, comme il en avait l'habitude. Maguy Samuelson vint prendre sa commande de porc en sauce agrémenté de pommes de terre fricassées. Pendant qu'elle écrivait sur son calepin, Lynch considéra avec dégoût les traces d'une ancienne couche écaillée de vernis maculant ses ongles cabossés. La vieille femme déchira le papier et alla le déposer sur le passe-plat. Elle se pencha et sa tête disparut dans l'ouverture. Lynch l'entendit prononcer son nom à son mari qui restait en cuisine. Quelques minutes plus tard, Maguy Samuelson revenait avec une assiette fumante, qu'elle déposa d'un air las devant Lynch. Il glissa un coin de serviette sous le col de sa chemise, l'éstala méticuleusement pour ne pas tacher son bel uniforme et se mit à manger.

Deux sièges plus loin, face à lui, Michèle Colbert se délectait d'une glace à la vanille dans une coupe en verre. C'était une jolie fille d'à peine vingt ans, qui avait la réputation de ne pas avoir froid aux yeux. Une fois la cuillère dans sa bouche, elle la retournait à l'envers, puis la ressortait lentement, relevant parfois les yeux sur un Lynch impassible. Lorsqu'il eut avalé la dernière bouchée, il replia sa serviette en quatre pans égaux, la posa près de l'assiette raclée et fixa Michèle Colbert avec insistance, jusqu'à ce qu'elle s'en aperçoive. Il lui fit un signe de la main en souriant. La jeune fille mima la surprise, jetant de brefs coups d'œil autour d'elle, cherchant dans le restaurant quelqu'un d'autre que Lynch aurait invité à approcher. Il fit de nouveau un signe. Elle hésita encore un instant avant de se lever et vint s'asseoir en face de lui, posant une fesse après l'autre, se trémoussant toujours une fois installée sur la banquette. Il lui demanda ce qu'elle voulait boire. Elle commanda un Martini. Lynch se servit un verre d'eau. Il observait la jeune fille avec curiosité. Elle

minaudait, jouait la timidité, et plutôt mal. Elle but une petite gorgée et évoqua la découverte des corps, s'extasiant sur le courage qu'il avait fallu à Lynch. Il se laissait flatter, sans vraiment y trouver de plaisir.

La conversation tourna court. Lynch regretta vite d'avoir invité la jeune fille. Elle termina de boire son Martini et se pencha en avant pour demander s'il voulait bien la raccompagner chez elle. Il était tard, et elle avait peur de marcher la nuit dans les rues sombres. Pensez, une jeune fille sans défense, qui sait ce qu'il pourrait lui arriver, si elle croisait des malfaisants, ajouta-t-elle. Sans savoir pourquoi, Lynch accepta de la reconduire dans sa voiture de fonction. Elle était tout excitée à cette idée.

Michèle Colbert habitait encore chez ses parents. Elle dit à Lynch de s'arrêter à une cinquantaine de mètres de la maison, et il se gara, sans éteindre le moteur. Il lui souhaita une bonne nuit. Elle demeura assise, triturant un minuscule sac muni d'une chaînette dorée. La situation n'amusait plus du tout Lynch. Il voulait qu'elle descende de sa voiture. Il la trouvait pathétique, et vulgaire, dans sa façon de bouger, de parler, même ses silences étaient vulgaires. Il lui souhaita de nouveau bonne nuit d'un ton sec. Michèle Colbert se tourna vivement à l'opposé de la portière, et son épaule cogna le tableau de bord. Elle se trémoussa pour éviter le levier de vitesse et se rapprocher encore de Lynch. Surpris par l'assaut, il ne put réagir et se retrouva coincé par la poitrine de la jeune femme. Elle l'embrassa à pleine bouche, fourrant une langue avide entre ses lèvres. Le contact le révolta, comme si une bestiole gluante et affolée cherchait un passage vers sa gorge. Il repoussa la jeune femme, tendit un bras pour ouvrir la portière du passager et lui ordonna de sortir sur-le-champ.

Michèle Colbert quitta le véhicule, désemparée. Elle demanda à Lynch ce qui ne lui plaisait pas chez elle, il répondit « Tout », avant de démarrer en trombe. Il la vit rajuster sa jupe dans le rétroviseur. En regardant rapetisser le reflet tremblotant de la fille, il se dit qu'il méritait mieux.

Matthieu s'était toujours satisfait de son sort. Tout au long des journées de travail, il ne pensait qu'à retrouver la rivière et le silence que les hommes lui dérobaient. Les seuls dont il supportait la voix étaient ses frères, sa sœur et son grand-père. Il n'avait pas besoin de beaucoup pour vivre, ne courait pas après un bonheur manufacturé, n'ayant jamais expérimenté ce mot à l'intérieur d'une communauté humaine, pas même sa famille. Il ne recherchait rien qui ne fût pas en dehors des hommes laborieux qu'il côtoyait chaque jour aux carrières, avec leurs aspirations dérisoires, nées de jalousies stériles et de désirs racornis, pour la plupart. Matthieu ne jalousait personne. Il enviait les oiseaux capables de monter à une hauteur considérable, simplement pour voir le monde autrement. Survoler l'au-delà de sa maison, des carrières, de la centrale, du barrage et de la ville, toutes ces constructions que Matthieu avait de longue date reléguées au rang de maléfices.

Personne ne se méfiait de lui. Depuis la mort de Renoir et Salles, les langues se déliaient un peu. Cela durerait le temps que d'autres espions à la solde de Joyce viennent prendre leur place. Ensuite, on se tairait de nouveau. Matthieu ne se mêlait jamais aux conversations. Les écoutait parfois. Il put ainsi constater qu'en débarrassant la terre de la présence néfaste des deux hommes, il avait contribué à fertiliser des consciences, à susciter des doutes. Certains parlaient de signes, ne s'aventurant pas plus loin. S'ils avaient su que Matthieu avait rendu la justice au nom de tous, ils l'auraient probablement regardé autrement, mais ils ne le voyaient toujours pas.

Matthieu ne regrettait rien de ce qu'il avait fait, seulement d'avoir menti à son frère. Il pensait souvent au moment où il avait visé la caisse d'explosifs et pressé la détente, devenant la balle elle-même, l'extension de sa volonté. Il lui avait fallu des nuits de chaos et des réveils en sueur pour enfin s'avouer qu'il avait même aimé l'instant.

Juge et bourreau dans le même fragment de seconde. Il y pensait encore, y penserait longtemps. N'éprouvait pas de culpabilité, se souciait encore moins de qui le jugerait, de qui viendrait la sentence que promettait sa mère pour tout acte commis, selon sa conception simpliste du bien et du mal. Il n'imaginait pas que des hommes pussent le juger, et il ne vénérât pas le même dieu que sa mère. Il avait claqué la porte d'un paradis. Il en préférerait un autre, peuplé d'arbres et d'animaux et de terre et de rochers et d'eau. Il gardait tout cela pour lui, derrière son regard noir.

Après avoir maintes fois peaufiné son rapport, Lynch alla le remettre en main propre à Joyce, qui le lut en sa présence avec attention, puis le lui rendit sans faire le moindre commentaire, avant de le congédier d'un geste du bras.

Chaque jour de la semaine, Lynch retournait sur le lieu de l'explosion. L'odeur persistante de pourriture ne le gênait plus. Il avait découvert un morceau de chair oublié par les Duroc, d'où saillait un os ébréché, semblable à un chicot fiché dans une gencive pourrie. Il se demandait à qui, de Renoir ou de Salles, appartenait ce fragment. Il se garda bien d'en parler à quiconque, et encore moins aux veuves, capables de se battre pour sa possession. Au fil du temps, Lynch constatait l'évolution de la putréfaction, déplorant que ce fût si rapide. Il en vint à considérer cet endroit comme la véritable tombe commune de Renoir et Salles, une sépulture anonyme à leur mesure. Lors de ses visites, il ne priait pas pour le salut de leur âme, il les remerciait plutôt de s'être fait sauter pour pimenter un peu sa vie.

Le samedi soir, alors que le soleil était assis sur la cime des arbres, ses rayons épinglant le sol par endroits, Lynch fut attiré par une brillance sur l'autre rive. Ce n'était probablement rien, mais il voulut en avoir le cœur net. Il remonta le cours d'eau, traversa sur les pierres plates et regagna le gué par l'autre rive. Un des rétroviseurs de la jeep avait été soufflé par l'explosion. Lynch le ramassa, constatant que le miroir avait disparu. Avant de repartir, il explora les environs, pour le cas où quelque chose d'autre lui aurait échappé. Il lui sembla apercevoir une forme s'évanouir au loin entre les arbres. Les animaux foisonnaient dans le coin. Il s'avança de quelques pas sous le couvert de la forêt, tapant dans ses mains. Plus aucun signe de mouvement. Il baissa machinalement la tête pour estimer l'état de ses bottes. À un mètre à peine devant lui, gisait un petit objet métallique jurant parmi les mousses et les brindilles. Il s'accroupit au-dessus de ce qu'il

identifia comme la douille d'une cartouche. Il saisit une aiguille de pin, l'enfila dans la partie creuse et l'observa longuement, la faisant tourner à la hauteur des yeux, elle n'était pas rouillée. Il se releva, retira son chapeau et déposa la douille à l'intérieur. Il fixa l'autre rive, et un sourire se dessina sur son visage glabre. Le scénario envisagé des jours auparavant changea. Lynch ne croyait pas au hasard, et encore moins aux coïncidences. La douille ne pouvait appartenir à un simple chasseur. La scène d'accident venait de se transformer en une excitante scène de crime.

Une fois qu'il eut rejoint sa voiture, Lynch sortit un sachet en plastique de la boîte à gants, y glissa la douille, fourra le tout dans la poche de sa chemise et recoiffa son chapeau. Un frisson partagea son dos dans le sens de la hauteur. Il jeta un dernier regard en direction de la relique carbonisée et démarra.

Debout sous le porche, appuyé contre un des piliers, Luc fixait le portail ouvert. Il rentrait souvent dans la maison pour lire l'heure à la pendule, puis ressortait aussitôt. Sa lèvre inférieure saignait par endroits et il passait régulièrement sa langue dessus. Lorsqu'il aperçut les silhouettes de ses frères se profiler au loin, il dévala les marches et courut au-devant d'eux. Sans autre commentaire, il leur demanda de le suivre. Matthieu le coupa dans son élan, trop fatigué par sa journée de travail. Marc proposa d'aller discuter dans sa chambre, mais Luc s'emporta :

Pour une fois que je vous demande quelque chose.

Où tu veux nous emmener ? demanda Matthieu d'un ton las.

Vous verrez bien, discutez pas !

Luc se mit en route, suivi de ses frères. Ils rejoignirent la rivière, évitant le viaduc, prenant la direction du gué du boiteux. Au fur et à mesure qu'ils s'en rapprochaient, Matthieu devenait de plus en plus nerveux. Luc s'arrêta sur la rive opposée à l'explosion. Le sang avait séché sur sa lèvre, et il se tourna vers ses frères avec un air de tristesse qui gribouillait son visage.

Qu'est-ce que t'as à nous dire ? demanda Matthieu, pressé d'en finir.

Vous m'auriez rien dit si je vous avais pas surpris l'autre jour, pas vrai ?

On ne voulait pas t'embêter avec cette histoire.

Luc se mordit la lèvre, et une goutte de sang frais se mit de nouveau à perler.

C'est plutôt que vous avez pas confiance en moi.

Bien sûr que si on a confiance...

Vous avez pas confiance, parce que je suis un idiot.

On n'a jamais pensé que tu étais un idiot, dit Marc.

Je sais plus si je dois vous croire.

On ne te cachera plus rien, promis.

C'est bien vrai ?

Si on te le dit... T'avais pas besoin de nous amener là pour nous dire ça, dit Matthieu.

Si !

Bon, alors c'est réglé, on peut rentrer maintenant ?

Justement, non, c'est pas tout à fait réglé.

Quoi encore ?

Lynch, il vient ici tous les jours... Ce matin, je l'ai vu se baisser pour ramasser quelque chose... J'étais trop loin pour voir quoi... Là-bas, dit Luc en désignant la base d'un pin.

Matthieu se précipita sous l'arbre en courant, puis se mit à quatre pattes pour inspecter la zone au pied de l'arbre.

Putain, quel con, mais quel con, répétait-il.

Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Marc.

Matthieu se releva.

La douille, j'ai pas pensé à la ramasser, c'est ça que Lynch a trouvé.

Et alors, comment tu veux qu'il remonte jusqu'à toi ?

C'est pas un calibre courant. Quand je l'ai acheté, j'ai été obligé de le déclarer chez l'armurier. Et mes empreintes sont sur la douille.

Tu n'es sûrement pas le seul à posséder ce genre d'arme dans la région.

J'en sais rien.

Pour le moment, Lynch n'a rien qu'une douille de carabine qui aurait pu servir à tirer un lapin.

Je le connais, il va pas en rester là.

Pas de panique, on va se préparer, maintenant qu'on sait, dit Marc en posant une main sur l'épaule de Luc.

Je vais continuer à surveiller Lynch, dit Luc.

Si tu veux, mais sois discret pour ne pas lui mettre la puce à l'oreille.

Y a pas plus discret que moi.

Matthieu n'écoutait plus ses frères, imaginant déjà le pire.

Le lendemain soir, Luc rentra à la maison après ses frères. Il les trouva à l'intérieur, ainsi que le grand-père, déjà assis en bout de table. Sa mère préparait le repas. Il jeta un coup d'œil complice à Matthieu, puis à Marc, avant de ressortir. Les autres le suivirent. Luc les entraîna derrière le rideau de peupliers en bordure du chemin.

T'as du nouveau ? fit Matthieu, impatient.

Luc agita ses mains un moment, comme s'il voulait attraper au vol tous les mots dont il avait besoin.

J'ai suivi Lynch toute la journée, comme prévu.

Il prit un temps pour se calmer, rassembler ses idées.

Ce matin, il est allé boire un café chez Samuelson. Il s'est assis près de la vitrine pour lire le journal. Il regardait souvent sa montre et dehors de temps en temps. Les nouvelles avaient pas vraiment l'air de l'intéresser. Il a regardé l'heure une dernière fois, avant de se lever. Je l'ai suivi. Il est allé directement chez le marchand d'armes. Y avait une petite pancarte sur la porte. Il s'est approché pour lire ce qu'y avait écrit dessus. Il a essayé d'ouvrir, mais c'était fermé à clé. Il est resté un long moment à regarder la rue. Un type est passé, Lynch lui a demandé quelque chose, mais l'autre avait pas l'air de savoir. Ça se voyait que Lynch était furax.

Luc s'interrompt de nouveau. Un rictus tordit son visage.

Je crois bien qu'il aime personne. Vous vous rappelez que notre mère dit que le bon Dieu a mis tout le monde sur la terre dans un but précis. Pour Lynch, je crois pas que c'est une bonne idée que le bon Dieu il a eue, ou alors, il est pas si bon que ça...

Et ensuite, il a fait quoi ? demanda Matthieu pour couper court aux digressions de son frère.

Il est reparti. Je me suis approché de la porte du magasin, et y avait un cadran en papier avec les aiguilles arrêtées sur le cinq. J'ai suivi Lynch jusqu'à son bureau. J'ai attendu. La cloche de l'église a sonné

midi. Il est ressorti. Il est retourné chez Samuelson. Il a mangé un morceau et il a relu le journal, ou peut-être qu'il l'avait pas terminé, j'en sais rien. Ça m'a donné sacrément faim de le regarder, mais je voulais pas me montrer, de toute façon j'avais pas de sous sur moi. Quand j'ai trop faim, je me mets à penser à quelque chose de plus important que la nourriture et ça finit par passer. C'était pas bien compliqué à ce moment-là.

Luc laissa tomber ses bras le long de son corps et ses épaules tombèrent aussi.

Continue, dit Marc.

Luc demeura ainsi encore une poignée de secondes. Il se frotta les joues en appuyant fort, et le sang afflua sous la peau.

Quand Lynch a eu fini de manger, il est repassé à son bureau. Il en est ressorti que dans l'après-midi. Il est directement allé chez le marchand d'armes. Ce coup-ci, le magasin était pas fermé. Je me suis approché d'un coin de la vitrine. Au début, je voyais que mon reflet à cause du soleil, alors j'ai collé mon nez au verre, j'ai mis mes mains de chaque côté de mes yeux et c'est devenu clair à l'intérieur. J'ai d'abord vu tout un tas de flingues et de couteaux dans la devanture. Plus loin, y avait Lynch qui montrait une petite poche transparente avec la douille dedans. Le marchand a voulu l'attraper, mais Lynch l'a retirée de sous son nez. Il lui a encore laissé le temps de bien regarder. L'autre a plus essayé d'attraper la pochette, et il est vite allé chercher un cahier. Lynch a remis la douille dans sa poche de chemise. Il a sorti un carnet de son veston. Il a sucé la pointe de son crayon. Le marchand s'est mis à tourner les pages de son cahier. Quand il s'arrêtait à des moments pour montrer un endroit dans le cahier avec son doigt, Lynch se mettait à écrire. J'ai compté le nombre de fois avec mes doigts, une main, sans le petit doigt. Le marchand a refermé son cahier. Lynch a relu ce qu'il avait marqué sur son carnet. Il a caressé sa poche où y avait la douille. C'était bizarre de le voir faire. Il avait l'air content de lui. Il a rangé le carnet dans son veston. Je suis vite allé me planquer de l'autre côté de la rue. Quand Lynch a été dehors, il est pas parti de suite, il est resté devant la vitrine, avec les armes plantées dans son dos, à regarder autour de lui comme s'il était tout seul au milieu de nulle part. Il a relevé son chapeau et posé une main sur la crosse de son revolver. Il voulait sûrement avoir l'air d'un cow-boy au milieu d'une grande plaine, mais il y ressemblait pas

vraiment. Je crois pas qu'il y ressemblera jamais, malgré les airs qu'il essaie de se donner. J'ai peut-être des trous dans la tête, mais y a forcément un nom qui nous arrange pas sur son carnet, pas vrai ?

La bonne nouvelle, c'est qu'il y en a trois autres, dit Marc.

J'arrive pas à être aussi optimiste que toi, dit Matthieu.

Tu as fait ce qu'il fallait avec ta carabine ?

Oui, mais je suis quand même pas tranquille, tant que Lynch a la douille.

Luc fixa Matthieu intensément, comme s'il venait de comprendre quelque chose, puis il rassembla de nouveau ses idées pour revenir à son récit.

J'ai pas fini, dit-il.

Quoi d'autre ? demanda Matthieu.

J'ai continué à suivre Lynch, c'est pour ça que je rentre que maintenant. Il est retourné à son bureau. Il est ressorti longtemps après. Il a passé une main sur ses habits, mais y avait pas l'air d'y avoir de poussière dessus. Il s'est mis à marcher vite. Il s'est arrêté dans Joyce 8 et il a frappé à une porte. Une fille a ouvert. Il a enlevé son chapeau. Elle est restée sur le palier. Elle l'a pas fait entrer, ou c'est lui qui a pas demandé. En tout cas, il a pas eu l'air d'insister. On aurait dit que ça lui allait bien de regarder la fille d'en bas des marches. Il regarde souvent les gens par en dessous. La fille avait l'air ni contente ni pas contente, avec ce type devant chez elle qui passait la voir et qu'elle devait pas avoir invité à passer. Il parlait, je le voyais à ses lèvres qui bougeaient. J'étais trop loin pour entendre. Ses lèvres à elle ont juste bougé à la fin, au moment où il remettait son chapeau sur sa tête en effleurant le rebord avec un doigt. Et puis il est parti. La fille l'a regardé en faisant une drôle de grimace. Elle avait pas l'air joyeuse de le voir s'en aller, alors je me suis dit que c'était pas parce qu'il la quittait, mais plutôt parce qu'il risquait de revenir. Je parierais bien là-dessus. J'ai rudement eu envie d'aller dire à cette fille de se méfier, mais il fallait que je reste invisible, que je perde pas Lynch des yeux.

Cette fille, tu la connais ? demanda Marc.

Non, je la connais pas.

Ce connard, s'il avait pas son insigne, il ne serait qu'une merde à

éviter sur un trottoir, dit Matthieu.

Ouais, connard, répéta Luc, mais y a une chose qu'il sait pas.

Qu'est-ce qu'il sait pas ? demanda Matthieu.

Que je peux devenir invisible, comme Jim dans le tonneau de pommes.

Lynch se pointa chez les Volny au moment du petit déjeuner. Il échangea quelques banalités avec Martin, ignorant Élie en bout de table, qui ne le quittait pas des yeux. Martha lui servit un café, et il demanda un peu de lait, « pour mélanger », ajouta-t-il.

On n'a pas de lait, répondit Martha.

C'est pas grave.

Lynch but deux ou trois gorgées en dévisageant tout le monde.

Une bien belle famille que vous faites, tous... Oui, une sacrée belle famille.

Son regard s'arrêta sur Matthieu.

Comment ça se passe aux carrières ?

Ça va, répondit Matthieu en saisissant son bol de café d'une seule main et en regardant à l'intérieur.

J'imagine que le moral doit pas être au beau fixe, après ce qui s'est passé. Quel malheur, dit Lynch en secouant la tête d'un air contrit.

Je fais mon travail, c'est tout. Je demande rien à personne.

Et rudement bien, je suis sûr. Dis-moi, mon garçon, je me suis laissé dire que tu possèdes une de ces vieilles Winchester calibre .44, je me trompe, ou pas ?

Vous vous trompez pas.

C'est pas très pratique pour chasser, un calibre pareil.

Je chasse pas avec.

Tu chasses pas avec.

Lynch fit mine de réfléchir tout en cognant un doigt en rythme sur le rebord de la table.

Pourquoi t'as une arme, alors ?

Qui n'en a pas, dans le coin.

C'est ma foi vrai, mais c'est quand même pas courant « dans le coin », ce genre de pétoire, on en voit plus que dans les westerns... Une pièce de collection.

Je suis pas collectionneur, dit sèchement Matthieu.

On dirait que ça te rend nerveux que j'en parle.

C'est quoi ces conneries à la fin ? lança Élie.

Toi, ferme-la ! répliqua Lynch sans même regarder le vieil homme.

Élie n'insista pas. Lynch se radoucit.

Je pourrais la voir, cette carabine ?

Tout le monde se taisait. Personne ne comprenait ce qui se passait, mis à part les frères. Luc avait le nez dans son bol de café et Marc soutenait son frère du regard. Matthieu recula sa chaise, se leva et monta dans sa chambre.

Il revint peu après avec la carabine enveloppée dans un drap.

Elle est pas chargée, au moins ? demanda Lynch en souriant.

Ça risque pas, dit Matthieu en tendant l'arme.

Lynch fit une moue dubitative.

Enlève ce chiffon !

Vous le ferez bien.

Dépêche-toi !

Matthieu obéit à contrecœur. Lynch sortit une paire de gants en cuir d'une poche de sa veste, les enfila, saisit la carabine et l'inspecta sous toutes les coutures. Puis il actionna le levier de sous-garde, constatant l'absence de résistance. Il détailla le mécanisme, le repoussa et le ramena plusieurs fois de suite, sans plus de résultat. La contrariété se lisait sur son visage.

C'est cassé, dit Matthieu.

Depuis quand ? demanda Lynch, qui continuait d'observer l'arme.

Au moins un an.

Pourquoi tu la ré pares pas ?

Pas facile de trouver des pièces d'origine.

Lynch balada son nez de la crosse au canon.

Un an qu'elle te sert à rien, et pourtant tu l'entretiens, bien graissée et tout.

Je l'ai achetée moi-même, j'ai bon espoir de la réparer un jour.

C'est comme qui dirait sentimental, alors.

Pourquoi vous en avez après cette carabine ? demanda Martin, excédé.

Sur le moment, Lynch sembla ne pas prêter attention à la question, il appuya le sabot de la crosse sur le sol et renifla l'intérieur du canon.

Nouvelle moue désabusée. Il se tourna alors vers Martin, comme s'il venait de se souvenir brusquement de la question.

On m'a chargé de recenser les vieilles armes de la région... pour une exposition.

Comment vous saviez ?

Lynch ne répondit rien. Il frotta le bout de son nez avec le majeur, puis se leva. Une fois debout, il pointa la carabine vers Matthieu.

Encore une chose, toi qui pêches beaucoup, t'as rien remarqué le jour où Renoir et Salles se sont fait sauter ?

Remarquer quoi ?

J'en sais rien, je te demande.

On était tous au viaduc, on a passé l'après-midi là-bas, coupa Marc.

C'est à ton frère que je parle, dit Lynch sans détourner les yeux de Matthieu.

C'est vrai, on était là-bas.

Et vous avez rien entendu ?

Avec le bruit de la rivière, rien du tout.

Ils ont lâché de l'eau ce jour-là ?

Comme tous les dimanches.

Quand même, ç'a dû faire un sacré boucan... Et toi non plus, t'as rien entendu ? demanda Lynch en se tournant brusquement vers Luc.

Luc sursauta et se mit à secouer la tête en regardant toujours son bol.

Si vous avez fini, on aimerait bien terminer notre petit déjeuner pour partir au travail, dit Martin.

Lynch lui jeta un regard condescendant.

C'est moi qui décide quand j'ai fini.

Quelques secondes défilèrent dans le silence, puis Lynch revint à Matthieu.

J'emporte la carabine.

Lynch se dirigea vers la porte et se retourna sur le seuil.

Merci pour le café, madame, pensez au lait pour une prochaine fois, ajouta-t-il avant de sortir.

Qu'est-ce que c'est que cette histoire de carabine ? demanda Martin au bout d'un moment.

J'en sais rien, répondit Matthieu.

Pourquoi tu as dit qu'elle ne fonctionne plus depuis un an, je t'ai

encore vu avec, la semaine dernière.

C'est vrai, ça me rassure de l'avoir avec moi.

Martha, dont tout le monde avait oublié la présence, se leva. Tous la regardèrent traverser la pièce à grandes enjambées et monter l'escalier. Elle descendit peu de temps après, portant l'Ancien Testament. Elle s'approcha de Matthieu et posa le livre saint devant lui sur la table. Ensuite, elle souleva sans ménagement la main droite de son fils et la plaqua sur la couverture.

Jure que t'as rien fait de mal ! dit-elle.

Matthieu fixait sa main. L'extrémité de la croix qui en dépassait ressemblait à une écharde plantée dans la pulpe. La tension, déjà palpable depuis la visite de Lynch, allait crescendo. On entendit alors un bruit sec. Élie venait de frapper le sol avec la pointe ferrée d'une béquille. Il recommença, le visage bouffi de colère.

Il ne jurera rien du tout, bon sang !

Jure ! répéta Martha, sans prêter attention à l'invective de son père.

Il ne jurera rien du tout, je te dis, vieille folle !

Martha demeura sans voix, observant maintenant son père d'un air ahuri.

Et remporte ton satané bouquin là où tu l'as pris, sinon c'est moi qui jure de te le faire bouffer, ajouta Élie.

Martha jeta un regard désespéré à son mari. Impassible, Martin sortit son paquet de cigarettes de la poche ventrale de la salopette, en glissa une entre ses lèvres, l'alluma, se leva et sortit. Martha resta pétrifiée encore quelques secondes. Luc se leva à son tour, s'approcha de Matthieu et repoussa le livre vers sa mère, hors de portée de son frère.

Vieille folle, dit-il en imitant le perroquet.

Matthieu fit basculer la benne du wagonnet remplie de caillasse dans la trémie du concasseur, puis il laissa son regard grimper le long du tapis convoyeur, qui déversait le gravier au sommet d'un gigantesque tas. Une pyramide plantée dans une vallée lugubre et sans roi, inlassablement pillée à sa base par les bulldozers, inlassablement reconstruite. Il pensait à la visite de Lynch. Durant le trajet jusqu'aux carrières, Marc avait bien essayé de le rassurer encore, affirmant qu'il n'y avait sûrement pas d'empreinte utilisable sur la douille. Malgré cela, Matthieu ne pouvait s'empêcher de toujours imaginer le pire en voyant les cailloux issus de la roche brisée dévaler la pente comme des corps sacrifiés.

Hé toi, là-bas, on te paie pas pour rêvasser !

Matthieu leva les yeux en direction de la voix. Le chef d'équipe se tenait sur une rampe d'accès située en hauteur, penché au-dessus de la rambarde. Matthieu distinguait le cirque rocheux incendié de soleil qui appuyait sur la silhouette, et la silhouette ne brûlait pas, ne tombait pas. L'autre aboya un ordre. Matthieu ramena la trémie en position, enclencha le cran de sûreté, puis dirigea le wagonnet sur les rails de déstassement pour laisser la place à un autre. Ses pensées en circuit fermé.

À l'heure de la débauche, Matthieu passa prendre Marc à son poste, et ils s'en allèrent. Luc les attendait à l'entrée des carrières.

Qu'est-ce que tu fais là ? demanda Marc.

Luc ne répondit pas. Il avait le regard fiévreux. Il posa son index sur sa bouche et, d'un geste de la main, fit signe à ses frères de le suivre. Ils longèrent la clôture par le chemin terreux aux ornières comblées de gravier, semblables à des blessures pansées au printemps, desséchées en été et se rouvrant dès les premières pluies d'automne. Arrivés à l'angle de la clôture, ils délaissèrent le chemin et s'enfoncèrent dans les bois, sous l'impulsion d'un Luc surexcité. Après quelques centaines

de mètres, ils arrivèrent en vue du viaduc. Luc s'arrêta et se retourna vers ses frères.

Tu as quelque chose de nouveau à nous dire ? demanda Matthieu.

Luc secoua la tête de haut en bas, sans desceller ses lèvres.

Vas-y, on t'écoute, personne ne peut nous entendre.

Luc entrouvrit les lèvres, laissant apparaître un petit disque pâle entre ses dents. Il mit ensuite une main en coupe au-dessous du menton, cracha la douille de Winchester et avala sa salive.

Putain, comment t'as réussi ce coup ? demanda Matthieu en se précipitant sur son frère pour prendre la douille.

Luc rayonnait de bonheur.

Personne se méfie d'un idiot. C'est sacrément maladroit, un idiot, ça se casse la figure pour un oui ou un non, et faut bien que ça se rattrape à quelque chose... ou à quelqu'un, même un Lynch peut faire l'affaire.

Comment tu savais qu'il l'avait encore sur lui ?

Ce matin, à la maison, j'ai remarqué quand il a caressé sa poche de chemise. Je l'ai déjà vu faire. Je me suis dit qu'elle devait toujours être là. Alors, je suis allé en ville. Lynch était chez Samuelson. Je l'ai guetté. J'ai attendu qu'il ressorte pour lui rentrer dedans. On est tombés ensemble. Une fois par terre, je lui ai piqué la douille en m'accrochant à lui pour me relever. Il s'est rendu compte de rien. Qu'est-ce que c'est maladroit, un idiot !

Matthieu serra Luc dans ses bras, puis le repoussa en le tenant par les épaules.

T'es le meilleur de nous tous, dit-il.

Casse ma carcasse, j'aurais voulu voir sa tête, quand il a pas retrouvé la douille, dit Luc en riant aux éclats.

Tu ne devrais pas retourner en ville de sitôt, Lynch va sûrement se douter de quelque chose, dit Marc.

T'inquiète, j'ai plus de raison d'aller là-bas.

Luc se rembrunit. Il ne riait plus, il regardait la rivière.

C'est beau, hein ? dit-il en montrant le cours d'eau qui s'entortillait autour de gros rochers, avant de trouver son chemin sous les arbres.

Sacrément, dit Matthieu.

Ça pourrait être encore plus beau si Mabel était là, ajouta Luc.

L'émotion faisait trembler sa voix.

Je l'ai revue, dit Marc, qui ne pouvait se taire plus longtemps.

Luc saisit le bras de son frère.

T'as revu Mabel et tu nous as rien dit.

J'allais le faire, mais il s'est passé tellement de choses entre-temps...

Où elle est ?

Je l'ai croisée en ville.

Comment elle va ?

Bien.

T'entends ça ? dit Luc en se tournant vers Matthieu. Mais t'étais peut-être au courant, toi !

Non, je savais rien.

Qu'est-ce qu'elle t'a dit d'autre ?

Qu'elle ne nous oublie pas et qu'on lui manque.

Quand est-ce qu'elle vient nous voir ?

Bientôt, pour l'instant elle est très prise par son travail.

Quel travail ?

Elle est serveuse à L'Amiral.

Et si on y allait tous ensemble ? dit Luc.

Elle veut qu'on se retrouve ici, comme avant.

Quand ?

Bientôt, t'en fais pas.

Le regard de Luc partit dans le vague.

Elle m'en veut plus, alors.

Elle ne t'en a jamais voulu...

J'espère qu'elle va tenir parole.

Mabel nous a déjà promis quelque chose qu'elle a pas tenu ? dit Matthieu.

Les sourcils de Luc se rejoignirent au-dessus de l'arête de son nez, puis il replia lentement les doigts sur quelque chose qui n'existait pas encore, mais qu'il appelait de ses vœux avec la même ferveur que ses frères. Ils regardèrent alors la corde en silence. Un faucon se décrocha du ciel, fondant sur une palombe. À l'impact, un nuage de plumes s'éparpilla, et le rapace se servit de ses ailes comme d'un parachute pour rejoindre un rocher. Il se mit ensuite à perforer de son bec la chair attendrie par la mort, épiait sans cesse les alentours, comme une sentinelle.

C'est vrai, t'as raison, elle tient toujours ses promesses, ajouta Luc.

La lame du couteau se déroba, et l'épluchure de pomme de terre se teinta aussitôt de rouge. Martha porta le doigt blessé à sa bouche. Elle avait toujours aimé le goût du sang. Elle se demandait si celui des autres avait le même goût que le sien, et pourquoi sa vue était aussi traumatisante pour la plupart des gens, alors que pour elle, il représentait une commémoration des souffrances endurées par le Fils de Dieu, comme si le sang qui avait ruisselé de ses mains à lui, de ses pieds et de son flanc incarnait la source intarissable de tous les sangs versés. Ainsi voulait-elle se convaincre que le goût dans sa bouche était aussi celui du sang du Christ souffrant, mort, et ressuscité.

Martha repensait à la conversation du matin, c'est pour cela qu'elle avait tremblé et s'était coupée. Jamais son père ne lui avait parlé de la sorte. De quel droit ? Ce n'était pas seulement elle qu'il avait insultée en réalité, mais aussi et surtout le livre sacré ; et Martin qui était resté muet, qui n'avait pas levé le petit doigt pour la défendre, semblant même prendre plaisir à son humiliation. Décidément, le monde perdait sa conscience religieuse. Martha l'avait déjà constaté, lorsqu'elle se rendait à la messe. Il y avait de moins en moins de monde à l'office. La voix du pasteur résonnait dans toujours plus de vide, et ce vide n'en finissait pas de grignoter le ventre aride de Martha d'une sourde impuissance. Personne ne la comprenait, pas plus chez elle qu'ailleurs. Était-ce en grande partie de sa faute ? Fallait-il qu'elle paye encore pour ses manquements ? Quatre apôtres mis au monde ne suffisaient donc pas pour sanctifier son sang noir, pour la préserver de la présence diabolique de l'araignée, qui ne cessait d'étendre son royaume, comme si toute l'eau retenue par le barrage pour apporter une lumière factice était de nature à contraindre la foi. C'étaient elle, l'araignée, et Joyce, son succube, les véritables coupables, les démons. Avant, tout était différent, la lumière espérée venait du ciel, pas de l'eau. Que pouvait Martha contre cela, sinon

reprendre les choses en main au sein de la famille, la réunifier autour de la sublime trajectoire du Seigneur Dieu tout-puissant ?

Elle jeta un coup d'œil à la coupure, désormais réduite à deux petites lèvres exsangues. Elle attrapa une pomme de terre dans le panier et la tint dans le creux de sa main. Ses doigts repliés ressemblaient à des racines étrangleuses. Elle se mit à peler le tubercule de haut en bas, le faisant tourner machinalement, sans plus penser à la coupure colmatée d'amidon. Balança ensuite la pomme de terre dans une bassine remplie d'eau et recommença avec une autre, accélérant le rythme au fur et à mesure. Le bûcher sous son crâne, elle l'avait allumé pour y brûler les blasphèmes entendus, et aussi sa propre honte de n'avoir su y faire dignement face.

La porte s'ouvrit et se referma. Martha tourna la tête sans même la relever. Vit les grosses chaussures approcher et les petites mottes de terre rejetées par les crampons, moulées comme de minuscules briques sombres et disparates, balayées par les revers de la salopette traînant au sol. Martin s'assit à la table. Il plaqua ses mains sur sa poitrine, puis les enfouit sous le pan de la salopette. On aurait cru ses bras soudainement atrophiés. Martha leva enfin les yeux sur lui.

Pourquoi tu n'as rien dit, ce matin ?

C'est ton père, ce sont vos affaires.

Depuis quand mes affaires ne sont plus les tiennes, au juste ?

Martin fit glisser ses mains hors de la salopette et les posa sur la table, tels des outils sortis dans un but précis.

Ça fait trop longtemps pour que je m'en souvienne et il me semble que tu en es tout autant responsable que moi.

Martha saisit une nouvelle pomme de terre.

« Responsable », c'est pas plutôt coupable que tu voulais dire ?

La culpabilité, c'est pas un luxe qu'on peut se permettre, nous autres.

Et Matthieu, tu le crois responsable de quelque chose de grave ?

Tu vois notre fils tirer sur quelqu'un ?

Martha ne répondit pas, tenant la pomme de terre dans une main et le couteau dans l'autre, immobile.

Ça fait un moment qu'on se dit plus rien, ajouta Martin.

Martha douta un instant que la remarque fût destinée à son fils.

Tu devrais essayer de lui en parler, dit-elle.

Ça changerait quoi ?

C'est notre rôle de veiller sur ce qui se passe dans cette famille.
Martin ramena ses poings serrés l'un contre l'autre.
Notre famille, tu as vu ce qu'elle est devenue ?

Tu as toujours été aussi proche de tes fils que le soleil l'est de la lune.

Et ta fille, pourquoi tu n'en parles jamais ?

Y a plus lieu.

Je regrette de ne pas avoir été là quand tu l'as mise dehors.

Et t'aurais fait quoi ?

Martin regarda sa femme, comme il aurait regardé de l'eau couler depuis la berge en tentant de voir distinctement le fond, mais il ne distinguait rien. Il sortit son paquet de cigarettes, continuant d'observer Martha, qui s'était mise à peler la pomme de terre. Il savait qu'elle n'aimait pas le voir fumer à la maison. Il prit une cigarette, l'alluma, aspira longuement, puis expira une épaisse volute dans sa direction. De la main qui tenait le couteau, elle balaya la fumée en faisant une moue de dégoût.

Tu sais quoi, Martha, je crois que ton père a raison.

Martin laissa ses paroles en suspens. Il se leva, marcha jusqu'à la porte d'un pas lourd et hésita un court instant avant de franchir le seuil.

Martha servit un œuf au plat et des haricots blancs à chacun. Elle versa ensuite du café dans leurs bols, puis dans le sien. S'assit à table, déposa un sucre dans une cuillère, la trempa, immergeant à moitié le sucre, le regardant fondre et se colorer en brun. Elle mélangea en raclant la cuillère sur les bords, et lorsqu'elle en eut terminé, elle leva les yeux vers les hommes occupés à manger en silence, saucant avec de gros morceaux de pain le jaune qui leur colorait les lèvres. Son regard s'arrêta sur Martin. Elle devinait ses yeux, deux flammèches moribondes, derrière la fumée qui s'échappait du bol. Il se leva le premier de sa chaise, s'approcha de Matthieu.

Tu m'accompagnes un peu ? dit-il.

Matthieu regarda son père d'un air incrédule.

Je pars avec Marc.

Tu peux faire une exception, pour une fois.

C'est pas vraiment ta route.

Pas grave.

Matthieu jeta un coup d'œil à Marc.

D'accord ! dit-il.

Martha regarda le père et le fils sortir dans cet ordre et cet ordre lui convenait.

Un peu plus tard, ils marchaient côte à côte sur le bord de la route, portant leur panier en fer-blanc, et leurs ombres au loin s'effleuraient.

On ne se parle plus beaucoup, toi et moi, dit Martin.

Matthieu s'arrêta, fit un pas de côté, et son ombre s'arracha à celle de son père.

Qu'est-ce qui te prend ?

Martin jeta un rapide coup d'œil derrière lui. Il n'y avait personne et on ne distinguait plus la maison.

Cette carabine, dit-il.

Quoi, cette carabine ?

Je pourrais essayer de la réparer, quand Lynch te l'aura rendue.

T'as pas entendu quand j'ai dit que j'avais pas la pièce qu'il faut ?

Ça peut peut-être s'arranger.

Martin enfonça une main dans une poche et en sortit une pièce métallique recourbée munie d'un petit ressort.

Avec ça, ajouta-t-il.

Matthieu recula.

Putain, tu fouilles ma chambre, maintenant.

C'est pour ton bien que je l'ai fait.

Mon bien, depuis quand il t'intéresse ?

Tu devrais être plus prudent avec Lynch.

Matthieu baissa les yeux.

Qu'est-ce qui est arrivé à Renoir et à Salles ?

J'ai pas tiré sur eux, si c'est ce que tu veux savoir.

Martin triturait la pièce de la carabine.

Tu me crois pas ?

Je me fous pas mal de ces deux abrutis.

Alors quoi ?

Je m'inquiète pour toi.

Matthieu ne put retenir un rire nerveux.

Bon sang, faut que je grave ça quelque part.

Tu veux pas m'en dire plus ?

Y a rien à dire de plus. Je comprends pas pourquoi tu te soucies autant de moi, c'est pourtant pas ce que tu fais d'habitude.

Je reconnais que j'ai fait des erreurs.

Nom de Dieu, « des erreurs »... Tu veux que je te les montre, toutes les erreurs que t'as faites sur mon dos quand j'étais gamin ?

Il y eut un silence, et le ciel frissonna au passage d'un vol de sanonnets.

Je sais que j'ai jamais su faire avec vous...

C'est pas pour les marques que je vais garder que je t'en veux le plus. Si je t'en veux vraiment, c'est parce que si j'ai des enfants, je suis pas sûr que je leur balancerai pas des coups de ceinturon pour leur apprendre la vie... Je suis pas sûr de pouvoir faire autrement, à cause de toi. La colère qu'on engrange, faut bien qu'elle sorte un jour.

Un nuage graisseux masqua le soleil durant une poignée de

secondes. Les ombres du père et du fils disparurent, puis réapparurent, inchangées, toujours à distance l'une de l'autre. Martin tendit la pièce de la carabine à Matthieu.

Planque-la mieux.

Sans même regarder son père, Matthieu fourra l'objet dans sa poche. Ils demeurèrent un long moment silencieux, puis Martin sortit son paquet de cigarettes et le souleva nerveusement vers son fils. Matthieu repoussa le vide d'une main.

C'est bon, j'ai les miennes. Je vais y aller, si t'as rien d'autre à me dire.

Attends !

Quoi encore ?

Je voudrais essayer d'être meilleur.

Matthieu jeta un regard froid sur son père.

À quoi bon ? Je vais pas t'apprendre qu'on dresse pas deux fois le même animal.

Martin regarda son fils s'éloigner, le bras tendu, la main crispée sur le paquet de cigarettes.

Elle arriva du sud, à la nuit tombée, et s'engouffra dans la vallée, gueule béante, crachant une haleine sableuse, sans odeur ni goût. Elle avait pris naissance on ne sait où et on ne sait comment, en un pays de dunes et de soulèvements. Remontant la rivière comme dans un goulot, courbant, étêtant, déracinant, avec plus ou moins d'aisance selon l'espèce et l'âge des arbres, tout cela dans un terrible fracas. Troupe de géants avançant droit devant sans se soucier de l'endroit où ils posaient leurs pieds, ni de ce qu'ils écrasaient ou épargnaient, et l'on voyait les lumières s'éteindre à leur passage, semblables à des bougies soufflées par une bouche immense. Humains et animaux se cachèrent, au creux d'une tanière, dans un roncier, derrière des murs, tous reclus dans une même peur. Subissant la colère, espérant échapper au châtement.

Deux heures durant, la tempête étira son corps en puissantes rafales, qui dévastèrent, bousculèrent ou butèrent sur des obstacles. On fit ce que l'on put pour contenir les assauts, en s'affairant dans les greniers pour colmater les brèches du toit. On attendit qu'elle faiblisse, s'éloigne et s'enfonce dans une nuit sans lune et sans étoiles, qu'elle poursuive sa route, s'en aille rugir ailleurs. Où et comment, c'était égal, pourvu que ce fût loin. Des trombes d'eau s'abattirent ensuite. La pluie s'engouffrait parfois au travers des toitures, malgré les efforts de la population. Quand la pluie cessa enfin, on attendit le jour, sans trouver le sommeil.

L'aube venue, les portes s'ouvrirent sur des visages hagards, des mines blafardes. On sortit constater les dégâts. Partout en ville, les rues étaient jonchées d'ardoises brisées, comme si un grand écailler était passé par là. Le clocher dénudé de l'église laissait apparaître la cloche entre les poutres de la charpente. Et, avant même les sept heures, la cloche bascula d'un côté en silence, puis de l'autre, et se mit à sonner, à la manière d'un cœur se remettant en marche après un

infarctus.

Ce n'était pas la première fois que l'on reconstruirait, ni même la dernière. *Les catastrophes grandissent les humains*, se plaisait à dire l'homme à la robe empesée, ornée d'une croix en forme de glaive.

La lumière revint dans les foyers au fil des jours, une durée qui s'étira selon l'éloignement d'avec la centrale. Chaque famille remisa ensuite les lampes à pétrole dans les armoires et les bougies dans les tiroirs. Les habitants effaceraient peu à peu les traces visibles de la tempête, mais en porteraient toujours les stigmates dans leur chair ; quant à la forêt, elle se débrouillerait. Elle se moquait du temps et du désordre. Elle se moquait des hommes, de tous les hommes.

Une épaisse litière de feuilles recouvrait la terre, la rivière aussi charriait son lot. Un tel dénuement donnait à la forêt l'aspect d'une robe d'apparat faite d'un noble tissu usé, troué, lacéré par endroits, au travers duquel on voyait encore se promener la peur.

Avant de prendre son service à la centrale, Martin sortit inspecter la maison. Une gouttière était dessoudée, mais la toiture avait tenu bon, c'était l'essentiel. Le rideau de peupliers planté à l'avant avait parfaitement joué son rôle de brise-vent. Durant la journée, Martha et Luc auraient la charge de rassembler les branches éparpillées et les quelques objets ou débris envolés qu'ils parviendraient à retrouver. Martin réparerait la gouttière plus tard dans la soirée.

Marc et Matthieu partirent travailler, comme d'habitude. Même en cas de coupures d'électricité, de puissants groupes électrogènes alimentaient les concasseurs et les convoyeurs. Les camions continueraient donc de quitter les carrières, leurs bennes remplies de caillasse, après que les routes auraient été dégagées par des escouades de bûcherons. Luc accompagna ses frères jusqu'au portail et leur demanda de le rejoindre au viaduc dès qu'ils auraient débauché. Il avait quelque chose d'important à leur dire.

Les deux frères quittèrent les carrières et s'enfoncèrent dans la forêt, constatant en chemin le grand carnage d'arbres tombés à terre ou enchevêtrés les uns dans les autres. Lorsqu'ils parvinrent au viaduc, Luc les attendait déjà. Ils n'eurent pas le temps de poser la moindre question. Leur frère se mit à parler sans interruption, exposant l'idée à laquelle il réfléchissait depuis des jours. Matthieu leva les yeux au ciel, Marc demeura impassible. Sur le moment, aucun d'eux ne sut comment réagir une fois que Luc eut terminé.

Vous dites rien ?

Matthieu regarda Marc d'un air las.

Alors, vous allez m'aider, ou pas ?

Pourquoi tu veux faire ça ? demanda Matthieu.

Ça, comme tu dis, ça s'appelle un fortin, et un fortin, c'est fait pour se protéger...

Se protéger de quoi au juste ?

Des pirates, pardi ! On dirait que t'as la mémoire courte, tu te rappelles pas de Renoir et Salles ?

Marc leva une main pour empêcher Matthieu de parler.

Les pirates, on les verrait tout aussi bien venir du viaduc, tu ne crois pas ?

Les voir venir, peut-être, mais pour se défendre, il faut une barricade, c'est ce que le capitaine Smollett a fait, lui aussi.

Le capitaine Smollett, oui, bien sûr, répéta Marc.

Marc avait lu *L'Île au trésor*, avait poussé avec bonheur les portes du livre. Mais Luc était entré dans l'histoire sans jamais en sortir vraiment. Marc avait bien conscience que l'idée de construire un fortin était saugrenue, mais, à voir l'enthousiasme de son frère, il se dit qu'il n'avait pas le droit de briser aussi vite son rêve. Il trouvait même plutôt jolie l'idée de se réunir autour d'un tel projet. Il restait à faire en sorte que Matthieu aussi joue le jeu.

Où est-ce que tu voudrais le construire, ce fortin ? demanda-il en faisant un clin d'œil à Matthieu.

Luc frappa dans ses mains et un grand sourire enfantin étira son visage. Matthieu leva de nouveau les yeux au ciel.

Casse ma carcasse, je savais que je pouvais compter sur vous, les gars ! On va le construire juste au-dessus de l'endroit où les pirates ont sauté, vu qu'on peut maintenant voir les ennemis venir de loin.

Tu as pensé à tout, on dirait...

On y travaillera le soir, après manger, tant que les jours sont longs, et surtout le dimanche, ajouta Luc.

D'accord, mais on utilisera les arbres déracinés par la tempête, intervint Matthieu en se ralliant ainsi à la cause.

C'est toi qui les choisiras, dit Luc avec des yeux inondés de joie.

Tu as pensé à lui donner un nom, à ce fortin ? demanda Marc avec beaucoup de sérieux.

Non, c'est vrai que j'y avais pas pensé.

Que dirais-tu de Fort Jim ?

Luc réfléchit quelques secondes.

Je sais pas trop.

Ça ne te plaît pas ?

C'est pas ça, mais je préférerais qu'on l'appelle Fort Mabel, si vous y voyez pas d'inconvénient, dit Luc, un peu triste de contredire son frère.

Bonne idée...

Comme ça, peut-être que ça la fera revenir plus vite. Elle pourra même y habiter, si elle veut.

Bon, si tout le monde est d'accord, on devrait rentrer maintenant, dit Marc.

Attendez, moi aussi j'ai un truc à vous dire. Papa, il sait que j'ai trafiqué la carabine.

C'est toi qui lui as dit ? demanda Marc.

Non, il a trouvé la pièce planquée sous mon matelas. C'est pour me le dire qu'il a tenu à ce qu'on parte ensemble au boulot l'autre jour.

Je suppose qu'il s'est mis en rogne.

Non, il est resté calme. Il m'a juste dit de me méfier de Lynch.

Ça ne lui ressemble pas.

Y a encore plus étonnant... il m'a avoué qu'il avait peut-être fait des erreurs avec nous.

Quel genre d'erreurs ?

Il en a pas dit plus à ce sujet, juste ajouté qu'il voulait essayer d'être meilleur.

Mince, et comment tu as réagi ?

J'en ai profité pour lui balancer ce que j'avais sur le cœur. Il a encaissé sans moufter...

Peut-être qu'il était sincère, dit Marc, pensif.

À mon avis, c'était rien que des mots en l'air, et de toute façon, c'est trop tard.

Il m'a jamais dit une chose gentille, à moi, fit Luc.

Il ne nous a jamais mieux traités que toi, tu sais. On a tous les mêmes marques de charité paternelle, dit Matthieu.

C'est quoi, la charité ?

Les coups de ceinture dans le dos.

Ah, d'accord !

Luc réfléchit un moment, puis ajouta :

Moi, c'est à Lynch que j'aimerais en donner, de la charité, si je pouvais.

Julie Blanche travaillait aux carrières comme secrétaire. Ses parents étaient morts deux ans auparavant, intoxiqués une nuit d'hiver par les émanations d'un vieux poêle à charbon. Ils s'étaient endormis dans leur lit, en chien de fusil, et ne s'étaient plus réveillés. Une semaine avant, leur fille unique habitait encore chez eux. À voir leurs visages sereins lorsqu'elle les avait découverts, elle avait pensé qu'ils avaient décidé d'en finir ensemble avec la vie, choisissant d'emporter leur amour, afin que le sort n'en dépossède pas l'un avant l'autre. À cet instant, Julie Blanche avait compris que même un esclave peut décider de briser ses chaînes, qu'il y a toujours un moyen d'y parvenir, que la force des maîtres est de faire croire aux esclaves qu'ils leur offrent un sort enviable au regard du couloir infini de la mort.

Les parents de Julie Blanche avaient laissé une lettre à son intention, posée sur une table de chevet. Elle la conservait dans une boîte ; elle ne l'avait jamais ouverte, non par peur d'y déceler un quelconque jugement, mais pour laisser le choix à ses parents de se glisser librement dans ses rêves, et à elle de les laisser lui parler. Ainsi, lorsqu'elle pensait désormais à eux, elle le faisait sans poids et presque sans douleur.

Julie Blanche avait fait de multiples expériences durant l'adolescence, dont elle ne retenait qu'une succession de longs malaises suivis de courts moments d'absence. Depuis la disparition de ses parents, elle ne voyait plus personne. On s'interrogea, pensant d'abord que leur mort était responsable de son détachement, puis on la trouva vite hautaine. Cela convenait à la jeune femme de mettre les gens à distance. Elle apprit la solitude, aimait rejoindre l'espace clos de son appartement. Après avoir expérimenté le monde du dehors, elle s'était repliée à l'intérieur d'elle-même. Le temps viendrait d'y retourner, cette fois sans artifice.

Elle lisait des livres qu'elle empruntait à la bibliothèque, y avait

croisé ce jeune homme qui venait d'être embauché aux carrières, au contrôle des chargements. Un garçon sérieux dans son travail, timide et réservé, qui ne parlait à personne. En le voyant évoluer, elle se demandait souvent quelle sorte de livres il lisait. Il lui rappelait Bartleby le scribe, un être volontairement absent du présent, quand les garçons de son âge dépensent leur énergie à tenter d'en occuper une parcelle. Aux carrières, son nom était inscrit sur chacun des registres qu'il lui remettait. Marc Volny l'intriguait, sans vraiment l'attirer autrement que par le silence qui l'entourait. Elle se méfiait des attirances qui l'avaient menée à parler à des draps brûlants, pour finir glacés.

Julie Blanche avait déjà surpris le regard du jeune homme glissant sur elle, n'avait rien fait pour l'encourager, rien non plus pour le décourager. Elle aimait beaucoup ses yeux, n'aurait pourtant su dire leur couleur. Elle aimait ce regard qu'il promenait sur tout. Là où d'autres y auraient vu de la tristesse, elle reconnaissait un périmètre de rêve dans lequel il se cantonnait, reconnaissait quelque chose d'elle, un éclat farouche ne voulant pas s'éteindre.

Marc croisait Julie Blanche au moins deux fois par jour dans le grand bureau de l'administration, le matin pour récupérer le registre des connaissements et le soir pour le remettre en place dans l'armoire aux dossiers suspendus. La jeune femme avait quatre ans de plus que lui. Ils arrivaient toujours les premiers dans le service, se saluant d'un simple bonjour machinal, avant de chacun rejoindre son poste.

Marc ne déjeunait jamais avec les autres employés de l'administration, dans la salle commune qui leur était dédiée, Julie Blanche non plus, mais sûrement pas pour les mêmes raisons. Elle mangeait des fruits secs et du fromage enveloppé dans de la cellophane, sans quitter son bureau. Quant à Marc, il allait retrouver Matthieu pour vider ensemble le contenu de leurs gamelles, la plupart du temps les restes du repas de la veille, dehors et en silence, la présence de l'autre précieuse et rassurante. Depuis la mort de Renoir et de Salles, l'ambiance avait changé aux carrières, elle était devenue plus sereine. Personne ne parlait d'eux. Leur repas terminé, les frères retournaient à leurs occupations respectives, en attendant de se rejoindre à l'heure de la débauche pour rentrer ensemble à la maison.

Marc voyait parfois Julie Blanche une troisième fois en revenant de sa pause-déjeuner, lorsqu'il la trouvait, debout sous l'auvent du service administratif, fumant une cigarette d'un air détaché, bras croisés, gardant juste ce qu'il fallait de latitude pour actionner la main tenant la cigarette.

Ce matin-là, lorsque Marc entra dans le bureau, la jeune femme était déjà au travail, penchée sur une page couverte de chiffres qu'il avait lui-même inscrits. Un rideau de cheveux masquait en grande partie ses yeux. Marc la salua, et elle répondit sans relever la tête. Il attrapa derrière elle le registre de la semaine. En se retournant, les fesses et les hanches de Julie Blanche lui apparurent comme un cœur

gonflé, délicatement posé sur l'assise en bois du tabouret à virole. Elle n'était peut-être pas tout à fait aussi jolie que Mabel, mais elle n'était pas sa sœur.

Pourquoi la regarda-t-il avec plus d'insistance que d'habitude ?

Pourquoi remarqua-t-il l'accroche-cœur qui épousait parfaitement le lobe de son oreille ?

Pourquoi ne regagna-t-il pas immédiatement son bureau en emportant le registre ?

Que portait l'air ce jour-là ?

Était-ce à cause des mots de Mabel qui lui revinrent alors en mémoire ? *Tu devrais un peu quitter tes livres pour les lèvres d'une jolie fille.*

Se sentant observée, Julie Blanche bascula la tête en arrière, dévoilant son beau visage plein de surprise. Elle souriait, sans paraître gênée de le trouver encore planté devant elle.

Je peux quelque chose pour vous ?

Vous... vous y retrouvez dans mes notes ? demanda-t-il sans reconnaître le son de sa propre voix.

Oui, elles sont très claires, si ce n'était pas le cas, je vous l'aurais déjà fait remarquer.

Tant mieux, alors, tant mieux.

Comme Marc ne bougeait toujours pas, Julie Blanche posa son crayon sur une page de registre.

Vous avez autre chose à me demander ?

Non, excusez-moi, je ne voulais pas vous déranger.

La jeune femme reprit son crayon et se mit à en balader la pointe au-dessus d'une colonne, comme si elle était à nouveau seule. Marc ramena le registre contre son buste et se dirigea vers la porte restée ouverte. Il était prêt à la franchir.

Marc Volny !

Il se retourna, troublé que la jeune femme le nomme ainsi pour la première fois. Elle le fixait, et il n'y avait rien d'hautain dans son regard. Elle ressemblait à quelqu'un qui hésite entre le silence et la parole, mais ce n'était qu'un leurre.

Oui, quoi ?

J'ai besoin de savoir si vous essayez maladroitement de me dire que je vous plais ?

La question désarçonna Marc. Il tenta de bredouiller des mots, mais ils restèrent accrochés dans sa bouche, telles des chauves-souris somnolant sous la voûte de son palais. Il lui aurait fallu laisser entrer un filet d'air pour les réveiller, mais il en fut incapable.

Les autres ne vont pas tarder à arriver. Voulez-vous me raccompagner ce soir ?

Ouijeveuxbien, parvint-il à dire dans un souffle.

Alors, à ce soir.

Julie Blanche replongea aussitôt dans ses comptes, et Marc quitta le bureau, marchant comme un ivrogne.

À midi, Marc dit à Matthieu de ne pas l'attendre pour rentrer, qu'il avait du travail en retard. En fin de journée, il alla replacer le registre dans l'armoire. Julie Blanche était déjà partie, les autres employés aussi. Il s'attarda un instant seul dans la pièce, observant le crayon dont s'était servie la jeune femme, ainsi que le tabouret glissé sous le plateau du bureau. Puis il sortit. Une fois à l'extérieur, il la chercha. Ne la voyant nulle part, Marc pensa qu'il s'était fait de fausses idées, qu'elle s'était simplement amusée de sa gaucherie, ou qu'il avait mal compris ce qu'elle lui avait dit. Il contourna le bâtiment en direction du portail et la découvrit assise sur un des troncs d'arbres qui délimitaient les emplacements des véhicules sur le parking. Elle bascula la tête de côté et le regarda avancer, les coudes posés sur ses cuisses, le visage dans ses mains. Une cigarette se consumait entre ses doigts.

Je vous attendais, dit-elle.

Elle écrasa la cigarette sur le tronc, se leva et étendit les bras à la manière d'une danseuse de ballet.

Comment me trouvez-vous ?

Les chauves-souris s'envolèrent instantanément.

Très jolie.

C'est un bon début, dit-elle avec sérieux.

Il tenta d'ajouter quelque chose, mais les chauves-souris avaient déjà regagné leur abri.

C'est tout ? Vous êtes décidément bien empoté, Marc Volny. Peut-être qu'au moins vos jambes sont en meilleur état de fonctionner que votre langue.

Marc sourit timidement. Ils traversèrent le parking. Le gardien les

regarda passer le portail d'un air mauvais. Après quelques dizaines de pas, Julie Blanche s'arrêta. Elle toisait Marc, comme si elle eût voulu le soulever de terre, prendre possession de son enveloppe inconséquente, tel un ventriloque qui s'apprête à donner vie à sa créature.

Peut-être que ce n'était pas une bonne idée, finalement, dit-elle.

Comment ça ?

Vous ne dites rien, vous n'aviez finalement pas envie de me raccompagner.

Marc soutenait le regard.

Ce n'est pas parce que je ne dis rien que je n'ai pas envie de parler.

Deux fossettes se creusèrent sur les joues de la jeune femme.

Voilà la première chose sensée qui sort de votre bouche, Marc Volny.

Rassuré par ces paroles, Marc se concentra pour tenter de se donner une contenance.

Vous n'êtes jamais sorti avec une fille, n'est-ce pas ?

Marc hésita avant de répondre.

Pas vraiment.

Alors, n'essayez surtout pas d'imaginer ce que j'aimerais entendre.

Je n' imagine rien. Je suis juste étonné que quelqu'un comme vous ait envie d'être avec quelqu'un comme moi, en ce moment, je veux dire.

Ce que vous êtes ne me gêne pas.

Pourtant, ça gêne beaucoup de monde.

Pas moi... Et si on marchait un peu ?

D'accord.

Marc s'était déjà remis en route, mais la jeune femme resta sur place.

Vous n'avez pas envie de me tenir la main, Marc Volny ?

Il se retourna, éberlué par la proposition. Il jeta un coup d'œil au loin, apercevant encore la guitoune du gardien.

Ici ?

Vous avez décidément beaucoup de choses à apprendre sur les femmes.

Marc sourit.

Tout, je crois bien, dit-il.

Il s'approcha timidement de la jeune femme, tendit le bras, et elle crocheta ses doigts autour de sa main. Le contact lui parut d'abord étrangement froid. Pendant qu'ils marchaient, elle relevait de temps à autre un doigt, et lorsqu'il reprenait sa position initiale, c'était comme s'il enfonçait un bonheur ineffable sous la peau du jeune homme. Quand ils arrivèrent en ville, la sensation de froid avait entièrement disparu. Julie Blanche guida Marc jusqu'à l'appartement qu'elle louait en rez-de-chaussée, dans Joyce 4. Elle laissa traîner sa main au moment de lâcher celle de Marc.

Vous êtes un drôle de garçon, Marc Volny, dit-elle avec un fond de gravité dans la voix.

Drôle, c'est-à-dire ?

D'habitude, un garçon est pressé d'embrasser la fille qui lui plaît.

Marc ne bougea pas, ne sachant s'il s'agissait d'une invitation, d'une promesse ou d'un regret.

Je vous plais toujours, Marc Volny ?

Bien sûr.

Julie Blanche volta aussitôt et glissa la clé dans la serrure, poussa la porte et se retourna, avec toujours ce sérieux qui ne l'avait pas quittée.

Vous êtes décidément spécial, et je ne sais vraiment pas si c'est une bonne chose.

Elle ne laissa pas le temps à Marc de répondre, entra et referma la porte. Il fixa un long moment l'entrée, comme s'il avait le pouvoir de faire réapparaître la jeune femme pour lui offrir ce baiser. Il repensa aux mots de Victor Hugo lus dans un des livres de la bibliothèque, des mots qu'il avait retenus sans même en comprendre alors le sens : « Toutes les souplesses de l'eau, la femme les a. » Et il sut ce que l'auteur avait voulu dire.

Julie Blanche appuya une main contre la porte, plia un genou après l'autre et retira ses chaussures. Les tenant par la bride, elle traversa la pièce principale du petit appartement prolongée d'une chambre et d'une salle de bains, et les rangea soigneusement sur une étagère avec les autres. Elle se servit ensuite un verre d'eau à l'évier, puis se rendit dans la salle de bains, en emportant le verre. Elle bloqua la bonde au fond de la baignoire, s'assit sur le rebord, tourna les deux robinets et régla le mélange chaud et froid en testant la température du bout des doigts. Elle demeura ainsi un long moment, perdue dans ses pensées. De temps à autre, elle buvait à petites gorgées, bercée par le bruit sourd de l'eau s'écrasant sur toujours plus d'eau, la vapeur transformant peu à peu sa silhouette en esquisse. Ce Marc Volny ne ressemblait décidément pas aux autres garçons qu'elle avait connus.

Elle n'entendit pas les premiers coups portés sur la porte à cause du bouillonnement de l'eau et de sa rêverie. Il fallut qu'on recommence, qu'on insiste pour que lui parviennent les cognements. Elle ferma les robinets en souriant. Le jeune homme n'avait pas mis longtemps à revenir, peut-être même n'était-il pas parti, qu'il était resté planté sur le pas de la porte à attendre le temps nécessaire pour se décider à l'embrasser enfin. Elle se leva sans hâte, posa le verre vide sur le lavabo. En face du miroir, elle fit voyager sa langue sur ses lèvres, et elles se mirent à briller, ainsi pailletées de salive. Elle hésita à remettre ses chaussures, mais n'en fit rien. Marcha jusqu'à la porte. Elle avait peint ses ongles en rouge le matin même. Elle était impatiente de voir comment il allait s'y prendre avec cette intimité révélée, ce qu'il en ferait ensuite, s'il la remarquerait seulement. Elle tourna la clé dans la serrure. Les coups cessèrent. Elle saisit la poignée de la porte en contenant le sourire qui lui était venu et elle ouvrit.

Bonsoir !

La jeune femme demeura pétrifiée. Lynch se tenait face à elle, l'air

enjoué.

Tu réponds rien ? T'es pas contente de me revoir ?

Bonsoir, dit-elle d'un ton glacial.

Elle jeta un regard inquiet de chaque côté de la rue.

Tu cherches quelqu'un ?

Non, je suis surprise, c'est tout...

Remarque, c'était peut-être pas moi que tu t'attendais à voir.

Lynch releva son chapeau plus haut sur son front et se tourna vers le bas de la rue vide.

C'est pas un des fils Volny que je viens de croiser à l'instant ?

C'est possible.

J'ai cru qu'il venait de chez toi.

C'est possible.

C'est possible ou c'est sûr ?

On travaille ensemble, il m'a raccompagnée après le travail.

Lynch prit une mine dépitée, comme s'il compatissait à une mauvaise nouvelle.

Et ça fait longtemps qu'il te raccompagne ?

C'était la première fois.

J'imagine que vous n'avez pas dû passer inaperçus.

Vous le trouvez trop jeune pour moi, dit-elle sur un ton sarcastique.

Le visage de Lynch changea instantanément, comme s'il venait d'actionner une ardoise magique.

Fais pas semblant de pas comprendre, ma petite.

Comprendre quoi ?

Un garçon qui raccompagne une fille chez elle a forcément une idée derrière la tête, et la fille qui accepte ne peut pas l'ignorer, voilà ce qu'il y a à comprendre, puisque tu as besoin que je te mette les points sur les i.

Et ça tomberait sous le coup de la loi, d'après vous ?

Joue pas avec moi.

Je ne joue à rien.

Alors tu comprendras facilement que le garçon en question, c'est pas une bonne fréquentation pour la fille en question. Tu mérites mieux qu'un bouseux de la vallée.

Je suis assez grande pour choisir qui fréquenter.

Excédée par les insinuations de Lynch, Julie Blanche voulut

refermer la porte, mais il avança un pied pour la bloquer.

Je crois que t'as pas bien compris... Il faut peut-être que je te rafraîchisse la mémoire ?

Julie Blanche savait exactement à quoi Lynch faisait allusion, au soir où elle s'était fait surprendre dans la voiture de l'aîné des fils Dubois en train de fumer de la marijuana, il y avait des années de cela.

C'est de l'histoire ancienne, dit-elle.

Ça, c'est moi qui décide le temps que durent les histoires, j'ai gardé précieusement le procès-verbal que tu as signé.

Lynch se frappa le front du plat de la main.

Mince, je crois bien que j'ai oublié de mettre la date, dit-il.

On ne faisait rien de mal...

Si jamais ça venait aux oreilles de Joyce, tu pourrais dire adieu à ton boulot.

Vous n'oseriez pas ?

Ça dépend que de toi.

Julie Blanche sentait le regard de Lynch se balader sur elle.

Vous pouvez me laisser maintenant, je suis fatiguée, j'ai eu une dure journée.

Justement, moi aussi, j'ai eu une dure journée. Un peu de détente nous ferait du bien à tous les deux.

Le pied de Lynch bloquait toujours la porte.

Va mettre des chaussures, je t'attends.

Une autre fois, si vous voulez.

Lynch repoussa violemment la porte.

Va mettre tes putains de chaussures !

Julie Blanche pensait à l'eau désormais froide dans la baignoire, au bain qu'elle ne prendrait pas, à cette fin de journée que Lynch venait de saccager, et le soir tombait, comme un lourd rideau devant une boutique remplie de promesses à oublier. Lynch paraissait à son bras, saluant au passage les gens qu'ils croisaient en effleurant le bord de son chapeau avec un doigt. Elle fuyait les regards, honteuse de se promener avec ce type.

Après d'inutiles détours, ils parvinrent devant chez Samuelson. Lynch invita Julie à manger un morceau. Elle n'avait pas faim. Il dit que ce n'était pas grave, que l'appétit vient en mangeant. Elle ne discuta pas plus longtemps. Il entra le premier et alla s'asseoir à sa place habituelle, lui faisant remarquer que le skaï était de la même couleur que ses ongles, et elle rêva de les planter dans sa gorge. Il posa son chapeau à l'envers sur la banquette près de lui. Elle s'installa en face, priant pour que la mascarade prenne fin au plus vite, se maudissant pour ces quelques bouffées de marijuana qui pouvaient lui coûter son emploi et sa maigre liberté de femme. Lynch représentait la loi édictée par Joyce, et la consommation de drogue faisait partie des crimes imprescriptibles. Tout le monde savait quelle solution il restait pour survivre à une fille sans travail.

On est pas bien, là !

Lynch retira la carte coincée dans un support en bois et se mit à la détailler.

Tu dis rien, ajouta-t-il sans lever les yeux.

Je suis fatiguée.

Tu veux que je commande pour toi, je sais ce qui est bon.

Faites comme vous voulez.

Maguy Samuelson s'approcha, avec son calepin et un crayon. La gêne se lisait sur son visage. Lynch commanda deux assiettes de poulet frit et de l'eau. Maguy nota et repartit aussitôt. Il étendit ses bras sur

le rebord du dossier en balayant d'un air satisfait la salle du regard.

Je t'ai encore jamais vue ici.

Julie Blanche lui jeta un regard dur.

Je n'ai pas les moyens de me payer le restaurant.

Moi non plus, dit doucement Lynch en faisant un clin d'œil à la jeune femme.

Peu après, Maguy apportait les plats. Lynch se mit aussitôt à manger avec appétit. Au bout d'un moment, il releva la tête sur Julie Blanche, qui n'avait encore touché à rien.

Tu manges pas ? demanda-t-il la bouche pleine.

Je n'ai pas faim.

Lynch tendit le bras par-dessus la table. Sa main désignait le buste de la jeune femme, comme s'il invoquait une boule de cristal.

Tu devrais manger, si tu veux conserver tes jolies formes.

Julie Blanche se recula brusquement, colla son dos au dossier de la banquette, afin de s'éloigner de la main vénéneuse. Lynch s'arrêta de mâcher, prenant un air faussement offensé. L'attitude de la jeune femme n'était pas pour lui déplaire. En vérité, cela l'amusait d'avoir à dompter cette créature pour mieux l'apprivoiser, au risque qu'elle ne l'intéresse plus par la suite. En tous les cas, ça durerait plus longtemps qu'avec cette traînée de Michèle Colbert. Il fixait la poitrine moulée dans le bustier. Ce qu'il savait des femmes, Lynch l'avait appris en lisant des revues érotiques, des leçons de choses où la chose n'avait pas son mot à dire, juste à susciter le désir en souriant à pleines dents. Être désirée était visiblement un plaisir en soi pour toutes les filles. Ce qu'il n'avait pas eu besoin d'apprendre d'elles se trouvait dans son sang d'homme, mais jusqu'à présent, la concrétisation de son propre désir s'était toujours matérialisée par une simple éructation sans véritable intérêt. Il se concentra sur la poitrine de Julie Blanche, qui se tendait et se détendait au rythme de sa respiration, révélant les deux pointes qui assombrissaient le tissu, puis termina son assiette en silence. Une fois qu'il eut fini de manger, il suça ses doigts luisants et s'essuya la bouche avec la serviette à peine froissée, qu'il replia en quatre pans égaux. Il but, posa ensuite ses mains à plat sur la table, comme s'il s'apprêtait à se lever, et dit :

Heureusement que je paye pas, tu as rien mangé. Je vais demander un sac pour mettre tout ça.

C'est pas la peine.

J'aime pas le gaspillage.

Est-ce qu'on peut y aller maintenant ?

Lynch saisit le poignet de Julie Blanche.

Plus jamais je te vois fricoter avec un Volny, c'est bien compris ?

Vous pouvez me lâcher.

Je finis par tout savoir dans cette ville.

Lynch relâcha la jeune femme et regarda sa montre.

J'ai pas le temps de te raccompagner, le devoir m'appelle.

Il remit son chapeau et se leva en souriant.

J'aime bien ta compagnie, on tardera pas à remettre ça.

Il tapota machinalement la poche de sa chemise. Sa main resta collée à sa poitrine, comme un patriote pendant l'hymne national, et son sourire disparut instantanément.

Le plein soleil de l'après-midi ressemblait à l'objectif d'un projecteur en train de dérouler sa bobine sur l'écran de la vallée, un film fait d'une multitude de scènes jouées par des acteurs improvisant leur rôle au fil de la journée.

Malgré les recommandations de Marc, Luc était allé traîner en ville, ne pouvant résister à l'envie de revoir sa sœur avant qu'elle le décide. Assis au bord de la fontaine, il fixait un endroit précis dans le ciel. Ce nuage qui ressemblait à la tête d'un renard. L'animal était de retour dans ses pensées, maintenant qu'il savait revoir bientôt Mabel. Ainsi accaparé par la vision, il n'entendit pas l'homme approcher sans aucune discrétion. Son cœur s'arrêta de battre quand il sentit une main l'agripper par le col, et tout ce qu'il y avait de rêverie dans sa tête fondit d'un coup. Il jeta ses mains en l'air pour se protéger, entrevoyant le visage écarlate de Lynch et ses yeux qui saignaient dans le blanc.

Sale petit merdeux, je sais que c'est toi qui m'as volé la douille devant chez Samuelson.

J'ai rien volé, j'ai rien volé...

Tu croyais t'en tirer facilement.

J'ai rien volé...

Donne-la-moi ou je te coffre.

La tête du renard se déchira en lambeaux cotonneux.

Je veux pas aller en prison.

C'est pourtant ce qui va t'arriver si t'avoues pas ce que t'as fait.

J'ai rien fait, je vous jure.

Mens pas... C'est ton frère qui t'a demandé de la récupérer ?

Luc pensait à ce qui arriverait à Matthieu s'il avouait, mais il ne voulait pas aller en prison. Il ne savait ni quoi dire ni quoi faire, à part fourrer entièrement sa tête entre ses mains.

Laissez-le !

Luc baissa les bras et se retourna sur la voix. La silhouette gigantesque de Long John Silver, solidement campé sur ses béquilles, s'interposait entre le soleil et Lynch.

Te mêle pas de ça, vieil homme, c'est une affaire entre lui et moi.

Qu'est-ce que vous lui voulez ?

Il a volé quelque chose qui m'appartient et il va me le rendre, sinon je l'arrête.

Vous avez une preuve de ce que vous avancez ?

Lynch hésita, puis repoussa Luc d'un geste méprisant.

Je te jure qu'il s'en tirera pas aussi facilement.

Si jamais ça venait à se répandre, qu'un représentant de la loi s'est fait voler par un gamin comme lui, je sais pas comment Joyce le prendrait.

Tu me menaces ?

Jamais je ferais une chose pareille, répondit Élie.

Lynch fulminait.

Il perd rien pour attendre, crois-moi. Son air couillon le préservera pas toujours. Vous êtes qu'une bande de voleurs et de criminels, dans cette famille.

Élie se retint de répondre à la provocation. Lynch s'éloigna en pestant. Luc se mit à sangloter en fixant son grand-père de ses grands yeux embués. Il y avait plein de mots mélangés dans sa bouche, comme du vomi impossible à rendre, et d'autres se formaient dans sa tête, tournant et se cognant en cherchant la sortie. L'idée d'aller en prison ne l'avait pas quitté. Il se frappa la tête avec le poing pour assommer les mauvaises pensées, à défaut de pouvoir les chasser.

Je veux pas aller en prison.

Le vieil homme se pencha, une béquille tomba au sol, et il saisit Luc par l'avant-bras pour l'empêcher de se cogner, puis il s'assit près de lui et posa une main sur son épaule.

C'est fini maintenant, t'as plus à t'inquiéter... C'est quoi, cette histoire de vol ?

J'en sais rien, il a dû se tromper, dit Luc en sanglotant de plus belle.

C'est bon, on n'en parle plus.

Les sanglots cessèrent peu à peu. Luc sentait l'ombre du général peser sur lui, et grand-père Silver avait tout l'air de faire partie de

cette ombre, comme si cet allié providentiel était lui-même une ombre bienveillante, et cela, depuis toujours. Luc prenait conscience que les ombres des choses n'étaient pas différentes de celles des corps vivants, qu'elles pouvaient se mélanger et que c'était une chose à prendre en considération. Il s'approcha encore plus près du vieil homme et laissa l'ombre du général l'englober lui aussi entièrement, trois ombres superposées, ajustées, qui n'en faisaient plus qu'une seule, semblable à une épaisse nappe de pétrole. Il se dit qu'à l'avenir il devrait rechercher les ombres les plus grandes pour se cacher dedans et se protéger des mauvaises gens. Au-delà de l'intervention salvatrice de grand-père Silver, c'étaient bien les ombres qui l'apaisaient enfin.

Tu veux rentrer ? dit Élie.

J'ai encore les jambes en coton.

Tant qu'elles sont pas en bois, dit Élie en souriant.

Encore concentré sur les ombres, Luc ne releva pas la plaisanterie du vieil homme. Il attendit que celle du général se raccourcisse. C'était un mystère nouveau, qu'une ombre ne soit pas la réplique exacte de ce qui la fabrique, qu'elle change tout le temps, qu'elle rende vivant ce qui ne l'est pas et un peu moins ce qui l'est déjà. Depuis ce moment, Luc serait capable de voir les ombres pour ce qu'elles sont en réalité, même quand il n'y aurait pas de soleil, il les verrait vraiment, persuadé qu'une ombre, ce n'est pas un sac avec des trous dedans pour respirer, et encore moins un cercueil.

Élie bourra sa pipe et l'alluma. Il tira plusieurs fois de suite sur le tuyau et dit :

Ça va mieux maintenant, fiston ?

Je crois.

Tu penses encore à Lynch ?

Il a une étoile.

C'est juste un insigne, c'est les shérifs qui ont une étoile, et de toute façon, c'est loin d'être aussi solide qu'une bonne béquille, crois-moi.

Luc retroussa plusieurs fois son nez du revers de son pouce, puis plaça une main devant sa bouche avant de parler.

Je sais qui t'es, en vrai.

J'espère bien...

T'es le pirate, Long John Silver.

Ah !

Et moi, tu sais qui je suis en vrai ?

Dis-moi !

Jim Okins.

Élie fronça les sourcils.

Comment c'est possible ?

Notre mère raconte que les gens ont plusieurs vies, qu'on est que des enveloppes dans quoi le Seigneur fourre ce qu'il a pas fini de pétrir, qu'il y mettra la touche finale le jour du jugement dernier, c'est ça qu'elle dit.

Ta mère est folle...

Moi, j'aimerais avoir l'air d'autre chose que d'un idiot dans une autre vie.

T'es pas idiot, dit Élie en désignant Luc avec sa pipe.

Il manque pourtant des choses dans ma tête. On n'a pas voulu de moi à l'école.

Moi non plus, je suis pas allé à l'école.

C'est vrai ?

Si je te le dis.

Luc posa les yeux sur le moignon du grand-père.

Elle existait peut-être pas encore l'école, de ton temps.

Si, elle existait.

Pourquoi t'y as pas été, alors ?

Faut croire que c'était pas ma place.

Luc resta un moment pensif.

Comme moi, dit-il.

Élie regarda alentour, puis il se pencha vers Luc, à la manière d'un conspirateur.

Et qu'est-ce qu'on fait de notre secret, maintenant ?

On peut peut-être s'arranger avec.

Vas-y, je t'écoute.

Tu me dis où se trouve le trésor, et je creuse à ta place, vu que t'es plus en état de le faire, et on partage après.

Élie fit mine de réfléchir.

Ça me paraît honnête comme marché. Le seul problème, c'est que je me rappelle plus où il se trouve. Fichue mémoire, dit-il en appuyant un doigt sur son front.

Et la carte, t'as bien une carte qui montre où il est ?

Le vieil homme prit un air dépité.

La carte, je l'ai perdue... en mer.

Luc regardait son grand-père avec suspicion.

Tu me mens pas au moins ?

Pour quoi faire ? Comme tu dis, je suis incapable de creuser le moindre trou.

Peut-être que ça va te revenir.

Les vieux, ça oublie plus que ça se rappelle, tu sais.

C'est pour ça que tu cherches ton perroquet, alors, pour qu'il t'aide à te rappeler ?

Mon perroquet !

C'est bien après lui que tu gueules, des fois ? Je t'ai vu faire.

Élie comprit immédiatement à quoi Luc faisait allusion.

Ah oui, fichue bestiole, elle m'a jamais bien écouté...

Faut que tu continues, je suis sûr qu'il va revenir.

D'accord !

Bon, ça veut dire que t'acceptes ma proposition ?

J'accepte.

Luc tendit une main, Élie la serra.

À partir de maintenant, tu peux m'appeler Jim, et moi, je t'appellerai Silver.

C'est peut-être pas une bonne idée, ça pourrait éveiller les soupçons.

T'as raison, j'y avais pas pensé, ça doit rester notre secret.

Exactement, notre secret, fiston. Allez, on y va !

Je risque pas de faire peur à ton perroquet, si jamais il se pointe pendant qu'on rentre à la maison ?

Ça risque rien, il a un caractère de cochon, mais il est plutôt sociable.

On se demande souvent après coup à quel moment la vie s'est transformée en destin incontrôlable, quand la machine s'est emballée, si c'est un enchaînement d'événements passés qui préside au changement ou si le changement lui-même est inscrit dans l'avenir.

D'habitude, lors des repas, Martha s'asseyait après avoir rempli toutes les assiettes. Ce soir-là, elle était déjà assise quand tout le monde prit place en l'observant d'un œil curieux. Elle ne se leva pas. Le ragoût trépignait dans la cocotte posée sur le fourneau. Elle attendit encore, joignant les mains au-dessus de son assiette.

Qu'est-ce qu'il se passe, tu es malade ? demanda Martin.

Martha dévisagea chacun des membres de la famille, puis, sur un ton solennel, elle dit :

Il faut qu'on redevienne une vraie famille.

Un long silence suivit ses paroles. Martin y décela l'écho de la conversation qu'ils avaient eue quelques jours auparavant. Une béquille ripa sur le parquet.

Qu'est-ce que tu vois autour de cette table ? demanda Élie en élevant la voix.

J'ai faim, dit Luc.

Martha laissa traîner un regard froid sur son père.

Je vois des étrangers qui ont perdu la foi qu'ils devraient tous avoir les uns envers les autres.

La faute à qui ?

J'en prends ma part, mais pour le moment, il s'agit pas de chercher un coupable. Il faut regarder les choses en face. Lynch qui vient porter des accusations, et après, la tempête qui se met à souffler, personne ne sait où ça va s'arrêter, dit Martha en basculant son regard sur Matthieu.

La tempête ne va pas se remettre à souffler demain, dit Martin.

Et on n'a rien à craindre de Lynch, ajouta Matthieu en toisant sa mère.

C'était pas ce qu'il avait l'air de penser.

J'ai faim, répéta Luc.

J'empêche personne de se servir.

Qu'est-ce que tu attends à la fin ? demanda Martin.

Faim, j'ai faim, lança encore Luc.

Le grand-père fit de nouveau cogner plusieurs fois la pointe ferrée de sa béquille sur le parquet, à la manière d'un juge qui demande le silence.

Cette comédie a assez duré... Vas-tu encore longtemps persister dans ton intégrité, maudite bigote ? dit-il en désignant sa fille du doigt.

De quoi tu parles ?

Ne me dis pas que tu ne connais pas ces mots... Et toi, tu vaux pas mieux qu'elle, reprit-il en se tournant vers son gendre.

Tu nous accuses de quoi au juste ? demanda Martha.

Tu dis que tu veux qu'on redevienne une famille, alors pourquoi tu fais pas confiance à ton fils ?

Je ne demande que ça.

Mais tu comprends décidément pas que t'as rien à demander.

Ça suffit, tu vas trop loin.

Élie prit appui sur ses béquilles et se leva en grimaçant. Son visage incendié révélait toutes les cicatrices du temps.

Non, ça suffit pas, tant qu'on y est. Je sais pas combien il me reste à vivre, mais avant de partir, je veux revoir la petite à cette table, alors arrêtez tous les deux de faire semblant qu'elle a jamais existé et de penser que vous pouvez pas avoir eu tort.

Martin baissa la tête. Martha essayait de braver les assauts de son père.

Et la réputation de notre famille, tu en fais quoi ? dit-elle.

De quelle réputation tu parles ? De celle qui consiste à vivre comme des esclaves en baissant la tête, comme ton mari en ce moment ? Nom de Dieu, Martha, j'ai perdu une jambe et ma dignité avec, et tu me parles de réputation ! Tu en fais quoi, de ta dignité à toi ?

Tu as quand même remarqué tous les efforts que je fais pour ressouder la famille en ce moment.

Mais, ma pauvre, la soudure tiendra jamais si Mabel ne revient pas, et le pire, c'est que tu le sais.

Elle s'appelle pas comme ça.

Il serait temps que tu t'y fasses une bonne fois pour toutes.

Le grand-père se tourna vers Martin et frappa de nouveau le sol avec une béquille.

Et toi, tu dis plus rien ? C'est peut-être le moment de te comporter en homme.

Martin releva lentement les yeux sur le vieil homme, et il le trouva beau.

Alors ? insista Élie.

J'essaierai.

C'est sûrement ta dernière chance, votre dernière chance à tous les deux.

Martha lança un regard désespéré à Martin.

Un long silence suivit, puis Élie se rassit lourdement sur sa chaise.

Moi aussi, j'ai faim, dit-il.

Luc couvrait son grand-père du regard. Il n'avait pas saisi tout le contenu de la conversation, notamment où sa mère voulait en venir avec son histoire de vraie famille. Il serait toujours temps de demander plus tard à ses frères de lui expliquer. Un seul mot était allumé dans sa tête et il le laissa jaillir de sa bouche dans toute sa lumière :

Mabel !

Personne n'ajouta quoi que ce soit. Martha se leva péniblement, comme si elle obéissait à un ordre, et elle alla chercher la cocotte. Luc tendit son assiette, elle le servit machinalement le premier, puis tous les autres. Ils se mirent à manger en silence, pensant chacun à sa façon à celle qui manquait à cette table. Accrochée au mur, la pendule dévidait le temps au rythme effréné des aiguilles, tic-tac, tic-tac, tic-tac, Ma-bel, Ma-bel, Ma-bel, deux syllabes scandées par une mécanique, deux syllabes aussi douces qu'un baiser déposé sur des lèvres fermées.

Julie Blanche ne vint pas travailler. Cela ne lui était jamais arrivé depuis l'embauche de Marc. Il tenta de connaître la raison de l'absence de la jeune femme, mais on lui fit savoir abruptement que ça ne le regardait pas. Il imagina qu'elle devait être souffrante, et le temps jusqu'au soir défila comme un lourd train de marchandises.

Il n'avait pas le temps de se rendre en ville. Mabel et lui avaient organisé une rencontre avec ses frères au viaduc. Matthieu était déjà parti rejoindre Luc.

En chemin, Marc ne cessa de penser à Julie Blanche. Elle serait de retour le lendemain et lui expliquerait tout. Il serait rassuré. Il la raccompagnerait. Ils riraient ensemble de son inquiétude. Elle en serait attendrie, peut-être même émue. Une fois devant chez elle, ils ne plaisanteraient plus. Elle l'inviterait à entrer pour ne pas être observés. Il la suivrait à l'intérieur en refermant la porte derrière lui. Elle n'irait pas bien loin. Se retournerait. Il accomplirait le pas nécessaire. Elle ne reculerait pas. Il se pencherait sur elle. Elle avancerait sa bouche, avec son beau visage autour, qu'il ne distinguerait déjà plus, puisqu'il fermerait les yeux pour goûter à ses lèvres, comme on le fait pour mieux sentir les parfums d'un fruit. Il deviendrait un peu plus que les autres garçons qu'elle avait embrassés avant. Ils renverraient le commun dans les limbes pour faire surgir l'unique. La promesse des peaux. Ce serait ainsi. Le reste serait affaire de soleils éparpillés dans la nuit. Le reste serait leur affaire. Le lendemain serait ainsi.

Les garçons arrivèrent les premiers au viaduc. Ils se tenaient debout sous l'arche, regards jetés dans la même direction, vers le levant, comme des animaux diurnes guettant le signal du premier rayon de soleil, mutiques, habités par l'angoisse que leur vœu le plus cher ne

fût pas exaucé, celui d'être à nouveau tous réunis, que le triangle s'étire et reforme enfin le carré parfait. Un frisson parcourut la cime des arbres.

T'es bien sûr qu'elle va venir ? demanda Luc.

Elle ne va plus tarder, répondit Marc.

C'est long.

Ça ne fait que dix minutes qu'on est là.

Moi, ça fait plus longtemps que ça...

Là, dit Matthieu en tendant le bras.

Mabel apparut au loin sur le chemin encore parsemé de feuilles déchiquetées. Elle marchait bien au milieu, là où il y avait moins de cailloux. Ils la regardèrent approcher et escalader les éboulis. Une fois parvenue sous l'arche, elle se frotta les mains sur sa veste en jean, puis combla l'espace libre que ses frères avaient réservé pour elle. Personne n'osait parler et tous observaient la rivière. De minuscules cœurs se baladaient un peu partout sous leur peau, tel un troupeau affolé galopant en tous sens, ivres d'une délicieuse panique, et un même sourire irradiait leurs visages.

Vous m'avez manqué, dit-elle au bout d'un moment.

N'y tenant plus, Luc se précipita dans ses bras. Marc et Matthieu se dévisageaient, comme s'ils cherchaient le consentement de l'autre pour s'inviter à la communion. Aucun des deux ne bougea. Ce fut Mabel qui, après s'être libérée de l'étreinte de Luc, les embrassa tour à tour.

Une fois qu'il eut en partie domestiqué son émotion, Luc pointa du doigt la corde qui pendait.

T'as vu ? dit-il à sa sœur.

Je vois.

Et si on montait là-haut, comme avant ?

Je ne peux pas rester longtemps aujourd'hui.

Luc ne put masquer sa déception.

Pourquoi ?

J'ai un travail.

Un travail, c'est plus important que d'aller se suspendre tous les quatre ?

Non, mais je ne peux pas être en retard, sinon je risque de perdre ce boulot. La prochaine fois, je resterai le temps que tu voudras...

Quand ?

Bientôt.

Luc baissa les yeux.

Tu m'en veux plus, alors ?

Je ne t'en ai jamais voulu de rien.

J'ai cru que...

N'en parlons plus, c'est oublié, je te dis.

Mabel se tourna vers les autres.

Comment ça se passe à la maison ?

Maman est bizarre en ce moment, elle voudrait qu'on redevienne une vraie famille, c'est ce qu'elle a dit, répondit Marc.

Elle a dû entendre une voix venue du ciel.

Pourquoi on lui dit pas ? coupa Luc.

Me dire quoi ? demanda Mabel.

Matthieu foudroya Luc du regard.

Pas la peine de me faire les gros yeux, c'est notre sœur, y a pas de raison qu'on lui cache que Lynch est venu à la maison.

Lynch, qu'est-ce qu'il voulait, celui-là ?

C'est réglé, coupa Matthieu.

Ça ne répond pas à ma question.

Il voulait voir ma carabine, il recense les vieilles pétoires de la région.

J'aurais des raisons de m'inquiéter ? demanda Mabel en passant de l'un à l'autre.

Luc voulut reprendre la parole, mais Matthieu le devança :

Non, je te dis que c'est réglé.

Alors, pourquoi j'ai le sentiment que vous ne me dites pas toute la vérité ? C'est pour ça que maman n'est pas dans son état normal ?

Y a eu la tempête aussi, et grand-père qui l'a drôlement bousculée...

Il l'a traitée de vieille folle, dit Luc.

Mince, et elle a réagi comment ?

Elle a pas eu le temps de se défendre. Il a dit que c'était pas la peine de parler de famille, tant que tu serais pas de retour, répondit Matthieu.

Ça, c'est pas demain la veille, dit Mabel en serrant les poings.

Il s'en est aussi pris à papa... Je te jure qu'ils étaient pas à la fête, tous les deux.

Mabel desserra les poings. Elle demeura pensive un instant.

Il vient tous les soirs à L'Amiral, il fait exprès de m'ignorer, je vois bien que je lui fais honte.

Il a dit qu'il te parlerait.

C'est pas non plus demain la veille que je l'écouterai.

Tout le monde se tut, puis Luc se mit à battre des mains d'un air enjoué.

On va construire un fortin dans la forêt, pour faire la charité aux pirates, dit-il.

Marc fit un clin d'œil discret à Mabel.

Fort Mabel, qu'on a décidé de l'appeler, ajouta Luc.

Je suis flattée.

Flattée, c'est quoi, flattée ?

Elle posa un regard attendri sur son frère.

Ça veut dire que je suis fière d'être ta sœur.

Alors, ça marche aussi dans l'autre sens.

Un sourire triste se dessina sur le visage de Mabel.

Et si on s'asseyait un moment pour regarder la rivière, avant que je m'en aille ? dit-elle.

Ils s'assirent sous la vaste paupière maçonnée, serrés les uns contre les autres, dessinant à eux quatre l'iris de l'œil d'un cyclope inscrit dans la pupille laiteuse du ciel, toujours en leur royaume, échappant ainsi à une destinée cartographiée de longue date par les adultes. Ils inspiraient fort et buvaient le vent qui montait de la vallée, le recrachant en relents de tempête sous leurs crânes d'enfants.

La silhouette se matérialisa lentement à l'avant de la centrale emmaillotée de brume, pendant que le bâtiment s'estompait en arrière-plan. Col de veste relevé, mains dans les poches de la salopette, l'anse prisonnière du pli du coude à chaque enjambée, la gamelle vide battait contre le haut de la cuisse de Martin. Toute la journée, il s'était demandé si Martha était sincère dans son désir affirmé de placer la famille au-dessus de sa dévotion. Au fond, il ne la croyait pas vraiment pour se poser une telle question. Il s'en était accommodé jusque-là, avant la confession de Martha et les paroles d'Élie. Devait-il faire confiance à sa femme et écouter son beau-père ? Y avait-il encore un espace par où s'engouffrer pour y glisser sa maigre carcasse de père ? Lui qui avait toujours cru que le silence et les coups étaient le meilleur des ciments pour assurer la cohésion de son monde s'apercevait en marchant que le silence n'était rien que du vide que chacun s'efforce de combler à sa façon, et les coups, une autre forme de silence asséné, les façons dissemblables de s'imposer par la force ne permettant jamais à un édifice de tenir debout bien longtemps. Il n'y avait que le langage qui le pouvait. Les mots que l'on dit, et ceux que l'on entend. Qu'ensuite, seulement, les gestes peuvent exprimer.

Au fil de leurs conversations à L'Amiral, Gobbo lui avait fait comprendre que le silence est une vaste prison où l'on enferme ses peurs. Martin n'était pas dupe, il se doutait que le marin avait reconnu en lui le lieu où nichent les démons, et que ces démons leur étaient familiers, et peut-être même à tous les hommes. Ce soir-là, il aurait eu envie de demander à Gobbo, à la manière d'un lieutenant prenant conseil auprès d'un général avant de mener une bataille contre lui-même, par quel flanc enfoncer d'abord ce *lui-même*, quelle blessure s'infliger en premier pour faire sourdre le Martin qui parlerait enfin, qui aimerait peut-être.

Quelques gouttes de pluie traversèrent le ciel et vinrent s'écraser sur

le chemin, épaisses comme du mercure. Martin compta dix-sept impacts, avant que l'une d'elles ne percute son front, puis qu'il la sente glisser sur l'arête de son nez, avant de tomber au sol, avec moins de vacarme que les autres. Dix-huit... Le rythme s'accéléra et il perdit vite le compte. La croûte terreuse, les pierres, l'herbe, les feuilles des arbres placées sur le passage des gouttes faisaient naître des notes, s'agglutinant, se compactant en un seul écho, semblable à un essaim vrombissant autour d'une reine.

Martin devinait au loin le barrage à travers le rideau de pluie biaisé par le vent d'ouest. On aurait cru que la construction était attirée par la rivière dans un tropisme surnaturel, à contre-courant de la ville, qu'elle pouvait s'écrouler à tout moment, tel un pan de ruine épuisé. La partie supérieure lui paraissait semblable à un chemin de ronde. Il imagina des gardes en armes guettant sa venue, sans pouvoir en distinguer un seul. Il repensa aux hommes de la forteresse perdue en plein désert. Il était peut-être temps de changer de camp, de troquer une attente facile contre une marche forcée. De rebrousser chemin, de faire confiance à la pluie qui lui montrait la direction à suivre. Chaque chose en son temps. Il parlerait à Gobbo plus tard.

Martin cogna la pointe de ses chaussures sur une contremarche de l'escalier pour en faire tomber la terre prise entre les crampons. Il traversa le porche et entra dans la maison. Assise à table, Martha fixa les chaussures décrottées d'un air étonné tout en terminant de saucissonner une feuille de chou remplie de farce. Martin déposa la gamelle dans l'évier, dévissa le couvercle et fit couler de l'eau à l'intérieur, puis il se lava les mains et les secoua pour les sécher. Il retira ensuite sa veste et l'accrocha à la patère, s'approcha de la table et se tint debout près de sa femme. De larges feuilles dépliées en forme de coupe, boursoflées de nervures, étaient empilées à proximité d'un plat en faïence, d'une bassine remplie de farce et d'une bobine de fil de cuisine.

J'ai parlé à Matthieu, dit-il.

Ah !

Il m'en veut.

Martha plongea la main dans la bassine, en ressortit une poignée de farce, qu'elle se mit à pétrir, puis déposa avec délicatesse la boule compacte sur une feuille de chou.

Ils nous en veulent tous, dit-elle.

Martin tira une chaise et s'assit. Il attrapa une feuille. Des gouttes d'eau glissèrent sur le limbe comme de petites billes d'acier et elles s'écrasèrent sur le plateau de la table.

Ce que tu disais de notre famille, l'autre soir, tu le pensais vraiment ?

Je ne dis pas ce que je pense pas, tu devrais le savoir.

Il est peut-être trop tard pour faire ce que tu dis.

Quelque chose approche, c'est le moment ou jamais.

Et qu'est-ce qui approche, d'après toi ?

J'en sais trop rien, mais sûr que c'est grave, et il faut s'y préparer ensemble. On peut se moquer de Dieu, mais sûrement pas des signes

que nous envoie le ciel.

Martin reposa la feuille et joignit les mains. Il avait l'air vulnérable, pitoyable même, dans cette attitude inconsciente d'agrafer ainsi ses paumes. Il prit une longue inspiration avant de parler :

Tu sais, quand je suis rentré de la guerre, j'avais l'impression de trépigner dans le froid, de sauter d'un pied sur l'autre pour essayer de me réchauffer. Même si je n'attendais rien, quand on s'est rencontrés, j'ai senti que je posais les deux pieds par terre en même temps, que j'avais moins froid. Je pensais que le temps effacerait ce que j'avais vécu, qu'une famille servirait à ça, que c'est un point d'équilibre acceptable, une femme et des enfants, même si j'avais pas vraiment envie d'en avoir. Je me suis laissé faire, Martha, parce que tu refermais un horizon de souvenirs derrière moi pour m'en proposer un autre devant moi, totalement inconnu, avec cette évidence, cette facilité que vous avez, vous les femmes, de nous convaincre, nous les hommes, qu'on peut devenir légendaires sans faire d'efforts.

Martin observait sa femme concentrée sur sa tâche.

Tu dis rien ? demanda-t-il.

J'ai fait ce que j'ai pu, répondit-elle d'un air blasé.

Non, tu n'as pas fait ce que tu as pu, tu as fait ce que tu as voulu.

Les mains de Martha se figèrent, et elle leva les yeux sur Martin.

Et c'était mal, d'après toi ?

Je n'ai jamais dit ça.

On dirait pourtant que tu le penses.

Le mal, ce n'est pas ça... Je l'ai vu de près, le mal, il y a longtemps, et on ne s'en remet pas. Non, ce que je veux que tu comprennes, c'est que je suis décidé à t'aider.

M'aider, répéta Martha.

De sa main libre, elle dessina une croix en baladant l'ongle du pouce sur son front, son menton et ses joues, la gauche, puis la droite.

Martin saisit la feuille remplie de farce que tenait Martha. Elle se laissa déposséder sans résister. Il prit la bobine, puis se mit à ficeler la feuille et coupa le fil entre ses dents. Martha le regardait faire ce qu'il n'avait jamais fait auparavant. Une grande émotion remplissait ses mains, et elle s'empressa de les occuper en façonnant une nouvelle planète de chair broyée pour ne pas se laisser aller à baisser trop tôt la garde.

Tu vas lui parler à elle aussi ?

À Mabel ? dit-il sans provocation.

Tu as dit que tu essaierais.

Je l'ai dit.

Ce serait bien que tu le fasses.

Martin posa la boule ficelée et chassa une mouche de la bassine.

Tu crois vraiment qu'on peut encore y arriver ? demanda-t-il.

C'est pas moi qui ai parlé de légende.

Mabel semblait danser entre les tables. Son plateau en main, elle servait, desservait, repartait, comme si elle déclinait les invitations à danser, laissant planer derrière elle des notes de citron, de jasmin et de cèdre. Au fil des soirées, elle avait fini par envoûter les clients, tous, sans exception. Ceux qui avaient résisté ne pouvaient plus demeurer insensibles à sa beauté sauvage, plus aucun ne pouvait l'ignorer. Sa façon de bouger enflammait l'espace et brûlait les regards. Elle évitait celui de son père, qu'elle sentait plus pesant chaque soir.

Mabel était corps de désir. Elle ne faisait rien pour paraître provocante. Son corps avait besoin d'exulter, de jouir. L'apprenti menuisier s'était fiancé à une autre, plus respectable. Elle regrettait la douceur de ses mains. Lorsqu'elle le croisait parfois en ville, il faisait semblant de ne plus la connaître, et elle en fut peinée la toute première fois. Pour le reste, elle continuait de choisir celui pour qui se dévêtir, jamais un client du bar. Elle ne voulait pas finir la nuit dans une chambre sordide à l'étage, et ne plus jamais pouvoir en redescendre. Elle se l'était promis. La rivière était désormais trop loin pour accueillir son plaisir. Il était entendu que cela se passerait toujours chez lui. Elle entrait en cachette et s'en allait avant l'aube pour ne pas être vue.

Roby était revenu maintes fois à la charge, lui expliquant comment elle pourrait gagner plus d'argent en se fatiguant moins qu'en salle, il lui suffisait pour cela de monter avec les autres filles, c'était du gâchis de ne pas se servir de tout ce que le bon Dieu lui avait offert, *un sacrilège, même*, avait-il ajouté avec trop de sérieux pour paraître honnête. *Une fille comme toi, c'est inespéré.* Une fille comme elle. Ce que cela signifiait dans la bouche de Roby.

Le bon Dieu n'offre rien, et puis j'ai le vertige dès que je monte plus de trois marches, alors, un étage entier..., avait-elle répondu.

C'est pas ce qu'on raconte.

Ce qu'on raconte ne regarde que ceux qui racontent, et ceux qui écoutent.

Tu devrais prendre le temps de discuter avec les filles.

Je discute déjà avec elles, mais sûrement qu'on se dit pas les mêmes choses.

Roby avait été pris au dépourvu devant l'obstination de Mabel.

Réfléchis bien, avant que d'autres décident pour toi, et ça ressemblerait pas à un conte de fées, tu peux en être sûre.

Personne ne m'en a raconté, à moi, des contes de fées.

Depuis maintenant plusieurs jours, les clients fuyaient Mabel du regard, ne la frôlaient plus en faisant parfois des blagues salaces, ne lui parlaient plus de finir la nuit avec eux dans un lit. Un prédateur avait marqué son territoire, la guettait. Tout le monde savait ce que Double avait en tête.

Ce soir-là, Snake était déjà monté avec sa grande rousse. Mabel connaissait bien Lilas. Elles discutaient souvent avant l'ouverture en fumant une cigarette. Avec ses mots crus, Lilas avait raconté les érections laborieuses du nain, le protocole interminable à respecter, avant d'enfin lui faire « cracher la purée sur mon ventre. J'imagine que c'est sûrement pour constater le miracle que c'est à chaque fois qu'il y arrive », avait-elle dit un jour en gloussant. Et d'ajouter : « Son engin est pas bien grand, et il a pas beaucoup de venin pour un serpent. Au moins, il paye, et il est pas violent, lui. » À ces paroles, le visage de Lilas s'était assombri, puis elle avait planté sa cigarette dans l'espace vide entre elles deux. « Si tu peux, monte jamais ! » Lilas avait ensuite tiré nerveusement sur le filtre et soufflé la fumée vers le plafond, et elle s'était tue.

Le géant était assis seul à sa table. Il observait les moindres faits et gestes de Mabel. Il leva à nouveau le bras en passant sa langue sur ses lèvres. Il exigeait qu'elle seule lui apporte ses bières. Elle revint peu après en déposer une sur la table, d'un air dédaigneux. Les yeux de Double, posés sur elle, ressemblaient à deux chancres sur des troncs d'arbres morts, et ce qui en sortait brûlait la jeune femme comme un acide.

Assieds-toi un moment, dit-il d'une voix mal assurée tout en reculant la chaise vide près de lui.

J'ai du travail.

Assieds-toi, je te dis, Roby dira rien.

Mabel chercha pour la première fois son père du regard. Il n'était pas là. Il y avait juste ce type avec qui il buvait d'habitude, qui l'observait avec insistance.

Pour quoi faire, je m'assiérais ?

J'ai envie qu'on fasse vraiment connaissance tous les deux.

Je sais bien l'idée que vous avez en tête.

Double avança le buste vers Mabel. Il tenta de lui faire un clin d'œil, mais ses yeux se fermèrent en même temps.

Et pas qu'en tête, dit-il.

Mabel respira profondément. Elle se pencha vers Double, plaquant le haut de ses cuisses contre le rebord de la table, et le tissu de sa robe se tendit. Double ne savait plus où regarder.

Je suis trop chère pour vous, et je serai toujours trop chère, dit-elle d'une voix qu'on aurait crue remontée d'un puits.

Double demeura calé contre le dossier de la chaise. Jamais personne n'avait osé le provoquer de la sorte, et c'était une femme qui venait de le faire. Mabel recula. Le tissu de la robe se détendit, et elle dériva jusqu'au comptoir sous le regard éberlué du géant.

Elle débarrassa les verres vides de son plateau et les déposa sur le comptoir. Roby était occupé à tirer de la bière, ses yeux passaient sans arrêt de Double à Mabel, puis ils s'arrêtèrent sur la jeune fille.

Qu'est-ce que tu lui as dit, on dirait qu'il vient de prendre une beigne ?

La vérité.

Et c'est quoi la vérité qui l'a mis dans cet état ?

Que j'ouvrirais pas les cuisses pour lui.

Tu lui as quand même pas dit ça ?

À votre avis ?

C'est pas n'importe qui, tu le sais.

Moi non plus, je suis pas n'importe qui...

Tu pourrais le faire mariner un peu, gagner du temps.

Ça changerait rien, il n'aura jamais ce qu'il imagine.

Bon sang, tu t'es jamais demandé pourquoi tu avais ce pouvoir sur les hommes ?

On a déjà eu cette conversation, et moi, j'ai rien demandé, surtout aucun pouvoir.

T'es quand même assez maligne pour comprendre que c'est pas tout le monde qui a cette chance.

Mabel tourna la tête en levant les yeux vers l'étage.

Autant de chance qu'elles ?

Elles disent toutes qu'on s'habitue vite.

J'ai pas envie de m'habituer.

Roby jeta un coup d'œil à Double.

Tu devrais au moins aller t'excuser.

Pas question !

Roby attrapa le verre qu'il venait de remplir et le posa sur le plateau de Mabel.

Porte-lui ce verre et excuse-toi, sinon t'es virée.

Tapi dans sa colère, Double fixait Mabel. Elle chercha encore son père parmi les clients. Elle ne le trouva pas, et une pluie d'hiver ruissela sur sa peau.

Gobbo se demandait où était Martin, pourquoi il ne l'avait pas encore rejoint à L'Amiral. Il ne quittait pas la table du géant des yeux, afin que rien ne lui échappe. La chaise près de lui demeura vide toute la soirée.

Il avait vu Snake monter l'escalier, le dos travaillé par une scoliose, et sa tête semblait directement vissée entre ses épaules.

Avait vu ensuite le nain marcher le long de la rambarde, son profil cisailé par les barreaux au fur et à mesure de sa progression, comme sorti d'un chronophotographe.

Avait vu Snake pivoter et pénétrer dans une chambre.

Ne l'avait plus vu.

Il vit Double attablé, son regard vicieux entortillé comme une liane autour de Mabel.

Le vit écluser les bières à un rythme effréné, devinant les pensées obscènes qui rôdaient dans son cerveau dérangé.

Vit peu à peu les yeux du géant s'étrécir, sa main hésiter sous l'effet de l'alcool pour saisir le verre. Vit son visage se déformer après que la fille lui eut dit ce qu'il n'avait à l'évidence pas prévu, ou peut-être son visage se déforma-t-il à cause de sa beauté, de sa sensualité, de la douleur engendrée par cette beauté et cette sensualité, puisque c'est souvent ce que l'on ressent lorsqu'on y est confronté. Ce que ça remuait également dans le ventre de Gobbo, ce que ça bousculait sous son crâne, ce que ça faisait entrer de lumière à l'intérieur, et aussi de nuit.

Vit Double sonné.

Vit Roby parler à la jeune femme.

La vit revenir déposer une autre bière sur la table.

Vit les yeux du géant rivés sur l'affront à essuyer, la femme à avilir, à souiller. À détruire.

Devina le démon invisible palabrer avec lui, signifier qu'à l'est, à

l'ouest et au sud se trouvent des enfers déjà explorés, que le nord est un autre enfer à découvrir avec cette fille. Cette fille. Pour Gobbo, une étoile à sauver.

Vit les premiers clients partir et des chaises se retourner sur les tables, leurs pieds semblables aux frêles pattes de cadavres d'animaux flottant dans une eau sans courant.

Vit les verres lavés s'asseoir sur les étagères derrière le comptoir.

Vit la fumée des cigarettes se dissoudre, la porte d'entrée s'ouvrir, se fermer, s'ouvrir, et encore se fermer, les derniers clients partir.

Vit Double se lever en titubant, s'approcher du comptoir, parler à la jeune femme, et ses paroles semblaient aussi tituber au sortir de sa bouche, lourdes comme des draps étendus sous la pluie.

Vit la peur se dessiner dans les yeux de la jeune femme.

Vit encore, et décida de ne plus regarder.

Gobbo s'empessa d'aligner quelques pièces de monnaie sur la table, se leva, se dirigea vers la porte et sortit sans refermer derrière lui.

Calé dans la pénombre de l'autre côté de la rue, quelques mètres au-dessus de L'Amiral, Gobbo alluma une cigarette. Double apparut bientôt. Il était seul. Ne remarqua pas la présence du marin. Marcha lamentablement jusqu'au milieu de la rue, se retourna, ses bras comme des haubans, puis il jeta la tête en arrière. On aurait dit que le tranchant d'une épée venait de le décapiter presque entièrement. Il prit son élan, se racla la gorge et cracha en direction du bar, ne parvenant qu'à atteindre le trottoir.

Gobbo s'approcha d'un réverbère et se positionna au centre du cône de lumière, tel un acteur entrant sur une scène. D'une pichenette, il jeta son mégot en direction du géant, qui ne s'en aperçut pas.

Hé ! lança Gobbo.

Le géant balança la tête de côté, manquant perdre l'équilibre. Gobbo salua son auditoire.

Qui c'est ? demanda Double d'un air ahuri.

Peu importe qui je suis.

Qu'est-ce que tu veux, alors ?

Gobbo prit une longue inspiration.

*Par les sangs de Dieu, ça sera un chemin dur à trouver*¹, dit-il avec emphase.

Double pivota sur lui-même, dans un sens, puis dans l'autre, cherchant s'il y avait quelqu'un d'autre dans la rue.

C'est à moi que tu parles ?

Son père, bien que ce soit moi qui le dise, est un honnête homme excessivement pauvre et, Dieu merci, en état de vivre... et même de se défendre.

Le géant fulminait. Il marcha vers Gobbo en zigzaguant, et la

silhouette dansait devant lui, semblable à un reflet sans cesse bousculé par le courant.

Le marin s'éloigna et alla se poster sous un autre réverbère. Double le suivit péniblement.

Arrête de bouger tout le temps, espèce de lâche... Tu sais à qui tu as affaire ?

Hélas ! monsieur, j'ai la vue trouble, je ne vous reconnais pas.

Je vais te faire danser, dès que je t'aurai attrapé.

Bonté ! Dieu m'en garde ! Jamais je ne provoquerais quelqu'un qui a plus de poil au menton que Doblin mon cheval de carriole n'en a à la queue.

Double jeta son poing en avant et Gobbo s'effaça à la manière d'un torero. Le géant manqua tomber à la renverse, se redressa tant bien que mal, cherchant une stabilité que ses jambes lui contestaient.

À quoi tu joues, putain ? Bats-toi, si t'es un homme.

Craignez-vous de mourir ? demanda Gobbo.

C'est toi qui devrais la craindre, la mort.

Vous vous trompez, ce n'est pas la mort qu'il faut craindre, mais plutôt de mourir.

Qu'est-ce que tu cherches à la fin, si tu veux pas te battre ?

Gobbo désigna le bas de la rue du menton, là où se trouvait L'Amiral.

La fille, vous allez la laisser tranquille.

Le géant asséna ses mains sur ses cuisses.

Tu veux parler de la petite serveuse ? C'est pour ça que tu me fais tout ce cinéma ?

De fait, elle s'appelle Mabel, la chair et le sang de mon ami.

Mon prochain quatre-heures si tu veux tout savoir, dit Double en gloussant.

Quatre heures, mais il n'est que minuit, je crains que vous n'ayez bien trop d'avance, et qu'il vous faille renoncer.

Double cessa de glousser.

Et tu comptes faire quoi pour m'en empêcher ?

Gobbo revint dans la lumière, se tenant toujours hors de portée du géant.

Si je dois vous sacrifier pour sauver l'honneur de cette fille, sachez que je saurai me montrer digne de la tâche, et que la protection de

votre maître ne vous suffira pas.

Double ne tanguait plus. Il se mit à fixer le marin, sans prêter attention à ses dernières paroles.

Je te reconnais maintenant. On dit que t'as été marin.

Si on le dit.

On n'est pas en mer ici, à ce que je sache.

Nous sommes tous ballottés par des flots, où que nous nous trouvions. J'ai harponné bien des baleines dans ma vie, mais aussi des requins qui ont coupé ma route sur la terre ferme.

La terre, crois-moi bien que je vais finir par te la faire bouffer !

Double se jeta en avant pour tenter d'atteindre sa proie. Entraîné par sa masse, il chuta lourdement au sol et se retrouva à quatre pattes, empêtré dans ce corps qui refusait de lui obéir, comme un gros animal pris dans la vase. Gobbo tira un couteau de l'étui qu'il portait à la ceinture, contourna Double, le chevaucha et plaqua une lame damassée sur sa gorge.

Reste tranquille, maintenant ! Je sais aussi me servir de ce genre de harpon, dit-il.

Pose ça et je te promets d'effacer ce qui s'est passé ! dit le géant, sans presque desceller les lèvres.

Qui te dit que j'ai envie d'effacer quoi que ce soit ?

Laisse-moi au moins me relever.

D'accord, mais surtout, ne tente rien, ou je t'égorge.

Gobbo passa une jambe par-dessus Double et l'aida à se redresser laborieusement, puis l'entraîna un peu plus loin dans la pénombre. Il pensait à Snake qui ne tarderait pas à sortir de L'Amiral.

On fait quoi, maintenant ? demanda Double.

Tu vas faire ce que je te demande ?

Double se relâcha, il ne sentait plus la lame sur son cou, comme si l'alcool avait fini par la dissoudre.

Je comprends pas bien pourquoi tu fais tout ça pour cette fille... à moins que...

Le géant s'interrompit. Un sourire se déploya sur sa face et il savait ne sourire pour personne.

...à moins que tu veuilles toi aussi la baiser.

Gobbo raffermi sa prise.

Ferme-la ! dit-il.

Si c'est que ça, on peut s'entendre... Je te promets de pas trop l'abîmer pour qu'elle puisse resservir.

Il y eut un bref silence. Et ce silence s'étira en un geste définitif, aussi vif et discret qu'un crécerelle frôlant le sol à pleine vitesse, un geste provoqué par d'anciennes paroles sorties d'une gorge désormais ouverte de part en part et qui pissait le sang comme une durite percée. Double n'en ressentit aucune douleur. Par pur réflexe, il porta une main à sa blessure, la retira et la regarda, stupéfait de découvrir un supplément d'obscurité à l'intérieur, ce qu'il prit d'abord pour une ombre gluante rejetée par la nuit. Sa vue se troubla. L'alcool n'y était pour rien. Il tenta de parler, mais rien de compréhensible ne parvint à sortir de sa bouche. La nuit approchait, et elle n'était pas insondable, pas même un gouffre, contrairement à ce que Double avait toujours cru. Cette nuit-là était un mur solide contre lequel s'appuyer, simplement, au milieu d'un calme libératoire. Il s'en allait sans résistance, sans penser à ce qui venait d'avoir lieu, ni à comment les événements auraient pu tourner autrement. Une seule chose occupait son esprit : par où la mort allait-elle surgir ? Car il ne craignait pas la mort, qui n'était encore qu'un hypothétique territoire à fouler. Il eut alors enfin la réponse à la question que tout homme se pose au moment de mourir, et il l'emporta avec lui.

Gobbo relâcha son étreinte et plia les jambes pour accompagner le géant jusqu'au sol. Ainsi accroupi, suppôt invisible de la nuit, il sonda du regard les deux côtés de la rue déserte et déposa son couteau sur le trottoir. Il traîna ensuite le cadavre par les pieds sous un porche. Avant de l'abandonner, il ramassa le couteau et chuchota quelques mots à son oreille, des paroles qu'il imaginait de nature à alourdir l'âme du défunt afin d'alléger la sienne. Puis il s'enfuit, la lame effilée plantée dans l'obscurité. Il comprit alors qu'aucun homme ne peut croire longtemps à son propre mensonge.

Note

1. Tous les passages en italiques sont tirés du *Marchand de Venise*.

Snake descendait les marches avec cette forme d'apaisement que seul apporte le détachement d'avec le désir, ce moment dénué de contraintes animales, ce pur moment d'accomplissement passager. Il observa le bar vide, surpris de ne pas trouver Double. Il demanda à Roby où était passé son compagnon, l'autre répondit qu'il l'avait vu sortir un peu avant minuit, soûl et en rogne, la nouvelle serveuse ayant refusé ses avances. La fille avait filé par l'arrière. Roby ne savait pas ce qui s'était passé ensuite.

Snake quitta L'Amiral. Roby abaissa aussitôt le rideau derrière lui. Le nain explora du regard la rue déserte balisée par les cônes de lumière provenant des réverbères. Ça ne ressemblait pas à Double de partir sans l'attendre. Il remonta la rue. Ses yeux s'habituerent peu à peu à l'obscurité bousculée par les coulées de lumière. Bientôt, il aperçut une forme qui dépassait sur le trottoir. S'en approcha, plus curieux que méfiant. Il reconnut aussitôt les chaussures à leur taille démesurée. Snake sortit son briquet, tourna la molette, et une longue flamme ondoyante éclaira un cercle d'un mètre à peine de diamètre, au centre duquel se trouvait sa main. Il s'avança, découvrant la masse informe et entière affalée sous un porche. Double. Le géant était endormi, pas véritablement assis, les jambes étendues sur le sol, le menton calé sur la poitrine.

Oh, Double !

Voyant que l'autre ne répondait pas, ne bougeait même pas, il recommença :

C'est moi, Snake... Lève-toi, on y va.

Snake balança un coup de pied dans le flanc d'une chaussure, et elle fit le mouvement d'une aiguille de montre qui voudrait repartir, puis qui reviendrait en position initiale, qui refuserait de consentir au défilement du temps.

Compte pas sur moi pour t'aider à te relever, si t'es encore trop soûl.

Snake relâcha la molette du briquet, plia les genoux et se pencha. L'inquiétude prit le pas sur la curiosité, devant l'absence totale de réaction du géant.

T'entends pas ce que je dis ?

Snake s'assit sur les talons. Il ressemblait à un oiseau inconfortablement dressé sur ses ergots. Il secoua de nouveau Double, lui répéta de se lever, lui dit d'arrêter ses *conneries*, que ce n'était plus drôle, et jeta un coup d'œil aux bâtiments alentour, mais aucune des fenêtres ne laissait filtrer la moindre lumière.

Ça suffit maintenant ! dit-il avec un léger tremblement dans la voix.

De sa main gauche, il repoussa l'épaule du géant. Dans le mouvement, la tête bascula sur le côté et s'immobilisa dans une position improbable. Snake ralluma le briquet, retira vivement la main qui avait touché Double, et il la tint sous la flamme comme s'il s'agissait d'un oracle capable de lui révéler une inconcevable vérité. Puis il laissa tomber le briquet, qui rebondit dans une flaque de sang.

Putain, c'est pas Dieu possible.

Snake frotta le plat de la main qui n'était pas souillée sur sa bouche, l'autre flottait à mi-chemin, à quelques centimètres au-dessus du sol. Il récupéra son briquet et se mit à réfléchir aussi froidement que possible à une situation qu'il n'avait jamais envisagée. Il ne pouvait pas abandonner le corps dans la rue. Quelle explication pourrait-il donner à Joyce si on le retrouvait ici le lendemain matin ? Ils faisaient équipe. S'il lui venait aux oreilles que Double avait été tué sur le territoire qu'ils étaient censés surveiller, il le lui ferait payer cher, il le bannirait, peut-être même pire. Il fallait agir vite. Personne n'avait dû assister à la scène, à part le meurtrier. Il serait temps de chercher son identité plus tard. Il ne perdait rien pour attendre. L'urgence était de transporter le corps en dehors de la ville.

Depuis qu'il avait seize ans, malgré sa taille, Snake était capable de porter un sac de cent kilos sur les épaules. Une question de technique, de répartition du poids plus que de force physique. Il s'agenouilla près de Double, passa les bras flasques par-dessus ses épaules sans plus se soucier du sang. La rage l'envahit, et cette rage n'était pas dirigée contre le meurtrier sans nom, elle venait de la haine qu'il nourrissait contre le géant qui n'avait pas su se défendre et qu'il allait devoir traîner sur son dos, ou plutôt qu'il n'en finirait jamais de traîner sur son dos, car il savait que même lorsqu'il l'aurait déposé quelque part,

sa mort pèserait encore sur ses épaules, d'une façon ou d'une autre. Alors, Snake prit appui sur la rage et sur la haine, souleva le corps à demi et s'en alla, rasant les murs afin de rester dans la pénombre, pensant qu'au moins, si quelqu'un regardait depuis l'une des fenêtres, il ne verrait qu'un poivrot qu'on ramenait chez lui, ou quelque bête informe rapetissée par la nuit.

Au bout d'un moment, Snake ne sentit plus ses muscles tétanisés par l'effort. Derrière lui, les dernières maisons de la ville s'enfonçaient peu à peu dans une nuit imparfaite, puis elles disparurent. Il atteignit le sentier menant à la rivière, s'agenouilla un court instant pour faire une pause, ne risquant plus d'être vu. Puis il repartit, avec la sensation que le corps de Double n'était plus une masse indépendante à traîner, mais plutôt une sorte de carapace intégrée à son propre dos, la sensation d'être un seul et même animal pénitent pour qui la dissimulation est la seule forme de salut.

Le bruit du courant s'accroissait, faisant enfler l'obscurité. La lune ressemblait à une canine gigantesque enchâssée dans les broussailles. La rivière apparut bientôt. Quelques rayons piégés à la surface de l'eau affolaient le courant. Snake déposa son fardeau sur la berge, le dos calé contre une grosse pierre. La tête rejetée en arrière lui apparut comme la capuche d'un lourd manteau d'hiver. Il reprit son souffle et se mit à parler distinctement à cet homme, qui n'était plus un homme, tout juste un cadavre en appui sur les ténèbres. Libéré de sa haine, il déversa toute sa colère sur la masse inerte responsable de son propre destin. Il savait que ce n'était que des mots mensongers, il les prononça quand même, sans foi ni conviction. Puis la colère s'assagit et les inflexions de sa voix se calquèrent sur l'intonation de l'eau. Les morts vont plus vite en tout que les vivants, pensa-t-il. C'était elle, l'eau, qui aurait le dernier mot, il en avait décidé ainsi.

Snake essaya de parler encore, mais sa langue frottait contre ses lèvres et plus rien ne sortait de sa bouche. Quelques rochers émergeaient dans la clarté lunaire, ils avaient des allures de bouddhas de diverses tailles, psalmodiant d'une même voix, la voix des morts en route vers le néant. Le cadavre ressemblait maintenant à un buvard trempé dans l'encre de la nuit. Snake tâtonna devant lui, trouva les pieds du mort, remonta jusqu'aux mollets, les saisit et tira le corps vers la rivière. Il entra dans l'eau, et lorsqu'elle fut suffisamment profonde, celui qui avait été un homme se mit à flotter. Snake avait de

l'eau jusqu'au cou. Il fit pivoter le cadavre, de sorte que la tête épouse le faible courant telle une figure de proue, il poussa ensuite le corps et le regarda s'éloigner lentement, escorté de flammèches liquides aux allures de braises s'éteignant à son passage. Snake ne ressentait toujours pas de peine, et plus de haine, ni même de colère. Il vit Double disparaître au loin dans une dernière pulsation chaotique, et lorsqu'il n'y eut plus rien que les flots infiniment renouvelés, il se recula et s'assit en tailleur sur la berge.

Surge de la rivière, la voix du géant contourna l'obscurité et parvint jusqu'à Snake :

Tu sais ce que c'est ton problème, Snake ?

Le courant se remit à bredouiller durant quelques secondes :

C'est du sang gelé qui coule dans tes veines, voilà ce que c'est ton problème.

Pour la première fois, une peur incontrôlable envahit Snake. Il aurait tellement souhaité que Double ait raison, ne rien ressentir à l'intérieur, ne plus rien ressentir du tout. Il aurait tellement souhaité ne pas avoir à se demander par quel miracle la vie continuait de couler dans ses veines à lui, ou plutôt à quel moment ce miracle allait s'arrêter. Est-ce qu'il le saurait ? Par quel signe avant-coureur le processus s'enclencherait ? Est-ce que quelque chose prévenait ? Est-ce qu'il percevrait le fin mot de son histoire ? Est-ce que, le moment venu, quelqu'un se pencherait sur lui et collerait une oreille attentive sur sa poitrine, écouterait et n'entendrait plus rien ? Est-ce qu'il se sentirait mort, lui qui s'était toujours nourri de la peur des autres pour se croire un peu vivant ? La raison pour laquelle il n'avait jamais aimé s'endormir le soir, ce moment précis où il devenait vulnérable, quand il écoutait son corps faiblir et se débarrasser peu à peu des atours protecteurs du jour, quand il n'y avait rien d'autre que son propre corps à entendre. Serait-il seul à la fin ? Est-on toujours seul au moment de s'endormir à jamais ?

Snake n'avait jamais considéré Double comme un ami, il n'en avait jamais eu de véritable, ne savait pas au juste ce que cela signifiait, sinon une vague confiance à placer en quelqu'un que l'on a choisi pour mener à bien une mission commune. Il ne le haïssait plus. Comment haïr un cadavre ? Il lui en voulait seulement de s'être fait si lourd dans la mort, et aussi de chambouler l'ordre des choses, de le laisser seul au bord de la rivière. Il ne pouvait se résoudre encore à sa

disparition définitive, à faire comme s'il n'eût jamais existé. Parce qu'il ne le haïssait pas. Ne parviendrait plus jamais à le haïr.

Snake ouvrit la bouche. Sa langue tournoya, s'huilant de salive, puis les mots sortirent, semblables à des phalènes iridescentes, en réponse à cet homme qui lui avait offert une vérité qu'il ne voulait pas entendre.

Il est pas gelé, mon sang, il est froid, c'est pour ça qu'on m'appelle Snake, dit-il.

Et ses lèvres tremblaient un peu moins en prononçant ces mots.

On embrasse, on acclimate, on déraisonne, on raccommode, on s'accommode, on marchande, on saisit, on repousse, on ment, on fait ce que l'on peut, et on finit par croire que l'on peut. On veut faire croire aux hommes que le temps s'écoule d'un point à un autre, de la naissance à la mort. Ce n'est pas vrai. Le temps est un tourbillon dans lequel on entre, sans jamais vraiment s'éloigner du cœur qu'est l'enfance, et quand les illusions disparaissent, que les muscles viennent à faiblir, que les os se fragilisent, il n'y a plus de raison de ne pas se laisser emporter en ce lieu où les souvenirs apparaissent comme les ombres portées d'une réalité évanouie, car seules ces ombres nous guident sur cette terre.

Marc souleva son oreiller et attrapa l'*Odyssée*. Il glissa le livre dans la poche intérieure de sa veste et sortit. Il entendait un bruit de vaisselle provenant du rez-de-chaussée. Tout le monde était déjà en train de prendre le petit déjeuner. Il s'arrêta devant la porte entrouverte de la chambre de ses parents et glissa la tête par l'entrebâillement. Personne à l'intérieur. Marc entra, étouffant au mieux ses pas sur le plancher. Il ne se souvenait pas de la première et dernière fois qu'il avait pénétré dans cette chambre, le jour de sa naissance. Il laissa aller son regard à hauteur d'homme, sans rien pouvoir imaginer de vivant entrelacé entre les meubles quelques minutes auparavant. Il baissa les yeux. Une bible était posée sur la table de nuit, encadrée par deux rameaux de buis desséchés. Marc regardait le livre saint usé jusqu'à la corde, la tranche hérissée d'une multitude de brins de paille, et la couverture creusée en son milieu semblable à une plaque d'argile trop longtemps privée d'eau. Il considérait l'ouvrage en ennemi ; lui qui aimait tant les livres détestait l'usage que sa mère faisait de celui-ci. Pour l'heure, elle laissait la famille en paix avec les Saintes Écritures. La présence de la bible toujours à portée de ses mains prouvait qu'elle n'avait pas mis le

Seigneur de côté, mais au moins, elle allait lui parler seule à seul dans sa chambre quand elle en ressentait le besoin, et dans ses nuits aussi, sûrement. Marc remarqua une paille plus longue que les autres. Il se retourna vers la porte, épiait les bruits, puis saisit fébrilement la bible et l'ouvrit à la page indiquée. Un psaume, au titre souligné au crayon de papier : « Le bonheur de l'homme pardonné. »

« À taire mon secret,
À gémir tout le jour, ma force s'épuisait,
comme l'herbe des prés à l'ardeur de l'été.
C'est que ta main, Seigneur, sur moi pesait sans trêve.
Aussi j'ai dit : J'ai péché contre toi, je te l'avoue.
Sans rien dissimuler, je me suis accusé,
Et toi, tu m'as absous.
Lorsque vient le remords,
Qu'ainsi chacun des tiens t'implore !
Alors pourraient s'enfler les eaux, ils seront protégés

Comme par un rempart dressé contre l'effroi,
Comme sertis de chants de délivrance¹. »

Marc lut de nouveau le psaume, puis referma la bible et la reposa sur la table, entre les rameaux de buis. Il demeura pensif, cherchant une signification aux mots, tels que les interprétait sa mère. À chaque situation qui se présentait, elle puisait des réponses de circonstance dans sa bible. Cette fois, il s'agissait des mots d'un pénitent, et ces mots l'avaient peut-être renvoyée à son propre désaveu : « C'est que ta main, Seigneur, sur moi pesait sans trêve. » Elle qui s'était précisément arrogé le rôle de « rempart dressé contre l'effroi », avait-elle enfin compris que les mots seuls ne peuvent rien, fussent-ils millénaires, qu'au-delà de leur beauté, ils peuvent recéler une part de trahison en leur périphérie ? Avait-elle rompu volontairement le silence dans le but d'enfin considérer ses enfants comme des innocents ? Marc voulait croire au miracle. Il recula jusqu'à la porte et s'extirpa de la douce lumière qui nappait la surface des meubles.

1. Psaume 32.

Gobbo était assis dans le fauteuil placé au centre d'un tapis circulaire. Au bout d'un moment, il commença à le faire pivoter lentement dans le sens des aiguilles d'une montre. De retour de L'Amiral, le marin s'adonnait chaque soir à ce rituel, une prière faite à chacune des divinités qui s'invitaient tour à tour dans son regard, soutenues par un meuble, une corde ou un simple fil de pêche. Il se souvenait des lieux, des circonstances, du pourquoi on lui en avait fait cadeau, de l'endroit où il les avait achetées, trouvées, et parfois volées. Il prenait le temps d'écouter les objets bavards de leur histoire, une manière de résister à l'effacement de sa propre mémoire, de se prouver qu'il fut un temps où il courait le monde sans but apparent, d'oublier l'instant où les apparences s'étaient brutalement muées en but. Et enfin, cet objet. Un galet, qui le faisait inmanquablement ralentir, abaissant la température de son corps au-dessous de zéro. Ce galet en forme de poisson, cueilli sur une plage, lui rappelait une femme, toutes les femmes contenues en une seule ; lui rappelait l'amour, quand il ne savait pas encore que l'amour n'est rien d'autre qu'une femme espérée, qu'il n'aurait jamais dû rencontrer. Une seule femme, qu'il avait pourtant croisée. Qui lui avait tendu l'espérance du bout de ses doigts cuivrés. Qui portait un nom à la consonance sauvage, sensuelle, sexuelle. La mémoire de Gobbo ne cessait de peindre son visage, autour duquel ruisselaient de longs cheveux noirs, et ce corps dont il aurait voulu caresser à l'infini les pleins et les déliés.

Ce soir-là, Gobbo sacrifia le souvenir né du galet en continuant de faire tourner le fauteuil. Il tenta de s'ancrer dans la baie d'un autre souvenir, de poursuivre la route, pour ne plus être à la merci d'un seul. S'inventer un destin ne lui suffisait plus depuis longtemps, depuis qu'il avait compris que raconter des histoires aux autres, c'était d'abord s'en raconter à soi-même. Il considérait désormais les

espérances comme des murs construits par les hommes, et les rêves comme quantité négligeable, des chiffres après la virgule se déclinant à perte de vue. Pourtant, cet infini des rêves était le seul auquel il aurait droit dans cette vie-là.

Lorsqu'il eut terminé de faire un tour complet, il se demanda s'il n'avait pas tout inventé. Imposteur qui sait son imposture. Il y avait pourtant ces objets, qui témoignaient. La seule expression de sa liberté culminant en une douleur irrévocable. Il ne souhaitait plus savoir ce qui tenait de l'invention ou de la vérité, démêler le vrai du faux. Tout cela allait avoir une fin. Ce moment arriverait bientôt, quand le fauteuil ne tournerait plus, ses jambes devenues trop faibles.

Immobile sur le fauteuil immobile, Gobbo se retrouva dans l'axe du réel, Double qu'il avait abandonné dans une ruelle, après lui avoir tranché la gorge. Cet acte ne lui avait rien coûté. Il se demanda s'il l'avait commis dans le but de racheter toutes ses fautes par un seul crime, et quelle était la nature de ces fautes. Il en vint à la conclusion que l'héroïsme est une manière de régler une dette que l'on n'a pas contractée soi-même. Et quelle terrible hypocrisie de croire qu'en sauvant quelqu'un on peut se sauver. Il n'était pas un héros. Il n'aimait pas les héros. En protégeant Mabel, il avait simplement effacé la dette d'un autre. Il le savait et ne regrettait pourtant rien.

Gobbo revécut la scène. En rentrant chez lui dans la nuit, il avait nettoyé le couteau souillé de sang et l'avait déposé sur le guéridon où il se trouvait encore. Il fixa du regard la lame, ressemblant à l'aiguille d'une montre, non faite pour mesurer les heures ou les minutes, mais précisément pour en stopper le défilement, une aiguille monstrueuse représentant la forme définitive du temps qui ne se mesure pas, ne peut se mesurer, pas même à rebours, comme le font si bien les savants et les vieillards. Gobbo n'était ni l'un ni l'autre. Alors, il espéra qu'ils viennent. Qu'ils viennent enfin à lui. Eux qui apparaissaient parfois au détour d'une ombre, mais qui ne l'avaient encore jamais emporté, qu'il n'avait jamais osé suivre. Les fantômes.

Marc embaucha le premier. D'autres employés étaient déjà à pied d'œuvre lorsque Julie Blanche arriva. Elle avait attaché ses cheveux avec un ruban de satin noir et portait une robe de la même couleur. Marc traversa le bureau pour la rejoindre, la salua. Elle ne lui répondit pas. Il insista. Comme elle continuait de l'ignorer, il récupéra le registre et regagna son bureau sans comprendre ce qui lui valait ce brusque revirement.

Tout le reste de la journée, la jeune femme fit comme si Marc n'existait pas, le fuyant même, s'arrangeant toujours pour ne jamais se retrouver seule avec lui. Ne sachant rien des femmes, il se demandait ce qu'il avait bien pu faire pour mériter cette attitude méprisante. Il imagina qu'elle jouait peut-être avec lui pour éprouver la force de ses sentiments, ou bien qu'elle avait joué pendant leur promenade, et qu'elle ne jouait maintenant plus, qu'il n'avait été qu'un amusement passager. Il tenta de se raisonner en se disant qu'une promesse, aussi douce fût-elle, pouvait s'oublier, que ce serait une leçon à retenir dans le futur, que ce n'était pas si grave qu'elle demeure à l'état de promesse, que ne pas avoir goûté aux lèvres de Julie Blanche, ne pas avoir caressé sa peau, le tiendrait à distance des douleurs de l'amour approché jusque-là seulement dans des livres. Il ferma la porte pour ne plus la voir et se concentra sur son travail. Il essaya.

Quand l'après-midi toucha à son terme, Marc alla remettre le registre à sa place et tout ce qu'il avait imaginé pour se raisonner vola en éclats. Julie Blanche se leva pour débaucher. Il tenta encore de lui parler et elle s'éloigna sans un mot, sans un regard. Puis elle sortit. Il se mit à la suivre de loin, la tête à nouveau pleine de questions. Qu'avait-il bien pu faire ou ne pas faire, dire ou ne pas dire, pour mériter d'être ainsi rejeté ? Qu'avait-il bien pu lui voler, pour qu'elle le croie capable de dérober encore davantage ? La réponse se trouvait peut-être dans les dernières paroles prononcées par la jeune femme

sur le pas de sa porte : « Vous êtes spécial, Marc Volny, et je ne sais pas si c'est une bonne chose. » Cette porte qu'il avait vue s'ouvrir, puis se refermer, et qui faisait de même dans sa tête, une porte dont il n'avait jusqu'alors jamais soupçonné l'existence et la fonction, qui le congédiait et l'effaçait dans un mouvement sans appel. Ainsi piégé dans son sillage parfumé, il essaya de trouver une autre explication parmi toutes sortes de défauts concentrés en une seule tare, cette condition imprimée sur sa peau, qu'aucune fille de la ville du genre de Julie Blanche ne pourrait assumer. C'était donc cela, ce ne pouvait être que cela, qui lui valait un tel mépris. Elle avait donc fait semblant d'être indifférente à cette différence, et elle n'avait pas tenu plus d'une journée. Julie Blanche devait le lui dire en face, au moins cela. Il ralentit le pas et lui laissa prendre un peu d'avance. Elle passa le portail. Le gardien la salua et se retourna en la suivant des yeux. Marc attendit qu'elle ait rejoint le chemin pour la rattraper, une fois à l'abri des regards indiscrets.

Il faut qu'on se parle, dit-il.

Elle poursuivit sa route sans paraître prêter attention à ses mots, ni même à sa présence. Il se porta à sa hauteur et lui saisit le bras pour l'arrêter.

Vous ne pouvez pas me traiter ainsi.

Les yeux de la jeune femme étaient emplis de stupeur, mais Marc n'y décelait pas une once de mépris. Il lui tenait toujours le bras.

Qu'est-ce que vous voulez ? dit-elle.

Marc Volny, vous vous souvenez de moi ?

Évidemment !

Pourquoi vous faites comme si je n'existais pas, aujourd'hui ?

Qu'est-ce que vous avez cru ?

On s'est dit des choses, vous vous souvenez ?

Des choses...

J'aurais dû vous embrasser, c'est pour ça que je ne vous intéresse plus ?

Sûrement pas.

Alors, c'est ce que je suis qui vous dérange aujourd'hui...

Ça n'a rien à voir, j'ai changé d'avis, c'est tout.

Qu'est-ce qui s'est passé pour que vous changiez d'avis ? J'ai besoin de savoir.

Marc tenait toujours le bras de Julie Blanche. Il le relâcha un peu, elle n'en profita pas pour tenter de se libérer.

Dites-moi que je me suis trompé, et après je vous promets que je partirai.

Trompé sur quoi ?

À vous de me le dire.

Julie Blanche regardait la main de Marc autour de son bras, comme si c'était un ornement qu'il lui aurait offert et qu'elle ne savait comment refuser. Il n'y avait aucune gêne dans ce regard, plutôt de la résignation, l'attente du moment où il allait la libérer de cette étreinte qu'elle avait souhaitée auparavant, qu'elle ne combattait pourtant pas. Ses lèvres balbutiaient des silences, retenant volontairement les mots, pour en faire apparaître d'autres, colorés de mensonges, des mots de nature à contredire les élans de son corps.

Il y a quelqu'un d'autre, dit-elle.

Marc lâcha le bras de la jeune femme.

Je ne vous crois pas.

Je pensais pouvoir l'oublier.

Je ne vous crois pas.

Je suis désolée...

Qui est-ce ? demanda sèchement Marc.

Ça n'a aucune importance...

Quelqu'un avec qui on peut sortir dans la rue sans avoir honte, j'imagine.

Vous dites n'importe quoi.

J'espère au moins que vous vous êtes bien amusée.

Je n'ai jamais joué avec vous, je vous le jure.

Marc implorait l'espace qui les séparait, mais l'espace était vide et Julie Blanche trop loin. Elle avait le regard rivé au sol. Marc voyait ses paupières légèrement fardées, semblables aux ailes de ces papillons qui voyagent la nuit.

Regardez-moi, dans ce cas, et dites-moi que vous n'éprouvez rien pour moi.

Julie Blanche ne le regardait toujours pas. Sans plus réfléchir, il fit un pas en avant, se pencha et déposa un baiser maladroit sur ses lèvres. Surprise, la jeune femme ne se déroba pas. Après avoir reçu le baiser, elle posa son front sur la poitrine du jeune homme, ses bras pendant le long de son corps. Il lui saisit délicatement les épaules et la

repoussa sans heurt, afin qu'elle accueille enfin ce qu'il y avait à voir.

Regardez-moi ! répéta-t-il.

Julie Blanche leva les yeux.

Et si on revenait au moment où on s'est quittés devant chez vous ?

Il est trop tard, on ne peut plus revenir en arrière.

Bien sûr que si, demain c'est dimanche, on pourrait se retrouver, à l'endroit que vous voulez, et recommencer tout à zéro.

Non, ça ne servirait à rien.

Ce n'est pas ce que vos lèvres disaient à l'instant.

Les traits de la jeune femme se durcirent.

On peut mentir avec les lèvres, dit-elle.

Vous pouvez raconter tout ce que vous voulez, mais je ne crois pas que ce baiser mentait.

Julie Blanche laissa passer un moment. Son regard s'adoucit.

Vous croyez bien des choses, Marc Volny.

Et j'aurais tort de les croire ?

Elle recula d'un pas. Marc ne la retint pas.

Vous êtes décidément spécial.

Vous me l'avez déjà dit...

Justement, je sais maintenant que ce n'est pas une bonne chose.

Marc assista à ce qui suivit en simple spectateur, l'instant durant lequel une silhouette bascula à l'opposé d'une autre dans un futur chaloupé, une distance impossible à combler en pas. Cette femme à peine connue, qui s'en allait, une femme sur qui Marc n'oserait même plus lever les yeux, non pour guetter l'inconfort d'un hypothétique espoir, mais pour ne pas avoir à combattre son propre désir. Il demeura ainsi, figé dans un temps où plus rien n'était possible, où rien n'avait jamais été vraiment possible, immobile sur le chemin poussiéreux, comme s'il eût été une poussière lui-même.

Le lendemain, les trois frères s'arrêtèrent de travailler à la mi-journée. Ils mangèrent des galettes de sarrasin et du fromage. Ils avaient déjà scié une dizaine de jeunes arbres déracinés par la tempête. Marc n'avait pas prononcé la moindre parole de toute la matinée.

Y a quelque chose qui va pas ? lui demanda Matthieu.

Non, rien.

On dirait pas, tu as l'air ailleurs.

C'est vrai que tu parles pas, ajouta Luc, la bouche pleine.

La fatigue, sûrement.

Quelque chose te tracasse ? insista Matthieu.

Ça va, je t'assure.

Si tu le dis, mais souviens-toi que ce qui vaut pour moi vaut pour toi aussi.

Marc saisit la référence, le jour où il avait dit à Matthieu qu'il ne devait pas y avoir de secret entre eux, mais il n'avait aucune envie de parler de Julie Blanche. Ils continuèrent de manger en silence, chacun concentré sur une voix intérieure, plus ou moins bienveillante.

Je vous ai pas dit, au fait ! dit Luc.

Il s'arrêta de parler, lécha le fromage accroché à la lame de son couteau et essuya la lame sur la mousse recouvrant la base du tronc sur lequel il était assis. Puis il plia son couteau et le fourra dans une poche de son pantalon, épiant la réaction de ses frères. Seul Matthieu semblait attentif.

Qu'est-ce que tu nous as pas dit ? demanda-t-il.

Lynch, il a voulu me tirer les vers du nez, l'autre jour, à la fontaine.

Comment ça ? Je croyais que tu allais plus en ville.

Il m'a fichu la trouille en me disant qu'il me mettrait en prison si j'avouais pas que j'ai volé la douille.

Le salopard...

T'inquiète pas, j'ai rien dit...

Tu lui as tenu tête ?

Grand-père m'a un peu aidé, faut dire.

Grand-père était là ?

Oui, il a dit à Lynch que s'il avait pas de preuve, il devait me laisser tranquille.

Et Lynch a pas insisté ?

Il a juste balancé deux ou trois saloperies et il est parti.

Matthieu se détendit. Il se tourna vers Marc.

T'entends ça ?

Marc ne réagit pas.

Il faut plus que tu ailles traîner en ville, d'accord ? dit Matthieu en revenant à Luc.

J'irai plus... Y a un autre truc que je vous ai pas raconté à propos de Lynch... Il s'est trouvé une nouvelle occupation.

Luc se racla la gorge et cracha droit devant lui.

Vous vous rappelez, la fille devant chez qui je l'ai vu l'autre jour, eh bien, il est repassé la chercher, et ils sont allés ensemble chez Samuelson.

Luc sortit un morceau de papier froissé d'une poche. Il le plaqua sur une cuisse et le lissa plusieurs fois du plat de la main.

Je sais pas lire, mais j'ai recopié de mon mieux ce qui est marqué sur sa boîte aux lettres.

Luc tendit la feuille à Matthieu.

Regarde ça, Marc, tu la connais forcément, cette fille, elle travaille dans les bureaux, aux carrières.

Marc leva les yeux. Il lut les lettres maladroitement tracées et reliées entre elles par un trait, puis, comme s'il se réveillait brutalement, il arracha la feuille des mains de Luc.

Bon sang, qu'est-ce qui t'arrive ? demanda Matthieu.

Marc ne répondit rien, le regard fixé sur le nom inscrit. Julie Blanche ne lui avait pas complètement menti en disant qu'elle voyait *quelqu'un d'autre*. Elle n'avait pas dû avoir le choix, d'après ce qu'avait raconté Luc. Il devait aller lui parler de toute urgence, lui dire qu'il savait tout.

Continuez sans moi, dit-il en se levant.

Bon sang, tu vas enfin nous dire ce qui se passe ! protesta Matthieu.

On avait dit qu'on travaillerait au fortin toute la journée, ajouta

Luc, dépité.

Tu vois des pirates quelque part ? s'emporta Marc.

Luc rentra la tête dans les épaules.

T'es pas obligé de l'engueuler, dit Matthieu.

Excuse-moi, Luc, ce n'est pas contre toi, je vous promets de vous expliquer plus tard.

Marc attrapa sa veste et dévala la pente jusqu'au chemin, sous le regard médusé de ses frères.

Julie Blanche n'était pas chez elle. Marc s'assit sur une marche. Parfois, des gens passaient sur le trottoir en faisant mine de ne pas le remarquer. Lui, il ne les voyait pas. Il posa la tête contre le mur et ferma les yeux, se répétant ce qu'il allait dire. Il s'assoupit peu après. Un claquement répété le réveilla. Il crut d'abord qu'il rêvait. Le son s'amplifia. Marc ne savait pas combien de temps il avait dormi. Il se frotta les yeux, poings fermés, comme un petit enfant. Julie Blanche et Lynch approchaient. Il la tenait par la taille et les semelles ferrées de ses bottes cognaient sur le trottoir. Marc ne bougeait pas, ne sachant plus ce qu'il allait dire, ou répondre, s'il devait parler le premier, si même il devait parler ou fermer à nouveau les yeux pour effacer la vision.

Tiens tiens, on dirait que tu as de la visite, dit Lynch en resserrant son étreinte sur la taille de Julie Blanche.

Allez-vous-en ! dit fermement la jeune femme à Marc.

Marc bascula la tête de côté, comme pour attraper un peu de ciel bleu.

Tu es sourd ? La dame te dit de foutre le camp.

Marc avait la sensation d'être sous l'eau, que la voix de Lynch provenait d'un remous de surface, juste à l'aplomb. Il ne voyait plus rien distinctement, trop occupé à lutter pour ne pas remonter et se donner en spectacle, attendant qu'un courant salvateur éloigne le corps haï et la voix sortie du corps haï, mais le remous grandit encore, vissant la voix en profondeur, jusqu'à l'atteindre, le torturer.

S'il vous plaît, allez-vous-en maintenant, répéta la jeune femme avec moins de fermeté dans la voix.

Lynch jubilait.

On peut pas gagner à tous les coups, dit-il.

Incapable de parler, Marc implorait Julie Blanche du regard. Lynch retira son bras de la taille de la jeune femme et posa la main sur la

crosse du revolver.

Dégage, maintenant, avant que je perde patience.

Faites ce qu'il vous demande, je vous en prie.

Marc remonta brutalement à la surface. Il n'y avait plus de remous. Il se releva péniblement. Ses yeux perforaient l'homme de toute sa haine, épargnant la jeune femme. Son regard bascula ensuite vers la rue biscornue parsemée de feuilles d'érable pourpre et de liquidambar, ressemblant à la lame d'un kriss tachetée de sang. Des gens se déplaçaient au ralenti sur la berge opposée, petites silhouettes écrasées par la lumière d'un après-midi chôme. Il y avait aussi quelques insectes en vol, filant dans cette même lumière rasante. Puis il n'y eut plus rien, et Marc retourna dans l'obscurité.

Ça sentait la sueur, le rance, la pisse et la résine, et de minuscules météorites traversaient l'espace obscur. Marc peina à relever les paupières. Les météorites continuèrent de tracer encore un moment leur route. D'abord il n'essaya même pas de bouger la tête, la joue collée à une plaque de bois lisse et luisante de crasse. Une cloison et une porte grillagées ouverte dans son champ de vision, et au-delà, un couloir étroit. Il n'avait aucune idée de l'endroit où il se trouvait, s'il s'agissait d'un rêve ou s'il venait de se réveiller. Une fois qu'il eut recouvert en partie ses esprits, il glissa les mains entre ses cuisses, bascula le buste et se stabilisa en position assise. Ses semelles heurtèrent le sol. Le son produit se fracassa contre son crâne, puis s'éteignit, comme un feu recouvert d'un linge humide. Il reconnut ensuite le bruit de bottes, ainsi qu'un autre, indéfinissable, insupportable. Lynch apparut dans le couloir, traînant une chaise par le dossier, et les pieds métalliques raclaient le béton dans un long cri de bête agonisante. Il entra, plaça la chaise devant Marc, s'assit, cala ses coudes sur ses cuisses et ses poings sous le menton. Marc sut instantanément où il se trouvait et qu'il ne rêvait pas.

T'es quand même réveillé, c'est pas trop tôt !

Qu'est-ce que je fais là ?

Lynch surjouait la contrariété.

Tu vois, j'aurais parié que ce serait à un de tes frangins que je ferais visiter en premier cette cellule... Comme on se trompe, des fois.

Pourquoi vous m'avez enfermé ?

T'es pas enfermé, la porte était ouverte.

Vous allez enfin me dire ce que je fais ici !

C'est pas du chiqué, alors, tu te souviens vraiment de rien ?

Marc hocha la tête. Lynch se pencha en avant et le parfum sucré de son after-shave bon marché se mélangea aux autres odeurs.

Tu as jeté l'éponge sur le trottoir, sans prévenir. Le toubib a dit que c'était un genre de malaise, que c'était pas grave, qu'il fallait juste attendre que tu récupères, et comme je suis pas mauvais bougre, j'ai gentiment proposé de m'occuper de toi.

Vous auriez pu me ramener chez moi.

Lynch se recula sur la chaise. La contrariété avait disparu sur son visage.

Je préférerais t'avoir sous la main quand tu te réveillerais, pour être sûr que tu as bien compris le message...

Quel message ?

Julie Blanche, tu étais devant chez elle quand t'as tiré ta révérence.

Marc se souvint de Lynch serrant la taille de la jeune femme, mais la suite des événements s'était perdue dans un trou noir.

J'étais en train de t'expliquer que t'avais plus intérêt à la revoir.

Le trou noir recracha l'ensemble de la scène. Lynch balança la tête d'un air compatissant, se délectant des réactions de Marc.

Tu vois, une roue, ça tourne pas que dans un sens.

Marc garda les lèvres scellées, il avait envie de vomir.

Tu dis rien !

Lynch patienta quelques secondes, puis se leva, contourna la chaise et posa ses mains sur le dossier.

J'en conclus qu'on s'est compris.

Lynch fit mine de s'en aller, mais il se retourna. Une attitude copiée dans un film, qu'il avait maintes fois perfectionnée dans la glace.

Je suis sûr que tu sais ce qui s'est passé le jour de la mort de Renoir et Salles, que toi et ta famille vous couvrez ton frère. Si t'es aussi futé que tu en as l'air, tu devrais me raconter la vérité, avant que je finisse par tous vous coffrer pour complicité. C'est le moment ou jamais.

C'est la vérité.

Vous êtes décidément bien tous pareils, cracha Lynch.

Marc le fusillait du regard.

Maintenant, t'as plus qu'à rêver du joli petit cul de Julie Blanche, parce qu'il sera jamais pour toi, dit Lynch en mimant les hanches et les fesses de la jeune femme avec les paumes de ses mains.

Lynch quitta la cellule en abandonnant la chaise. Une fois qu'il eut disparu, sa voix remonta le couloir en sens inverse.

T'as intérêt à avoir débarrassé le plancher avant que je sois ressorti des chiottes.

Lynch s'érigait en maître des forces qui s'exercent entre les corps. Une nouvelle cosmogonie prit place dans le cerveau de Marc. Quelques météorites réapparurent. Certaines traversèrent l'espace sans laisser de traces, d'autres convergèrent en un point fixe et s'agglutinèrent, mélangeant leurs lumières pour former une étoile qu'on lui ordonnait de regarder s'éloigner sans broncher.

Snake retourna voir Roby pour l'interroger, afin de savoir si un événement particulier avait eu lieu pendant qu'il était à l'étage. Mis à part que Mabel avait tenu tête à Double et que celui-ci s'était mis à boire encore plus que d'habitude, Roby n'avait rien à dire de plus. Snake demanda si le père de la fille était passé ce soir-là. Roby répondit que non, qu'il était certain de ne pas l'avoir vu. Avant de quitter le bar, le nain nota l'adresse de la serveuse et s'en alla de sa démarche de gnome.

La veuve Brock l'accueillit d'un air dubitatif et lui dit d'attendre sur le seuil, comme tout visiteur. Quelques minutes plus tard, Mabel rejoignait le nain sur le trottoir. Elle raconta avoir refusé les avances de Double, puis être sortie par l'arrière pour l'éviter et rentrer chez elle au plus vite. Depuis, elle n'avait plus vu le géant. Snake épiait ses réactions, de celles qui auraient pu trahir une nervosité. Rien de significatif. Elle avait l'air sincère, et sa version ne différait pas de celle de Roby. Il la laissa regagner la pension, demeurant ensuite un long moment devant la porte fermée. L'instinct si affûté du nain en temps normal ne lui était d'aucun secours pour tenter de comprendre ce qui s'était passé le soir du meurtre. Il attendit encore longtemps, traînant dans les rues, avant d'aller rendre compte des événements à Joyce.

Joyce était assis dans un fauteuil, derrière une table basse où étaient posés un coquetier, des couverts et une serviette d'un blanc immaculé. Snake voulut parler. Joyce leva un bras en l'air pour lui signifier de se taire, saisit le couteau et tapota méticuleusement le pourtour de la coquille à l'aide du tranchant de la lame. Il ressemblait à un chirurgien réalisant une trépanation dans les règles de l'art, opérant en expert, avec une extrême attention. Joyce retira le bout de coquille et

le déposa sur le rebord de l'assiette. Puis il plongea deux doigts dans l'ouverture et remonta par le cou un embryon aux yeux globuleux et aveugles, recouvert d'un duvet grossier trempé de mucosités, semblable à une pelote de fins ténias. Le cœur encore gorgé de sang soulevait douloureusement le petit corps difforme. Joyce arracha le sac vitellin sur lequel se déployait une arborescence complexe de vaisseaux sanguins, et les deux petites pattes se détendirent. Il tint un instant la bestiole suspendue au niveau de ses yeux, sa tête se positionna en dessous, et il goba le poussin, comme s'il lui avait fallu tout ce temps pour convaincre l'ensemble inexpressif qu'était son visage d'obéir. Il se mit à mâcher lentement, et on entendait à peine le craquement des os tendres entre ses dents. Quand il eut terminé, il s'essuya la bouche avec la serviette, puis regarda Snake, et l'autre eut alors la sensation d'être la même sorte de bestiole entre ses mains.

Vous êtes seul, dit Joyce.

Snake répéta ce qu'il avait prévu de dire :

Double a disparu. On s'est quittés hier soir, comme d'habitude, après L'Amiral, et quand je suis passé le chercher ce matin, il n'était pas chez lui.

J' imagine qu'il lui arrive de découcher.

Sûrement, mais il rentre toujours, et il ne me laisse jamais aussi longtemps sans nouvelles.

Vous pensez qu'il lui est arrivé quelque chose ?

J'en sais rien...

Sinon vous ne seriez pas ici, n'est-ce pas ?

Joyce se recula sur le fauteuil.

J'avais toute confiance en vous deux, ajouta-t-il.

Je suis désolé.

Je me moque que vous soyez désolé. Vous avez autre chose à me dire ?

Non.

Alors, allez plutôt le chercher, au lieu de perdre votre temps.

Snake hésita un instant.

Et si je ne le retrouve pas ? dit-il, comme s'il se parlait à lui-même.

Personne ne doit disparaître dans cette vallée sans que je le décide, vous m'entendez, et surtout pas un de mes hommes.

Bien, monsieur ! Est-ce que je dois en parler à Lynch ?

Pas pour l'instant... et ce n'est pas la peine de revenir sans lui.

D'accord.

Snake se sentait encore plus petit que d'habitude, insignifiant, face à cet homme qui lui donnait des ordres. Il se demanda un court instant s'il arrivait à Joyce de prendre des ordres de quelqu'un. Ne trouvant aucune réponse à sa question, il se dirigea vers la porte et sortit dans le couloir, sans même allumer son briquet. On l'aurait dit gobé par la pénombre.

Assis sur un rocher, Gobbo observait la centrale électrique. Le bâtiment ressemblait à un trompe-l'œil peint sur le barrage, et une fine brume en gommait par endroits les aspérités. Bientôt, la fixité du tableau se troubla, quand sortirent les premiers ouvriers, l'un après l'autre, par la petite porte découpée dans la grande fixée au rail suspendu, que l'on ouvrait seulement pour y faire entrer du matériel volumineux. Une fois dehors, les ouvriers se regroupaient en grappes plus ou moins importantes, comme des gouttes d'eau glissant sur une vitre. Certains aperçurent Gobbo sur son rocher, quelques-uns vinrent à sa rencontre. Ils lui demandèrent ce qu'il attendait. Il leur répondit que ça ne les regardait pas, et ils continuèrent leur chemin sans plus discuter. Martin fut l'un des derniers à quitter la centrale, seul. Gobbo descendit du rocher, et Martin s'approcha de lui avec un air étonné.

Qu'est-ce que tu fais là ?

Je t'attendais.

Tu m'attendais !

Il faut que je te parle, dit-il sur un ton grave.

On pouvait se retrouver à L'Amiral, comme d'habitude.

Je savais pas si tu viendrais.

J'avais des choses à faire, hier.

Suis-moi !

Martin ne se souvenait pas d'avoir vu Gobbo aussi ombrageux. Il lui emboîta le pas. En temps normal, la démarche du marin était souple, mais en cet instant, elle était pesante, parce qu'une grande part de son énergie était accaparée par une autre mécanique que ses muscles, bien plus profondément ancrée. Ils arrivèrent en ville. Lorsqu'ils passèrent devant L'Amiral, Gobbo ne ralentit pas.

Où on va ?

Pas besoin de témoins.

Ils continuèrent.

C'est quoi tous ces mystères, à la fin ? demanda Martin au bout d'un moment.

Discute pas, on y est presque.

Martin ne se rappelait pas la première fois qu'il avait emprunté ce chemin. C'était Gobbo qui les avait guidés de nuit, lui et sa cuite. La maison du marin se trouvait de l'autre côté de la ville. Un petit chalet fait de rondins d'épicéa. Une fois arrivés, ils montèrent une volée de marches et Gobbo sortit une clé de sa poche, ouvrit la porte et entra.

Ferme bien derrière toi ! dit-il sans se retourner.

Martin claqua la porte et suivit Gobbo dans la pièce où il s'était endormi et réveillé quelques jours auparavant.

Le marin désigna le canapé.

Assieds-toi !

Martin s'assit, sans même ôter sa veste. Gobbo se laissa tomber sur le fauteuil. Il plaqua ses avant-bras sur les accoudoirs, et ses mains pendaient dans le vide. Un silence s'installa, un silence à l'intérieur duquel les objets semblèrent prendre place pour assister les deux hommes dans ce qui allait suivre. Martin attendait, laissant voyager son regard sur les statuettes, les masques et le rostre suspendu, pendant que le marin rassemblait ses idées.

Je vais te raconter une histoire que je n'ai jamais racontée à personne, dit-il enfin, avec un grand et impérieux sérieux.

Le marin prit encore un temps, avança le buste et posa un doigt sur une joue grêlée de marques que Martin avait toujours prises pour les traces d'une acné mal cicatrisées.

Tu vois ces scarifications, je les ai faites avec la pointe de mon couteau, pour une fille... une tradition de son pays. Cette fille, je l'ai rencontrée sur une île du Pacifique. De tout le temps que j'avais couru les mers, j'avais jamais eu envie de m'arrêter de naviguer. Des femmes j'en avais connu beaucoup, qui auraient pourtant bien voulu me garder. C'est celle-là qui m'a cueilli, sans prévenir. Dès que je l'ai vue, les mers et les océans m'ont paru trop petits. J'ai même pas réfléchi. Le bateau sur lequel j'étais arrivé est reparti sans moi, et ça m'a rien fait de le voir disparaître à l'horizon. J'étais soulagé de m'arrêter quelque part pour quelqu'un. Je suis resté six mois sur l'île, nageant dans un bonheur simple. On avait le projet de construire une paillote pour y fourrer une ribambelle de gamins, de se fabriquer une famille.

Son père ne voyait pas ça d'un bon œil, mais on pensait qu'il s'y ferait avec le temps, que ce qui nous unissait pouvait venir à bout de ses réticences, tellement c'était une évidence. J'étais décidé à poser définitivement mes bagages. Avant, il fallait juste que je solde mon passé pour ne pas avoir de regrets. J'ai dit à cette fille que je devais rentrer au pays pour dire adieu à mes parents, qu'ils voient leur fils une dernière fois, que je reviendrais vite. Elle n'a pas essayé de m'en empêcher, elle comprenait. C'était important pour moi.

Gobbo prit une longue inspiration.

Je suis monté sur le premier bateau qui a fait escale et j'ai fini par rentrer au pays. Quand je suis arrivé, mon père était déjà mort et enterré.

Le marin leva les yeux sur des livres poussiéreux alignés sur une étagère.

Pour tout héritage, il m'avait légué une pile de bouquins, et ma mère, les arriérés de sa rancune à mon égard, qu'elle semblait prête à me faire payer en totalité si je m'attardais trop longtemps. Je suis allé dire deux ou trois mots sur la tombe de mon père, mais j'ai juste trouvé une pierre grise et froide. Quand je suis revenu à la maison, j'ai eu la sensation d'entrer dans son véritable tombeau, creusé par ma mère, afin que tout évoque son mari. Je n'étais plus le bienvenu, j'étais parti depuis trop longtemps. Chacun de ses regards me rappelait que je les avais abandonnés elle et lui, que je serais toujours considéré comme un fuyard, jamais plus comme un fils. Alors, je l'ai pas déçue. Je suis reparti. J'aurais parié que ma mère suivrait de peu mon père, mais je ne serais plus là quand ça arriverait. Je ne voulais pas voir ce qu'elle allait devenir, même pas le savoir. Je ne lui devais rien. La seule chose qui comptait, c'était retrouver la fille que j'aimais, pour ne plus penser à autre chose qu'à nous. J'ai repris la mer.

Le marin se tut. Il ne regardait plus les livres. Ses paupières tombèrent devant ses yeux, comme un metteur en scène baisse le rideau pour changer le décor.

J'étais parti trois mois. Trois petits mois. À mon retour, je n'ai pas eu besoin de construire de cabane... plus rien à fourrer dedans. Pendant mon absence, le père de la fille en avait profité pour la marier à un homme de sa tribu. Elle n'avait pas eu son mot à dire. Je l'ai revue en cachette. Elle m'aimait toujours. J'ai essayé de la récupérer

par tous les moyens. Son mari et ses frères m'ont fait comprendre que ma place n'était plus ici, mais comme j'ai rien voulu entendre, ils m'ont dérouillé et laissé pour mort sur la plage. La mort n'a pas voulu de moi. Dès que j'ai été à peu près remis, je suis retourné au village, où on m'a accueilli avec des jets de pierres. J'ai essayé de nuit, mais on m'a encore repoussé. Je pensais qu'elle trouverait un moyen de me rejoindre, qu'il allait se passer quelque chose, que ça ne pouvait pas se terminer de cette façon. Ils la gardaient prisonnière. Je ne l'ai jamais revue. Pendant des semaines, peut-être des mois, je suis resté sur la plage, me nourrissant de coquillages, par pur réflexe de survie, alors que je ne souhaitais plus vivre. Tous mes rêves étaient morts. Un jour, un navire s'est arrêté. Je suis monté à bord. Depuis le pont, j'ai regardé l'île rapetisser et disparaître. Il paraît que j'ai fini par m'évanouir et qu'on m'a transporté sur une couchette où j'ai dormi pendant des jours. Le souvenir de cette fille ne m'a jamais quitté.

Les doigts de Gobbo agrippèrent les accoudoirs.

Il m'a fallu du temps pour me remettre, physiquement. J'ai ensuite navigué encore des années. La terre me faisait peur. On chavire plus facilement sur la terre ferme que sur n'importe quel océan, crois-moi. Le temps n'était pas un problème, jusqu'au jour où je me suis senti trop vieux pour continuer. C'est le hasard qui m'a mené ici, et aussi la rivière. Ici ou ailleurs, ce n'était pas important. Personne ne me connaissait. Je pouvais raconter des vies, empiler mes souvenirs dans ce chalet, mentir, naviguer autrement, mentir à tous ces naïfs aux yeux desquels je passe pour un aventurier, un héros, même... Mentir aux autres, c'est facile ; à soi, c'est impossible. Il y a toujours cette fille, comme une étoile dans le ciel, que je n'atteindrai jamais, celle qui était censée me guider, et qui m'a perdu... et que j'ai perdue.

Gobbo s'arrêta de nouveau de parler. Il cherchait le galet au milieu du foutoir d'objets, ce galet en forme de poisson dont la lumière brûlait son cerveau depuis des années, et qu'il avait essayé d'éteindre en vain.

Pourquoi tu me racontes tout ça aujourd'hui ? demanda Martin après un long silence.

Gobbo n'entendit pas la question.

Et tu sais ce qui me rend le plus dingue après toutes ces années, c'est que je n'arrive plus à prononcer son nom. Des fois, je sens qu'il parvient au bord de mes lèvres, mais il ne bascule jamais du bon côté.

Je me souviens des jolis plis de son visage quand elle riait, de la façon dont elle marchait, de toutes les manières qu'elle avait de bouger sans se soucier des dégâts qu'elle provoquait, mais je peux pas prononcer son nom pour me soulager un peu. Il n'y avait pas plus libre qu'elle, et on lui a volé sa liberté, cette liberté dans laquelle je voulais me glisser sans rien bousculer autour d'elle, sans rien froisser de sa beauté... il n'y a rien de plus beau, je crois, que de vouloir ça pour quelqu'un, et à moi, ça ne me coûtait rien.

Gobbo appuya sur le « rien ». Après quelques secondes, il releva la tête. Les cernes autour de ses yeux ressemblaient à de l'écorce ancienne.

Ta fille, c'est quelqu'un comme ça, ajouta-t-il.

Une poignée de secondes défila. Martin sentit un incendie se propager dans son ventre.

Pourquoi tu me parles de ma fille ? demanda-t-il sèchement.

Hier soir...

Le marin s'interrompt. Un sourire nerveux entailla son visage, faisant disparaître les cernes, puis le sourire s'évanouit.

Ne t'inquiète pas, j'ai fait ce qu'il fallait.

Qu'est-ce que tu as fait hier soir, et qu'est-ce que ma fille a à voir là-dedans, nom de Dieu ?

Double, il voulait la salir... Elle ne risque plus rien maintenant.

Comment ça, plus rien ?

Gobbo désigna le couteau sur le guéridon.

Je te crois pas.

Le marin ne répondit pas. Le sourire réapparut fugacement, comme une ride provoquée par un coup de vent à la surface d'un étang.

Si tu disais vrai, on ne parlerait que de ça en ville.

Exact, on aurait déjà dû retrouver son corps.

Tu vois bien que tu as tout inventé, à cause de l'alcool que tu as bu hier soir, j' imagine.

Le filament de l'ampoule se mit à grésiller au plafond. Martin vit des ombres sautiller sur le visage de Gobbo, semblables à de petits mirages. Les yeux du marin ne le lâchaient plus.

Promets-moi que tu vas prendre soin de ta fille à partir de maintenant.

C'est moi que ça regarde.

Gobbo se leva d'un bond, saisit le couteau et s'approcha de Martin.

Tu vois ce couteau, ni lui ni moi on peut revenir en arrière. Alors, tu vas faire ce que je te dis, à moins que je ne t'aie mal jugé.

Martin fixait la lame parsemée de traces sombres.

Jure-le-moi !

Martin releva la tête. Il n'y avait aucune défiance dans son regard.

D'accord, dit-il, et ce mot était comme une porte qu'on aurait ouverte pour lui.

Gobbo posa le couteau sur la table et retourna s'asseoir pesamment dans le fauteuil.

Laisse-moi maintenant, dit-il en projetant un doigt en avant, sans décoller ses bras des accoudoirs.

Matthieu était agenouillé sur la berge. Cela faisait longtemps qu'il n'avait plus posé de cordes dans la rivière. Il cracha dans l'eau et la glaire s'agaça dans le courant, comme une petite méduse affolée. Il essuya ses lèvres d'un revers de manche. La sensation que quelque chose n'était pas à sa place, une dissonance, semblable à une fausse note dans une symphonie. Il se tourna machinalement vers l'amont, et il vit une étrange grume coincée entre deux rochers. Se redressa pour mieux distinguer de quoi il s'agissait. Des courbes de niveau se formèrent sur son front, et ses doigts crochetèrent les lignes qu'il avait apportées. Matthieu cracha de nouveau, puis recommença, hypnotisé par la vision bombardée d'éclats scintillants vomis par la rivière, incapable d'atteindre la cible, qui n'était pas une grosse branche, pas même un tronc, mais un corps humain. À un moment, sous l'effet du courant, la figure blême du cadavre pivota dans sa direction, et des yeux emplis de surprise se posèrent sur lui. La bouche grande ouverte semblait crier sur l'apprêt délicat constitué par les ombres des frênes, des saules et des faux acacias. Le cadavre paraissait animé par des forces invisibles, presque danser sur place.

Ainsi, les morts ont le pouvoir de se venger, pensa Matthieu. Il vit tour à tour apparaître les visages de Renoir et Salles, et il pria les flots d'enfouir le corps, qu'ils s'en nourrissent dans les siècles liquides, les conjura, lui qui ne savait pas s'il était puni par les âmes errantes des morts ou bien trahi par la rivière. Lui le serviteur infailible. Comme s'il était enfin exaucé, le cadavre pivota légèrement et la tête bascula de l'autre côté. Une crinière de cheveux noirs flottait à l'arrière du crâne. Le froid s'insinua sous la peau de Matthieu, rejoignant son cœur brûlant de fièvre, mais ni le froid ni la brûlure ne parvinrent à se mélanger dans la pâle lueur occidentale baignant la rivière, qui ressemblait en cet instant à une table vide dans une morgue.

Personne ne se souvient du nom de celui qui rameuta au bord de la rivière la plupart des hommes de la vallée. La nouvelle s'était propagée comme un vent puissant. Ils étaient massés sur les deux berges, bien en aval du Gour Noir, le regard figé sur un endroit précis, là où les rochers semblaient voler en éclats sous l'impact des courants, là où un corps qui en valait bien deux en taille, et dont un seul était venu à bout, était empalé sur une branche effilée coincée entre deux blocs rocheux. On aurait dit un navire déchiré par la tempête. Les bras lamentablement agités cherchaient en vain une prise à laquelle s'agripper, et les jambes accolées serpentaient à la traîne, telles deux anguilles amoureuses. Par instants, sous les coups d'une houle plus forte, la branche s'élevait de quelques centimètres, le corps suivait, indolent, et les yeux blêmes sur la face blême balayaient par intermittence les deux côtés de la berge, interrogatifs, à la manière d'un accusé observant les jurés.

Snake se tenait au bord de l'eau. Il bredouillait une prière gorgée de vengeance. Lynch était près de lui, le visage plaqué dans l'ombre de son chapeau, une main posée sur la crosse de son arme, prêt à dégainer, au cas où un esprit malin viendrait à s'extraire de la rivière.

Un cri transperça la forêt et s'éternisa dans l'air putride. Quelques secondes plus tard, un grand rapace pêcheur émergea du rideau d'arbres sur la berge, ses ailes claquant comme des amorces sous les impacts répétés d'un marteau. L'oiseau se posa sur une ramure, tout près de la tête du cadavre. Il battit encore des ailes un moment en recherche d'équilibre, puis les replia, défiant l'assistance de son regard noir et impitoyable. Il planta ensuite son bec dans une orbite et la vida de son contenu.

Snake se baissa, ramassa une pierre et la jeta en direction de l'oiseau, sans parvenir à l'atteindre. Il dut s'y reprendre à plusieurs fois avant que l'oiseau ne s'envole pesamment et regagne la forêt,

après avoir gobé le deuxième œil.

Deux traces sanguinolentes marquaient les joues de Double, dessinant un maquillage clownesque. Lynch lança un ordre à la volée, afin que l'on aille chercher le corps. Les hommes baissèrent la tête, puis l'un d'eux quitta les rangs et s'en alla, les autres le suivirent sans se soucier des paroles prononcées par l'homme de loi.

On raconte que plus tard, le dernier homme disparu, Snake congédia Lynch, disant qu'il s'occupait de tout, et que l'autre ne discuta pas. On raconte qu'une fois seul, le nain entra dans la rivière et marcha prudemment, les mains à hauteur de la surface, comme s'il s'appuyait sur l'eau pour ne pas chuter. On raconte qu'il dégagea le cadavre et que, ne pouvant le ramener sur la terre ferme à cause du poids et du courant, n'essayant même pas, il l'agrippa et se laissa dériver avec lui, longtemps, jusqu'à l'apaisement d'un bassin profond. On raconte que la scène avait des allures de baptême. On raconte aussi que l'oiseau revint tournoyer au-dessus des deux hommes et d'une seule vie, non comme s'il eût voulu prélever des organes supplémentaires, mais plutôt souhaité, par l'entremise de son ombre, adoucir l'empreinte de la mort contenue dans les bras de cet homme qui ne demandait rien. On raconte que le soir était tombé lorsque Snake ramena enfin le corps sur la berge, que la nuit passée et le jour revenu, il était encore assis là, le dos calé à une tombe recouverte de galets, et qu'il jetait de petits cailloux au loin en parlant à la rivière.

Les garçons se moquaient éperdument du géant que l'on avait retrouvé mort, trois jours auparavant. Ils retournèrent travailler à l'édification du fortin. Marc pensait sans cesse à Julie Blanche. Malgré la mise en garde de Lynch, il n'avait pas abdiqué, cherchant par tous les moyens à sortir la jeune femme de ses griffes. Aucune solution ne lui était encore apparue qui ne la mît pas en danger, elle, mais aussi Matthieu et toute sa famille.

À la demande de Luc, Élie avait accompagné ses petits-fils. Assis sur une souche, le vieil homme observait d'un œil expert l'avancement de la construction, donnant parfois son avis. Cela faisait longtemps qu'il n'avait pas paru aussi léger, presque enjoué. À un moment, il se leva, dos au chantier, reposant sur ses béquilles, tel un animal fantastique affublé d'un exosquelette fossilisé, et ses cheveux en broussaille ressemblaient à une couronne d'épines.

Pirates, lança-t-il en imitant le cri du perroquet.

Luc se précipita vers lui.

Tu l'as entendu, toi aussi ? demanda Luc, tout excité.

J'ai entendu, répondit Élie en scrutant le ciel d'un air grave.

Tu le vois ?

Élie regarda l'éternel enfant en balançant la tête d'un air dépité, avec des éclats d'amusement dans l'iris nervuré de ses yeux.

Moi, je le vois pas, dit Luc.

Il est pourtant dans le coin, ce saligaud, c'est sûr.

Luc tournait sur place. Le vieil homme faisait semblant de chercher lui aussi, puis il baissa la tête, gêné par la lumière.

Putain, qu'est-ce que c'est que ça ? dit-il au bout d'un moment, le regard fixant une forme en contrebas.

Tu le vois ? Où il est ? dit Luc, le nez toujours collé en l'air.

Là-bas ! ajouta le vieil homme en tendant le bras, parlant

suffisamment fort pour que les autres l'entendent.

Matthieu et Marc avaient jusque-là continué le travail, suivant le manège de leur grand-père d'un œil distrait. Ils s'approchèrent, découvrant à leur tour l'étrange scène qui se déroulait près de la rivière. Snake longea les frênes en bordure. Il allait à quatre pattes, entièrement nu. Parfois, des ombres s'accrochaient à sa peau, comme des traces de lèpre guéries l'instant d'après par la lumière. Il avança jusqu'au cours d'eau, y entra, mit ses mains en coupe et se désaltéra en observant les alentours, d'un air détaché. Recula ensuite, remonta sur la berge, là où s'étaient tenus des hommes quelques jours auparavant, silencieusement, religieusement, avec cette figure unique, que peint l'incarnation de la mort sur le visage des vivants.

Snake s'assit ensuite sur les talons, bras ballants, semblables à des étais, fixant une image qui n'existait plus, sinon dans sa mémoire, l'image d'un corps coince entre deux rochers dessinant comme les excroissances d'une monstrueuse colonne vertébrale. Insensible au soleil, à la crasse, aux tiques crochetées à sa chair, aux plaies sous ses pieds, à la beauté sournoise d'un monde aux mille dangers ; insensible à la vie, car il se trouvait en dehors de toute sensation, simplement soumis à une émotion fixe à laquelle il ne s'était jamais préparé, qu'il n'avait même jamais envisagée, et qui le bravait pourtant du haut de la perte et de l'absence. Son buste se mit à aller d'avant en arrière au rythme d'une prière intérieure récitée chaque matin, et cela depuis trois jours, face à une allée liquide qui le séparait de la tombe construite de ses mains, une tombe aux proportions monumentales et sans croix. Sa prière racontait la fin de toutes choses et son impossibilité à dépasser la douleur engendrée par une promesse jamais faite. Snake se révélait ainsi, privé de tout, désormais anonyme, volontairement banni du reste des hommes, par devoir et par choix ; réduit à un squelette de chair dénué d'une âme à sauver, une folie posée sur des galets polis par le passage des eaux mortes et blanchis par le soleil.

Voilà ce qu'était devenu cet homme, qui ne voulait plus en être un. Et s'il avait pu s'ensevelir lui-même dans une tombe, il l'aurait probablement fait, juste en face de l'autre. Au bout d'un moment, se sentant observé, il releva la tête, découvrant quatre silhouettes sur le versant opposé, un peu plus en amont. Il ne paraissait ni surpris ni inquiet, comme si elles eussent appartenu à la colline. Il les fixait de

son regard impénétrable jeté hors de lui-même, abandonné, déconnecté de son propre cerveau.

Va-t'en, foutu pirate ! se mit à crier Luc, les mains en porte-voix.

Snake entendait distinctement les cris, mais il ne bougeait pas, curieux. Les ombres dansaient maintenant autour de lui sans l'atteindre. Luc se baissa, ramassa une pierre, la lança de toutes ses forces. Le projectile atterrit loin de sa cible. Snake fit quelques pas en direction du point de chute, s'arrêta, se pencha, saisit un galet au hasard, avec d'innombrables précautions. Il le tint un long moment entre ses doigts, comme s'il s'agissait d'un œuf à éclore, puis se tourna à l'opposé de la rivière, s'en alla mollement et disparut dans la forêt.

C'était bien Snake ! dit Matthieu.

À moins qu'on ait tous rêvé, c'était lui, dit Marc.

Sûr qu'il est pas dans son état normal.

Peut-être qu'on devrait venir armés la prochaine fois, dit Luc.

Je crois pas que ce soit la peine, il a pas l'air bien dangereux, ajouta Élie.

T'en sais rien, moi je pense qu'on devrait se méfier. Il va peut-être revenir avec d'autres pirates.

Le seul pirate avec qui il faisait équipe est mort.

Luc frottait nerveusement ses mains l'une contre l'autre, et la couleur ocre de la terre imprégnant ses paumes tranchait avec sa peau.

Et s'il trouve le trésor avant nous ?

Ça m'étonnerait, et puis il en ferait rien, répondit Élie.

Pourquoi ?

Il est déjà mort, si tu veux mon avis, et même s'il trouvait le trésor, il ne pourrait même pas s'en saisir, vu que l'or passerait au travers de ses mains.

Luc réfléchit un instant aux paroles de son grand-père.

Comme un fantôme, tu veux dire ?

C'est ça, comme un fantôme.

À L'Amiral, tout le monde avait vu Mabel s'asseoir à la table de Double le soir de sa disparition. Personne n'avait entendu ce qu'ils s'étaient dit, mais à voir la mine du géant à la suite de la conversation, il était évident qu'elle lui avait résisté. On chuchotait en jetant de furtifs coups d'œil en douce à la fille. Bien que le champ soit désormais libre, aucune remarque grivoise ne fusait. On la regardait différemment, lui prêtant même parfois des pouvoirs obscurs. On évoqua aussi un ange gardien chargé de la protéger, car il ne leur venait pas à l'esprit d'homme capable de tuer le géant. La présence de Mabel suscitait méfiance, curiosité, ou même fascination. On attendait qu'elle se fût éloignée pour parler des signes qui s'accumulaient. L'assassinat de Double, en écho de la mort de Renoir et de Salles, tous des hommes à la solde de Joyce. Et voilà que Snake n'avait plus donné signe de vie depuis la découverte du corps de son compagnon. Tous ces bouleversements en si peu de temps. On n'allait pas plus loin. Pas encore. Lynch, en charge de l'enquête, avait pris ses quartiers à L'Amiral, qu'il quittait le dernier.

Le bar s'était vidé. Martin se leva et Gobbo resta assis. Il se dirigea résolument vers sa fille, qui rangeait des verres sur un plateau posé sur le comptoir. Roby commençait déjà à en faire le tour et Mabel lui fit signe de ne pas intervenir. Martin se tenait debout devant elle, semblable à un grand échassier maladroitement posé dans un arbre.

On pourrait peut-être se parler, dit-il.

Elle le regarda durement.

Se parler.

Oui, si tu veux bien.

Mabel resserra les verres sur le plateau.

J'ai du travail, dit-elle.

Après ?

Après, j'aurai aussi des choses à faire.

Demain, alors ?

Demain non plus.

D'accord, tu me diras.

Mabel tendit le bras le long du comptoir, paume en l'air. Martin esquissa un geste, croyant à une invitation, mais elle fit glisser le plateau sur sa main pour l'emporter.

C'est ça, je te dirai, dit-elle, avant de s'en aller.

Martin sortit. Gobbo lui raconterait plus tard que sa fille avait longuement observé la porte refermée, après qu'il eut quitté le bar.

Après la fermeture, Roby demanda à Mabel de rester encore un moment.

C'est peut-être pas raisonnable que je te parle, dit-il.

Comment ça ?

Les gens disparaissent après.

Je comprends pas.

Toutes ces coïncidences... Double qu'on retrouve la gorge tranchée, et maintenant, Snake qui s'est évanoui dans la nature... À ce que je sache, il est bien allé te voir à la pension où tu crèches ?

Et alors ?

Alors, c'est bizarre.

Il y a plein de gens qui m'ont parlé aujourd'hui, peut-être que vous devriez vérifier qu'ils sont toujours de ce monde, dit Mabel.

Justement, ton père, il te voulait quoi, tout à l'heure ?

J'en sais rien, j'ai pas écouté, je m'en voudrais de le mettre en danger lui aussi.

Arrête de me prendre pour un con !

Mon père se fout pas mal de ce qui me concerne.

C'est pas l'impression qu'il donnait. Il avait même l'air plutôt bien disposé, contrairement à l'autre fois.

Où vous voulez en venir ?

Je me demande ce qui a pu le faire changer d'avis.

Pourquoi ça vous regarderait ?

Baisse d'un ton, petite ! Tout ce qui se passe dans mon bar me regarde.

Vous pensez quand même pas qu'il serait capable de commettre un meurtre ?

Je le connais pas, ton père.

Vous avez vu la taille de Double, comparée à lui !
On est beaucoup moins costaud, quand on est soûl.
Tout le monde détestait Double.
Roby leva les yeux sur la salle vide.
Peut-être bien, mais j'en imagine aucun oser prendre le risque.
Je ne comprends pas pourquoi ça vous tracasse autant.
S'attaquer à Double et à Snake, c'est aussi provoquer Joyce, et ça
c'est pas bon pour les affaires.

J'ai pas remarqué qu'il y avait moins de monde ce soir.
On sait pas comment ça peut tourner, et puis j'aime pas que les
choses changent.
C'est tout ce que vous aviez à me dire ?
Roby laissa passer un moment, fixant durement Mabel.
C'est tout, oui... pour l'instant.

Les jours qui suivirent, la ville entière se mit à murmurer. Ce que les gens pensaient dans leur coin, ils en vinrent à le partager avec d'autres, d'abord à mots couverts, au cœur de la forêt, dans des alcôves, des soupentes, où l'on se donnait rendez-vous en secret. Le géant, que l'on croyait invincible, avait été vaincu par un justicier anonyme, un être impensable, à l'évidence surhumain, qui s'était opposé à Joyce en personne. La vue du cadavre flottant sur la rivière avait ébréché toutes les formes de servitude jusque-là acceptées. On prenait peu à peu conscience de ce qui sommeillait, une révolte inexprimable avant le meurtre, ancrée depuis toujours, qui préexistait aussi chez leurs parents, leurs ancêtres. Ils se dressaient timidement, se confortant les uns les autres, expérimentant leur dignité, comme un oisillon ses ailes toutes neuves.

La communauté grandissait, s'organisait. Les rancunes se muaient en colères discrètes, montaient dans les gorges et agitaient des corps prêts à lutter pour faire valoir leurs droits. La conscience enfin mise au jour que se révolter était la seule façon de ne pas naître mourant. Nul n'évoquait les leçons de l'histoire, enseignant qu'il est vain de brûler une idole pour mettre une réplique à sa place, que toute idole est haïssable, que les victimes se transforment aisément en bourreaux, sans le moindre état d'âme. On ne voulait pas se retourner. On se souciait seulement de l'instant présent étiré en victoire future. On employait de grands mots : combat et résistance, des mots que l'on avait encore en bouche depuis la dernière guerre. Plus on parlait, plus on prenait de l'assurance, mais on restait encore caché, le doute muré derrière chaque figure en forme de masque, et la peur flottait partout comme une unique et entêtante odeur corporelle. On jetait les idées en vrac, puis on en vint à les recenser, à les mettre en forme, afin de les traduire en manifeste. Des revendications prirent ainsi corps, ainsi que les moyens à engager pour les faire adopter. On posa les bases d'un

syndicat. La communauté des contestataires enflait sans cesse. On conspirait toujours en secret, on se sentait de plus en plus forts. La peur s'estompait au fil de grands discours. On en oubliait Lynch et son autorité. Ne pas se tromper d'adversaire. On pensait que la partie pouvait se gagner si l'on était solidaires et suffisamment en nombre. Bientôt, le nombre fut acquis, et lorsque enfin on se posa la question de l'élan et du courage nécessaires pour porter la révolte à la lumière, on se rendit à l'évidence qu'il fallait un chef, un guide charismatique afin de mener le troupeau. On s'observa longuement, cherchant l' élu, mais on ne reconnut personne de cette trempe dans les rangs. On réfléchit à haute voix. Un nom fut prononcé une première fois, puis répété, et ce nom s'imposa comme le seul. Il devint une évidence pour chacun, mais l'homme qui répondait à ce nom n'était pas parmi eux.

Ils étaient au moins cent à traverser la place. Beaucoup tenaient des instruments de musique, à cordes ou à vent. Musiciens silencieux composant maintenant un grand orchestre, eux qui avaient jusque-là répété seuls ou en formations restreintes. Ils allaient avec gravité, ne paraient pas, marchant au même rythme, semblables à des soldats en armes se rendant en première ligne, sans savoir ce qu'ils trouveraient là-bas, ni même ce qu'était en vérité une ligne de front. Eux qui s'étaient toujours satisfaits de l'ici se rendaient là-bas, vers quelque idéal jusqu'alors inconcevable, eux qui avaient toujours marché en petits groupes avançaient désormais en rangs serrés. Géométrie de combattants. Ils allaient résolument, chacun soutenu par tous les autres, en une forme de courage grégaire, qui veut que le nombre fait croire que l'on aura toujours quelqu'un sur qui compter, sans se douter un seul instant que ce quelqu'un, c'est seulement soi-même.

Des femmes aux fenêtres les regardaient passer, depuis les rez-de-chaussée ou les étages. Héros de carnaval avant même le premier engagement, pris dans une guerre déclarée depuis tant d'années et pour laquelle ils n'avaient jamais envisagé de relever le gant. Se sentant observés, ils ne se détournèrent pas de la gloire naissante vers laquelle on les poussait. Ils ne regardèrent pas non plus la statue du général, ne se souciant plus de cette vieille gloire aux épaules recouvertes d'une capeline de fientes desséchées, cet antique guerrier en guenilles, fixé par quatre boulons rouillés, dont le sabre jeté en avant indiquait une direction à l'opposé de la leur. Ils allaient au-devant de leur guide, savaient où le trouver. D'un commun accord, ils avaient désigné celui qui les aiderait à devenir ces héros par ricochet, qui ferait de cette troupe une véritable armée.

Ils ralentirent sous l'impulsion de l'homme à la clarinette, qui envoya une première note, puis un air suivi, de ceux qui enjolivent les

guerres au son des fifres. On s'accorda. Le groupe quitta bientôt la place. Au fil des rues, rameutés par la musique, d'autres hommes vinrent encore grossir la meute. On mit des paroles sur la musique, et elles se mêlèrent en un chant repris en chœur au travers des rues. On chanta pour se convaincre de sa force, se libérer de sa stupeur.

Ils arrivèrent devant L'Amiral. Les voix se turent et les notes de musique s'éteignirent lentement, semblables à des flammèches manquant peu à peu d'oxygène. L'homme à la clarinette, que tout le monde appelait Laz, entra le premier, sous le regard interdit des quelques occupants. Il s'installa à une table et posa l'instrument dessus, qui ressemblait au cou d'un cormoran émergeant d'une eau sombre, avec son bec effilé fiché dans la fumée des cigarettes. Le reste des hommes suivit. Certains s'attablèrent avec Laz, les autres aux tables voisines. Ils commandèrent des bières et on vint les servir. Il n'y eut pas de fanfaronnades, de simples messes basses, des acquiescements, et des regards à peine discrets, tous dirigés vers le fond de la salle. Lynch était assis à la première table, tout contre la grande baie vitrée donnant sur la rue. Au bout d'un moment, plus personne ne fit attention à sa présence, ni à sa main sous la table, crispée sur la crosse de son arme.

Laz termina de boire sa bière, puis se leva, ceux qui étaient assis à sa table se levèrent à leur tour. Il se dirigea lentement vers le fond de la salle. Les hommes se dressaient sur son passage comme des clous plantés à l'envers au travers du plancher, et c'était beau à voir, cet assentiment, même Lynch se leva, par pur réflexe, et se rassit aussitôt. Une grande émotion accompagnait la marche de Laz. Une fois parvenu devant Gobbo, il balaya le bar du regard, cherchant en chacun de ses compagnons un supplément de détermination et de courage. Aller au bout de la mission qu'on lui avait assignée, être ce passeur dont on se souviendrait assurément. Aucun ne baissa les yeux. Certains tenaient leur verre à deux mains, comme s'ils brandissaient un cierge. La scène ressemblait au terme d'une procession, dont la relique à honorer aurait été un homme dans lequel ils étaient prêts à placer leur entière confiance, sans savoir encore s'il accepterait de la recevoir, et encore moins s'ils en étaient dignes eux-mêmes. Un calme inhabituel régnait dans le bar, parfois troublé par le cliquetis d'un briquet. Les filles de l'étage se tenaient toutes contre la rambarde, comme si elles assistaient à une représentation depuis le paradis, exclues du jeu et

protégées des acteurs. Laz s'assit fébrilement entre Gobbo et Martin. Le silence s'installa.

Tu veux quelque chose ? demanda Gobbo au bout d'un moment, sans lever les yeux de son verre vide.

Laz se racla la gorge, et se mit à parler doucement pour ne pas être entendu de Lynch.

On a décidé de demander à Joyce une amélioration de nos conditions de travail.

Je ne vois pas en quoi ça me concerne, et parle plus fort, répondit Gobbo tout haut.

On voudrait que tu nous aides.

Pourquoi ? Ce sont vos revendications, pas les miennes.

Gobbo leva les yeux et dévisagea les hommes massés autour de la table, puis s'arrêta sur Laz.

Vous m'avez l'air capables de vous aider tout seuls, ajouta-t-il.

Toi, on sait que tu flancherais pas devant Joyce.

Qui te dit que je flancherais pas.

Après tout ce que tu as vécu, tout ce que tu nous as raconté, ça m'étonnerait... alors que nous, on n'est jamais sortis de ce trou.

Gobbo regarda Martin.

Tu étais au courant ?

Martin secoua négativement la tête.

Comment ça se fait qu'il n'est pas au courant ?

Il l'est, maintenant, répondit Laz.

Gobbo l'observa d'un air curieux.

Alors, tu acceptes ? demanda Laz.

Commande-nous d'abord deux bières.

L'homme fit un signe à Roby. Peu après, Mabel apporta les bières et les posa sur la table. Elle s'apprêtait déjà à retourner au bar, quand Gobbo lui demanda si elle voulait bien rester. Surprise, elle observa le marin, hésita un instant. Des hommes se serrèrent pour lui ménager une place, face à son père, et elle s'y inscrivit. Gobbo cogna son verre contre celui de Martin et un peu de mousse s'envola, semblable à de l'écume au-dessus d'une jetée.

Qu'est-ce que tu penses de tout ça ?

Martin hésita, perturbé par la présence de sa fille dans son champ

de vision.

Personne ne me demande mon avis.

Moi, je te le demande.

Martin but une gorgée.

C'est vrai que tu dois bien être le seul à pouvoir lui tenir tête, dit-il avec un brin d'ironie dans la voix.

Et tu serais prêt à m'accompagner... pour lui tenir tête ?

On n'a pas besoin de lui, coupa Laz.

C'est pas à toi que je parle, et si ça te dérange, je te retiens pas !

Laz se renfroigna. Gobbo ne quittait plus Martin des yeux.

Qu'est-ce que tu réponds ?

Je réponds qu'un autre ferait mieux l'affaire.

C'est pas à un autre que je demande.

J'ai besoin de réfléchir...

De toute façon, c'est ça ou rien, dit Gobbo en haussant la voix.

Martin sentait tous les regards peser sur lui.

Alors, t'as suffisamment réfléchi ?

Je suis pas sûr que tout le monde soit d'accord.

Bien sûr que si, tout le monde est d'accord, pas vrai vous autres ? lança Gobbo à la cantonade.

Personne ne répondit.

On fera comme tu veux, dit Laz au bout d'un moment.

Bien, c'est entendu, et toi aussi, tu viendras, dit le marin en désignant Laz avec son verre.

L'autre acquiesça. Gobbo termina sa bière, puis se leva. Il traversa la salle, et les hommes s'effaçaient comme des silhouettes en carton touchées par une balle sur un stand de tir. Arrivé à la table de Lynch, il se planta devant lui d'un air arrogant.

Tu n'oublieras rien, dit-il.

Oublier quoi ?

Quand tu vas répéter à Joyce ce que tu as entendu, il ne faudra rien oublier, et surtout pas que la grève générale est déclarée.

Un frisson parcourut le bar.

Vous me prenez pour qui ? demanda Lynch.

C'est bien ce que tu allais faire, de toute façon.

Personne me donne d'ordre.

C'était pas un ordre, mais une simple mise au point.

Lynch demeura pensif, baladant un regard suspicieux dans la salle.

Les ouvriers le fixaient, rassérénés par les propos et l'aplomb dont faisait preuve le marin.

Je serais toi, je prendrais en compte que les mouches peuvent changer d'âne un de ces jours, ajouta Gobbo dans un sourire.

Lynch ne répondit rien. Il quitta aussitôt le bar à grandes enjambées.

Gobbo retourna s'asseoir.

C'est bien nécessaire de faire la grève ? Peut-être qu'on n'a pas besoin d'en arriver là, demanda Laz.

Le marin planta un regard amusé dans celui de son voisin.

Vous comptiez pêcher la baleine avec un cure-dent, peut-être, dit-il.

Lynch rendit immédiatement compte à Joyce, sans bien sûr préciser que Gobbo lui en avait fait la demande. À l'évocation de la grève, Joyce enserra les accoudoirs, tentant de maîtriser au mieux sa colère. Lynch affirma que personne à L'Amiral n'avait fait attention à sa présence, qu'il avait la situation bien en main. Joyce connaissait l'homme pour savoir qu'il ne passait jamais inaperçu, que c'était avant tout un opportuniste, un fourbe sans grande intelligence. Quoi qu'il se passe par la suite, Lynch ménagerait la chèvre et le chou en pensant que la chèvre et le chou seraient dupes de son manège. Joyce ne le retint pas longtemps, il le renvoya porter sa réponse à L'Amiral : il accepterait d'écouter les ouvriers dans un avenir proche, seulement s'ils étaient au travail le lendemain.

De retour à L'Amiral, Lynch transmet le message, puis il s'approcha du comptoir pour commander à boire.

On a besoin de parler entre nous, dit Gobbo depuis le fond de la salle.

Et alors, je vous en empêche pas, répondit Lynch en se retournant. Si, on aimerait que tu partes.

J'ai le droit d'être là.

C'est vrai que tu as le droit, mais ce serait quand même dommage de déjà choisir le mauvais camp avant de savoir où il se trouve, pas vrai ?

Lynch ne répondit rien. Il réfléchit un moment en défiant le marin du regard. Les autres souriaient lorsqu'il quitta le bar, et ils auraient bien lancé quelques quolibets méprisants s'ils s'étaient tous entendus à l'avance.

La discussion fut amorcée par Gobbo, puis il laissa la main à Laz. Les débats tournèrent court. Le marin n'eut plus besoin d'intervenir. Tout le monde était d'accord pour juger inacceptable la proposition de

Joyce.

Le jour suivant, aucun camion ne sortit des carrières. Un service minimum fut assuré à la centrale, afin qu'elle crache juste ce qu'il fallait de mégawatts pour éclairer la population.

Bien des années auparavant, une fois installé, Joyce avait donné du travail à certains, puis au fil du temps, directement ou indirectement, à tous. Lui que l'on considérait alors comme une sorte de messie était devenu un exploiteur et un tyran. Le sens de l'histoire. Son temps était-il aujourd'hui compté ? Ce mouvement de rébellion sonnait-il sa propre fin ? Il avait lu des livres sur l'édification des empires, sur leur effondrement. Il savait que *les faibles finissent toujours par l'emporter, non par addition de leurs forces, mais par soustraction de celles des puissants*, que l'on ne peut durablement rien contre une contagion de masse dépourvue de raison et de peur. Savait que ce que l'on bâtit, et cela dès la première pierre posée, préfigure déjà la ruine. Que les bâtisseurs et les pierres finissent par disparaître, que seules les idées traversent parfois les âges et survivent aux désastres en contrariant les équilibres, les pires et les meilleurs. Joyce avait construit tant de murs qu'il en avait oublié la force des idées, d'en nourrir d'anciennes, d'en faire naître de nouvelles.

Il redoutait ce moment depuis le premier jour où il avait loué une chambre d'hôtel. Assis dans le fauteuil de la chambre 32 plongée dans la pénombre, il attrapa la sacoche, l'ouvrit et y glissa ce dont il espérait ne jamais devoir se servir, puis il la reposa sur le plancher. Ensuite, il se leva et sortit de la pièce. Avant de quitter l'immeuble, il vérifia par une lucarne que les vigiles étaient bien à leur poste et se félicita de les payer grassement. Se demanda combien de temps ils lui resteraient fidèles si les choses évoluaient dans le mauvais sens.

Une fois dehors, les hommes le saluèrent. Trois d'entre eux vinrent à sa rencontre pour l'escorter. Ils traversèrent la rue, mais Joyce entra seul dans le bâtiment où vivaient sa femme et son fils. C'était un mardi.

Joyce reconnut la voix d'Isobel de l'autre côté de la porte de la salle à manger. Il demeura un instant à écouter ce qu'elle lisait à Hélios :

Et moi, debout dans la nuit, paupières baissées, je veille les grandes douleurs, les sommeils orageux,

*Passant à quelques centimètres à peine des visages une main caressante,
La fièvre tombe dans les lits, le sommeil vient par à-coups.*

Et puis je perce l'obscurité, de nouvelles têtes surgissent,

S'éloigne de moi la terre dans l'épaisseur de la nuit,

Et je ne surprends pas moins de beauté dans ce qui n'est pas la terre.

Glissant de chevet en chevet, j'accompagne le profond sommeil d'autres dormeurs l'un après l'autre,

Et je rêve en mes rêves les rêves des autres rêveurs,

Car je deviens les autres qui rêvent...

Isobel se tut au premier coup porté sur la porte. Joyce entra, découvrant Hélió debout près de sa mère, tous deux inquiets de le voir un jour de semaine. Elle passa un bras autour des épaules de son fils, un doigt glissé entre les pages du livre, marquant l'endroit où elle s'était interrompue. Joyce pouvait lire le titre et le nom de l'auteur sur la couverture : *Feuilles d'herbe*, Walt Whitman. Sans plus attendre, il expliqua la situation. Aux intonations saccadées de son mari, Isobel remarqua sa nervosité inaccoutumée, et l'inquiétude céda la place à la surprise. Il n'y avait pas une minute à perdre, ajouta-t-il, ordonnant à sa femme de préparer les bagages, afin d'éloigner son fils et elle au plus vite, le temps que les choses se tassent. L'affaire de quelques jours. La fuite était déjà prévue pour la nuit suivante. Isobel demanda ce qui les poussait à partir. Joyce ne souhaitait pas entrer dans le détail. Elle ne voulait pas quitter la ville sans avoir prévenu ses parents. Il répondit que ce ne serait pas une bonne idée, que cela risquerait de les mettre tous en danger, mais il promit d'organiser leur évacuation, si jamais les choses s'envenimaient. À aucun moment de la conversation il ne fut provocant ou cynique, comme il en avait pourtant l'habitude. Isobel pensa que la sincérité dont faisait preuve son mari attestait la gravité de la situation. Elle étreignait toujours Hélió. L'enfant fixait son père, les yeux écarquillés, le livre plaqué contre son cœur. Avant de partir, Joyce posa un regard attentif sur cette femme et cet enfant, comme si pour la première fois ils lui apparaissaient supérieurs à son ambition.

Il regagna l'immeuble et monta dans la chambre 32, afin de réfléchir à la chronologie des événements à venir. Gagner du temps. Reprendre la main. Il accepterait de recevoir la délégation des grévistes le lendemain matin à la centrale.

Une fesse calée sur le rebord de la fontaine, Élie se tenait sous la protection du général. De la pointe ferrée d'une béquille, il écrivait sur l'eau avec application, traçant des lettres torturées, la tête penchée en avant, ses joues disparaissant derrière ses cheveux gris encore épais, qu'il ne coupait qu'une fois l'an, si bien que de son profil émergeait seulement un nez crochu, semblable à l'excroissance d'une falaise épargnée des marées. Exposé en plein soleil, il se moquait des rayons qui frappaient son dos, sa nuque et l'arrière de son crâne. Depuis plusieurs jours, une douleur lancinante remontait dans sa hanche, grignotant le bas de son ventre. Il n'en avait parlé à personne, ne montrait rien, se cachant quand la douleur devenait trop intense. Il s'était juré que plus jamais un docteur ne le toucherait.

Il serra les dents tout en bourrant une pipe de tabac mélangé à des herbes qui permettaient d'atténuer autant que possible sa souffrance. Il craqua une allumette, enflamma le tabac, tira une longue bouffée. Après quelques minutes, son esprit s'en alla au-delà des os, des chairs et des muscles perdus. Une image se matérialisa à la surface de l'eau, un visage sauvé de la vieillesse dans un ovale transparent fixé sur la dalle d'une tombe. Celui de sa femme Lina, à la base duquel se mit à pousser un corps tout entier, ce corps qu'il avait tant désiré, tant recouvert de sa masse fougueuse, il y avait si longtemps. Il bascula la tête en arrière, implorant le soleil de faire disparaître l'incarnation.

Je te dérange !

Les lèvres d'Élie frémirent à peine d'un *merci* inaudible, et des crevasses sous la barbe apparurent sur les rives d'un sourire enfantin.

C'est pas près d'arriver, dit-il en posant un regard plein de tendresse sur sa petite-fille.

Je suis désolée d'avoir mis aussi longtemps à venir.

Le principal, c'est que tu sois là.

Comment tu vas ?

Mieux.

Mabel couvrit d'une main l'avant-bras décharné du vieil homme.

Et si on allait faire un tour ? dit-elle.

Bonne idée, c'est bientôt l'heure de manger, je t'invite.

Où ça ?

À la maison, pardi !

Il y eut un long silence. Mabel retira sa main. Surplombant la fontaine, le général n'en finissait pas de braver l'ennemi.

C'est pas une bonne idée, dit-elle au bout d'un moment.

Moi, je crois que c'est la meilleure que j'aie jamais eue.

Mabel s'assit près de son grand-père.

J'ai pas très envie de retourner là-bas, et puis je pense pas qu'on m'accueillerait avec le sourire.

Ta mère est toujours mal conseillée, mais elle a fait du chemin depuis ton départ. Pour ton père, c'est différent... Tu sais, les hommes disent souvent trop tard les choses qu'ils ont sur le cœur ou ils ne les disent jamais, et des fois même, ils ne comprennent pas que c'est sur le cœur que sont les choses. Ton père, il ne sait pas comment s'y prendre... pas plus qu'un autre.

Mabel regarda le ciel d'un air blasé.

Je ne suis pas sûre de vouloir leur pardonner.

Qui te parle de leur pardonner, et puis, pense à tes frères, ils seront fous de joie de te revoir.

Mabel imagina le sourire de Luc, et elle se rembrunit aussitôt.

Tu penses vraiment qu'ils peuvent changer ?

Bien sûr que non.

À quoi ça servirait, alors ?

Ils n'ont pas à changer, puisqu'ils savent tous les deux qu'ils se sont trompés... Il faut simplement qu'ils trouvent les mots pour l'admettre, et sans toi, ça sera pas possible.

Tu es en train de me dire que je n'ai pas vraiment le choix.

Tu l'as, je dis juste ce qui serait le mieux pour tout le monde.

Un groupe d'une dizaine d'hommes traversa la place en les saluant. Ils portaient des pantalons de flanelle et des chemises propres, et leurs ombres défroissées les suivaient, indolentes. Élie les regarda passer, incrédule, et attendit qu'ils s'éloignent.

D'habitude ils me disent jamais bonjour, c'est bizarre... Et puis, c'est pas le jour ni l'heure de se balader attifés comme ça.

Tu n'es pas au courant ?

Au courant de quoi ?

Les ouvriers ont voté la grève.

Élie frappa la surface de l'eau du plat de la main.

Nom d'un chien, la grève, rien que ça !

Elle s'est décidée hier soir à L'Amiral. Papa n'a rien dit en rentrant ?

Non.

Pourtant il était là, il fait même partie des meneurs avec Gobbo, un ancien marin, et un certain Laz...

Ton père avec les meneurs, comment c'est possible ?

C'est ce marin, avec qui il est toujours fourré, qui l'a entraîné avec lui.

Et les autres ont rien dit ?

Le marin leur a pas laissé le choix, les autres boivent ses paroles.

Élie jeta un coup d'œil à l'angle nord-est de la place vide, par où les hommes avaient disparu.

Je comprends mieux pourquoi ils m'ont dit bonjour.

Il prit appui sur ses béquilles et se leva.

Tu me raconteras tous les détails en chemin, tu sais comme ta mère est à cheval sur l'heure des repas.

À la suite des fortes pluies, la surface du chemin ressemblait à une peau desquamée tannée par le soleil. Le vieil homme était concentré sur les efforts requis par la marche. Les effets des herbes mélangées au tabac allaient en s'atténuant. La pointe d'une béquille ripait souvent dans une ornière, et il prenait alors appui sur la seconde en grimaçant, pour ne pas chuter et contenir au mieux les à-coups se répercutant dans le moignon. Mabel se tenait près de lui, pour le cas où il trébucherait. Elle lui raconta tout ce qu'elle savait. Élie ne posa aucune question. Plus ils se rapprochaient de la maison, plus Mabel songeait aux pires formes que pourraient prendre les retrouvailles. Bientôt, elle ralentit pour laisser passer devant son grand-père. Une fois arrivé au portillon, il s'arrêta pour souffler, attendant qu'elle le rejoigne.

Va devant ! dit-il en balançant la tête vers la façade.

Toi d'abord, je préfère.

Non, ma belle, le cadeau serait moins beau.

Pas sûr que ce soit un cadeau pour tout le monde, et je suis censée leur dire quoi ?

Bonjour.

Mabel esquissa un sourire. Il était trop tard pour reculer. Elle poussa le portillon, traversa l'espace la séparant du porche et monta les marches. Elle hésita un instant face à la porte, puis leva la main pour frapper.

Personne ne toque pour entrer chez lui, à ce que je sache, dit Élie qui la suivait de près.

Mabel tourna délicatement la poignée, poussa la porte et entra. Longtemps après, elle tenterait de reconstituer la scène dans son ensemble, de remettre en ordre tous les éclats entrevus en un seul regard. Passé le moment de stupeur provoquée par l'apparition de sa fille, Martha fit un mouvement de tête vers le haut, puis se dirigea

vers le buffet, comme si elle se souvenait d'une chose essentielle, l'ouvrit, attrapa une assiette, des couverts et un verre, et les déposa entre Luc et Marc, qui s'écartèrent un peu. Les trois frères étaient aux anges, ça se voyait sur leurs figures, mais seul Luc ne parvenait pas à contenir son émotion. Il alla chercher une chaise, qu'il installa près de lui. Élie gagna sa place en bout de table, soulagé d'enfin s'asseoir. Martin le suivit des yeux, et il le fixait encore pendant que Mabel s'asseyait à son tour entre ses frères.

Eh bien quoi, j'ai encore le droit de ramener une invitée de temps en temps, dit le vieil homme en interpellant son gendre.

Martin se tourna vers sa femme.

J'ai rien contre, dit-il.

Martha secoua la tête de haut en bas.

Bon, alors on peut manger maintenant.

J'ai faim, dit Luc en saisissant le pichet.

Il versa de l'eau dans le verre de sa sœur.

Martha servit une portion de civet de lapin et de pommes de terre dans chaque assiette, et tout le monde se mit à manger. Personne ne parlait plus. À un moment, Élie utilisa sa fourchette pour retirer un morceau de chair fibreuse coincée entre ses dents, puis il dit :

Alors comme ça, il paraît que c'est la grève.

Martin ne réagit pas.

Il y avait un barrage à l'entrée des carrières, personne n'a pu travailler aujourd'hui, dit Marc.

Et à la centrale ?

Martin paraissait impassible. Il termina de mâcher, avant de répondre :

On assure un service minimum.

Le vieil homme cogna le manche de sa fourchette sur la table.

À mon avis, c'est une connerie, dit-il.

Une connerie, la grève ?

Non, je veux parler du service minimum. Ça ferait du bien à tout le monde de se retrouver un peu dans le noir.

C'est pas moi qui peux en décider.

Il paraît pourtant que tu es pas le dernier dans cette histoire, dit Élie d'un air sournois.

Martin leva les yeux sur sa fille, et il n'y avait pas le moindre reproche dans son regard. Élie porta un morceau de civet à sa bouche

et se mit à mastiquer lentement tout en parlant :

Si on m'avait dit ça un jour, je l'aurais pas cru. Vous avez demandé à parler à Joyce ?

On attend sa réponse.

Il ne faudrait pas que ça dure trop longtemps, on a tous besoin de vos payes, coupa Martha.

Elle tardera pas, Joyce non plus n'a pas intérêt à laisser pourrir la situation, dit Élie.

J'espère que tu dis vrai.

Et ce Gobbo, il te paraît fiable ?

Martin jeta un nouveau coup d'œil à Mabel.

Il est de notre côté, dit-il.

Si on m'avait dit ça un jour, répéta Élie tout en essuyant son assiette vide avec un morceau de mie, puis il bascula la tête vers sa fille. Je prendrai bien une autre patate avec du jus par-dessus.

Martha se leva pour servir son père. Le vieil homme fit un signe de tête en guise de remerciement. Les autres le regardaient, lui qui d'habitude mangeait comme un pinson.

Il y a que moi qui trouve ça bon, dit-il en se mettant aussitôt à écraser la pomme de terre dans le jus de civet.

J'en reveux bien un peu plus, moi aussi, dit Luc.

C'est bien, moussaillon, il faut prendre des forces.

Ils échangèrent un clin d'œil, puis le vieil homme fit claquer sa langue et se redressa.

Ça fait plaisir d'être de nouveau tous ensemble... C'était bien ce que tu voulais ? reprit-il en s'adressant à sa fille.

Martha servit Luc, puis resta immobile près de Mabel.

Je te ressers tant que j'y suis, on dirait que t'as pas épaissi ?

Je veux bien.

Casse ma carcasse, sûr que ça fait plaisir, dit Luc.

Joyce avait souhaité rencontrer les grévistes à la centrale, afin de prendre connaissance de leurs revendications. Il était déjà à l'intérieur, lorsque la délégation pénétra dans le hall, positionné sur la coursive en compagnie de ses hommes en armes. À la vue des nouveaux arrivants, les molosses, attachés à la rambarde, glissèrent leurs grosses têtes entre les barreaux et grognèrent en montrant les dents à travers les lanières en cuir de leurs muselières. L'un des vigiles, resté dans le hall, repoussa la lourde porte guidée par le rail, la barra et rejoignit ses compagnons sur la coursive. Là-haut, en arrière-plan, l'éclairage provenait de hublots grillagés, qui dispensaient une lueur évanescence découpant des silhouettes comme évidées.

La peur se lisait sur le visage de Laz. Martin semblait indifférent à la situation, laissant aller son regard d'un bout à l'autre de la coursive. Depuis qu'il était entré, Gobbo fixait Joyce à la manière d'un gladiateur impatient d'en découdre. On entendait seulement les plaintes des chiens, et de la bave ruisselait de leurs gueules oppressées et s'écrasait sur le sol en petites flaques espacées de trois ou quatre mètres. Une ampoule se mit à grésiller, puis le filament se brisa dans un claquement sec, et l'un des vigiles fut happé par la pénombre en compagnie de son chien. Un objet tinta sur la rambarde métallique.

Je veux que cette grève cesse immédiatement, dit Joyce sur un ton péremptoire, et sa voix continua de résonner à l'intérieur du bâtiment.

Il était entendu que Gobbo parlerait le premier. Il attendit que le silence revienne.

Ça ne dépend que de vous, répondit-il sans paraître impressionné. J'imagine qu'on parle d'argent.

Le marin regarda chacun de ses compagnons, puis revint à Joyce. De conditions de travail, et de dignité, aussi.

D'une main imitant la forme d'un revolver, Joyce pointa tour à tour les trois émissaires.

Je pourrais tous vous faire abattre sur-le-champ, si je voulais, et on n'en parlerait plus.

Laz était de plus en plus nerveux.

Si vous voulez transformer une grève en guerre, c'est ce que vous devriez faire, en effet. L'histoire est remplie d'exemples de ce genre.

Joyce baissa la main et il agrippa fermement la rambarde, à la manière d'un ténor du barreau.

Il faut d'abord me donner le nom du meurtrier de Double.

À quoi ça servirait ?

C'est à prendre ou à laisser.

Gobbo étendit les bras. Les hommes de Joyce levèrent leur arme.

Le coupable est devant vous, dit-il solennellement.

Je ne te crois pas.

Martin posa une main sur le bras de Gobbo pour l'abaisser.

C'est moi qui l'ai tué ! dit-il.

Vous vous foutez de moi !

Gobbo souriait.

J'imagine que toi aussi tu es coupable, lança Joyce à un Laz totalement décomposé.

Et dehors, vous ne pourriez sûrement pas tous les compter, coupa Gobbo pour ne pas laisser à Laz le temps de répondre.

Joyce fit signe à ses hommes de baisser leur arme.

Il semblerait qu'on soit dans une impasse, dit-il.

Vous êtes le seul à connaître la sortie.

J'ai besoin de réfléchir encore.

Bien, mais en attendant, personne ne reprendra le travail.

Laz pivota sur lui-même. Il se dirigea vers la porte, comme un pécheur libéré du confessionnal, puis il retira la barre métallique et commença d'ouvrir la porte. Gobbo et Martin le suivirent à pas lents.

Toi, tu restes encore un peu, j'ai à te parler, lança Joyce.

Gobbo se retourna.

Moi ?

Toi.

J'ai rien à leur cacher.

Qu'est-ce que tu risques... à moins que tu aies peur ?

Laz avait déjà quitté la centrale. Un rectangle de lumière était plaqué au sol, semblable à un tapis cousu de fils d'or.

Vas-y, dit Gobbo à Martin.

Tu es sûr ?

Oui, j'en ai pas pour longtemps.

Martin obéit.

Referme la porte ! dit Joyce.

Gobbo repoussa le battant. Il revint ensuite se placer devant Joyce.

Alors, c'est toi le fameux marin !

Dites ce que vous avez à dire, qu'on en finisse.

Pourquoi tu es avec ces pouilleux, tu ne travailles même pas pour moi ?

Ça ne vous regarde pas.

Et si je t'offrais suffisamment d'argent pour le restant de tes jours.

Le restant de mes jours ! Et ça monterait à combien, d'après vous ?

On peut en discuter.

Gobbo fit mine de réfléchir.

Je ne crois pas que vous possédiez assez pour payer le prix de ma trahison.

Tout homme a un prix, et j'ai beaucoup d'argent.

Qu'est-ce que j'en ferais de votre argent, je n'ai rien à acheter.

Joyce se mit à longer la rambarde. Ses hommes voulurent l'escorter, mais il leur demanda de ne pas bouger. Il descendit l'escalier et vint à la rencontre de Gobbo. Les deux hommes se faisaient face à moins d'un mètre, se défiant du regard.

Tu sais ce que je crois ? dit Joyce. Je crois que tu es trop intelligent pour perdre ton temps à les défendre.

Si je vous suis bien, je serais donc un idiot en les abandonnant.

Les traits fondirent sur le visage de Joyce.

Qu'est-ce que tu cherches, si ce n'est pas l'argent... Toi aussi, tu veux ma tête ?

Je me contrefous de votre tête, et eux aussi ils s'en foutent, c'est ce que vous représentez qu'ils ne supportent plus.

Joyce tendit rageusement le bras vers la porte et sa main pendait comme un dérisoire artefact.

Ce que j'ai acquis, aucun d'eux ne pourra jamais y prétendre, aucun ne le voudra autant que je l'ai voulu. Ils préfèrent me détruire, parce que ce que je représente les met précisément face à leur incapacité à

se dépasser. Mais, même si j'accédais à leurs désirs, ils ne vivraient pas mieux pour autant... et tu le sais.

Ce que je sais aussi, c'est que leur cause est juste, c'est pour ça que j'ai accepté d'être leur porte-parole.

Leur cause, ne me dis pas que tu y crois. Ils ne font cause commune que pour masquer la somme de leurs défaillances individuelles, leur manque d'ambition et de courage.

Peut-être que tout le monde ne pense pas de la même manière que vous...

À moins que tu ne caches ton ambition véritable, et que tu te serves d'eux.

Gobbo tourna les mains, montrant ses paumes.

Vous voyez de l'ambition quelque part ?

Comme il ne parvenait pas à faire plier Gobbo, Joyce prit un air grave.

Des hommes mourront peut-être, dit-il.

À vous de faire en sorte que ça n'arrive pas.

Un homme à moi est déjà mort, assassiné.

Ce porc n'a eu que ce qu'il méritait, dit Gobbo, et un voile de folie habillait son regard en cet instant.

Joyce prit un temps.

Je me demande si je t'admire ou si j'ai de la pitié pour toi, reprit-il sur un ton sarcastique.

Je veux surtout rien vous devoir, répondit Gobbo sur le même ton.

Il esquissa un mouvement. Dans les coursives, les hommes le mirent de nouveau en joue et les chiens grognèrent de plus belle.

Je crois qu'on n'a plus rien à se dire, ajouta-t-il avant de sortir sous le regard médusé de Joyce.

Lynch était parti depuis longtemps, quand Joyce quitta l'immeuble au milieu de la nuit, avec sa vieille veste en cuir craquelé et sa mallette. Deux vigiles se précipitèrent à sa rencontre. Il leur expliqua qu'il s'absentait un moment et que, pour une fois, il n'avait pas besoin de protection. Il reviendrait bientôt. Les accents autoritaires qui modulaient habituellement sa voix avaient disparu, une voix qu'on aurait crue en cet instant brisée, puis réparée sommairement avec quelque chose d'insoupçonné venant d'un homme tel que lui, quelque chose venant de l'enfance.

Un chien approcha et renifla son bas de pantalon. Joyce se baissa et s'assit sur les talons, comme un pisteur. Il déposa la sacoche au sol sans lâcher l'anse et se mit à caresser l'animal de sa main libre sous le regard interdit des vigiles. Il tapota la tête du chien une dernière fois et se redressa, puis s'éloigna sans un regard pour la galerie de figures sur lesquelles se peignait la stupéfaction. À chaque fois qu'il passait devant un brasero, la lueur le percutait en pleine face et s'étalait ensuite sur son dos. Des ombres désordonnées flottaient tout autour, semblables à des bouts de tissu charbonnés. Lorsqu'il eut dépassé le dernier brasero, les hommes qui ne l'avaient jamais quitté des yeux virent le cuir de sa veste s'éteindre et les ombres s'évanouir. Il s'enfonça dans l'obscurité, avalé par la bouche d'une rue qui portait encore son nom, devenu une enveloppe corporelle désaffectée, comme si tout ce qui lui donnait vie jusqu'alors avait été aspiré par le néant. Les vigiles restèrent longtemps à fixer l'endroit par où leur patron avait disparu. L'un d'eux interpella ses compagnons, demandant où pouvait bien aller Joyce, seul, en pleine nuit, une valise à la main.

C'était pas une valise, dit un autre.

C'est tout comme.

Peut-être qu'on le reverra pas, dit un troisième.

Beaucoup se mêlèrent à la conversation.

Il a dit qu'il en avait pas pour longtemps.

Il était pas comme d'habitude.

Il en a vu d'autres.

Il va pas se laisser faire.

Les vigiles poursuivirent la discussion, buvant du café et fumant des cigarettes roulées, les chiens tranquilles à leurs pieds.

Joyce se tint un long moment caché à l'angle de Joyce Principale et de Joyce 4, d'où il pouvait observer L'Amiral bondé sans risque d'être repéré. Une profonde tristesse s'abattit sur lui. Malgré tous les discours fourbis pour se convaincre lui-même, il aurait eu envie de rejoindre les ouvriers, de se fondre dans la masse, d'être accepté par ces hommes dont il aurait pu faire partie à leur contact. Un de ces hommes laborieux, trinquant derrière la vitre, avec cet air absent que l'on arbore la veille d'une bataille. Un de ces hommes à redevenir, puisqu'il avait été l'un d'eux durant une période lointaine, et que tout le reste de sa vie il s'était employé à l'oublier. Il raffermir sa main sur l'anse de la sacoche et chassa sa faiblesse. Il reconnut des silhouettes. Lynch, accoudé au comptoir, son chapeau sur la tête, qui avait déjà dû transmettre son désir de les rencontrer dès l'aube à la centrale, pour leur faire part de ses propositions. Lorsque Joyce l'avait convoqué, Lynch avait voulu en savoir plus, et il avait répondu à dessein qu'il était prêt à céder du terrain. L'autre ne devait pas manquer l'occasion de se faire valoir auprès des grévistes. Joyce l'avait avant tout choisi pour sa lâcheté, le genre d'homme qu'il pouvait lire sans surprise. Il aperçut aussi le marin et les deux types qui l'accompagnaient à la centrale. Il chercha du regard la fille dont avaient parlé Double et Snake, mais il ne la vit pas.

Une fois que Joyce eut collecté les différentes images mouvantes, qu'il les eut rassemblées en une vision fixe, il rebroussa chemin et s'enfonça dans les ruelles, tournant parfois à angle droit, sans hésitation, guidé par un fil mystérieux. Il évitait les rares flaques de lumière provenant de fenêtres éclairées, non par peur d'être identifié, mais pour ne pas être tenté de s'y réchauffer et contraint de changer sa trajectoire, peut-être même de rebrousser chemin. Ainsi plongé dans l'obscurité, il allait de seuil en seuil, se rendant en un lieu où il pourrait bientôt contempler l'au-delà de sa gloire.

Le soleil patientait derrière la colline. Les chiens relevèrent leur museau en couinant comme des rats. Ils sentirent la présence de Joyce bien avant qu'il atteigne le premier brasero, exactement par là où il avait disparu dans la nuit, qu'une aube couvée recrachait maintenant. Il marchait sereinement, ne portant plus la sacoche. Un des hommes lui demanda s'il l'avait perdue, il répondit non d'un air affable, ajoutant qu'il l'avait offerte à quelqu'un qui en aurait certainement plus besoin que lui. Les vigiles ne comprirent pas de qui il parlait, mais nul n'osa poser la question.

Je peux en avoir une tasse ? demanda Joyce en désignant la cafetière posée sur une grille au-dessus des flammes d'un brasero.

Bien sûr, monsieur.

L'homme attrapa une tasse en fer-blanc suspendue à un clou fixé au pied d'une chaise à bascule. Il la remplit à ras bord de café et la tendit à Joyce, et Joyce souffla dessus, puis but du bout des lèvres, à petites gorgées. Ensuite, il rendit la tasse vide à l'homme et il dit en élevant la voix, afin que tout le monde l'entende :

Vous partirez pour la centrale dans une heure, je vous y rejoindrai.

Pourquoi vous venez pas avec nous ? demanda quelqu'un.

Joyce s'approcha du feu et réchauffa ses mains, le visage entaillé de tous côtés par la danse des flammes.

Charge symbolique, dit-il, et comme les vigiles n'avaient pas l'air de saisir ce qu'il voulait dire, il ajouta : Quand les grévistes me verront arriver seul, ils sauront que je n'ai pas peur d'eux.

On fera comme vous dites, dit l'homme qui tenait toujours la tasse vide.

Joyce retira ses mains et recula. Par ce geste, on aurait cru qu'il refoulait les flammes, puis il se dirigea vers l'immeuble et entra. Personne n'entendit le son des verrous que l'on referme.

Martin avait prévenu qu'il ne rentrerait pas de la nuit, qu'il resterait à L'Amiral avec les grévistes, en attendant de rencontrer Joyce à la centrale au petit matin. Il avait parlé de solidarité et de détermination. Martha avait été d'abord surprise d'entendre ces mots dans la bouche de son mari, puis elle avait haussé les épaules à l'évocation d'une solidarité qui n'avait jamais véritablement eu cours entre les gens de la vallée et ceux de la ville. Elle était inquiète devant ce changement engendré par d'autres changements, tout ce qu'elle pressentait, mais elle n'en montra rien.

Les garçons s'étaient éclipsés après avoir pris leur petit déjeuner. Élie était assis en bout de table. Il demanda s'il restait du café. Martha souleva le couvercle de la cafetière pour vérifier, puis versa le tout dans le bol de son père.

On peut partager, dit-il.

C'est bon !

Le vieil homme jeta un sucre dans le café, mélangea le tout avec une cuillère à soupe et saisit le bol à deux mains, le manche coincé entre deux doigts, puis, comme s'il parlait à la fumée :

On dirait que les choses sont en train de sacrément bouger.

Martha prit un temps.

Tu n'y vas pas ?

Je suis trop vieux pour être utile.

Élie porta le bol à sa bouche et but une lampée.

Jusqu'où tu es prête à aller, toi ? dit-il au bout d'un moment.

Moi non plus, je ne peux pas grand-chose à ce qui se passe.

Il reposa le bol sur la table, et le manche de la cuillère glissa en carillonnant sur la faïence.

Je parle de ta fille.

Élie repoussa le bol de quelques centimètres en observant Martha.

J'ai dans l'idée de l'inviter plus souvent, ajouta-t-il.

Martha fixait le bol.

Tu me diras quand, que je mette son couvert à l'avance.

Élie termina le café, raclant le fond avec la cuillère.

Il était drôlement bon.

Je vais en refaire un peu.

Je veux bien.

Martha s'en alla chercher la boîte en fer posée sur le buffet. Elle versa des grains de café dans un moulin, s'assit sur une chaise, cala le moulin entre ses cuisses, et le tissu épousa des formes insoupçonnées. Elle se mit à tourner la manivelle par saccades, dans un bruit de crécelle. Une fois les grains suffisamment broyés, elle se leva, versa de l'eau dans le fond de la cafetière, vissa le filtre par-dessus, le remplit de café moulu, remplaça le couvercle et mit à chauffer sur le fourneau. Élie ne perdit aucun des gestes de sa fille, y décelant une dimension poétique qu'il n'avait jamais remarquée auparavant, jamais envisagée, comme si, pour la première fois, ils ne lui coûtaient rien.

La plupart des gens ne savent pas dire le monde, pourquoi ils en font partie, les incompréhensions qui les attristent, alors ils tentent de ramener le monde à eux, de le façonner à leur main, et ils ne savent même pas que c'est le monde qu'ils tiennent, que ça en fait toute la beauté. Que la beauté, c'est précisément ne pas savoir qu'on tient le monde entre ses mains. Élie en savait quelque chose, il l'avait travaillé, ce monde, mais il n'en avait rien su avant qu'il s'évanouisse en partie, d'abord avec sa jambe, et puis avec sa femme. Après ces drames consécutifs, il avait cultivé la colère et la haine envers lui-même, en se taisant. La famille entière avait toujours tenu en équilibre précaire sur le silence de chacun, des silences semblables à des mensonges par omission. Seule Mabel avait eu le courage et la force de se rebeller contre ce silence de mort.

En observant sa fille, Élie comprenait que sans poésie le monde n'est que contraintes ; qu'avec, il se déploie en un univers sans limites. S'il avait possédé les mots pour traduire la fluidité de sa pensée, il lui aurait expliqué ce qu'il ressentait alors. Mais sa pensée voyageait encore trop vite, et elle était nouvelle et sans amarres. Que pensait cette femme, au fond d'elle ? Élie résista à l'envie de lui demander, pour ne pas la forcer à mentir. Parce que les gestes de Martha, eux, ne

pouvaient pas mentir, parce qu'elle n'avait pas conscience que cette longue suite de mouvements qui fabriquaient un seul geste était la révélation de son âme mise à nue. Ce qui n'aurait pu être qu'une suite désespérante de mouvements hérités se révélait dans toute son inconsciente perfection. Il suffisait de l'observer pour s'en convaincre, et jusque-là, Élie ne l'avait jamais observée. Il était temps qu'il comble lui aussi un peu de ce silence.

Viens t'asseoir un moment, dit-il.

Je vais préparer le repas, ils auront faim en rentrant.

Allez, va !

D'accord, mais pas plus de cinq minutes.

Comme Martha s'apprêtait à s'asseoir, il y eut un bruit sourd, ressemblant au roulement lointain du tonnerre.

On dirait qu'il va faire de l'orage, dit Élie.

On dirait bien, répondit-elle.

Les grévistes quittèrent L'Amiral à l'aube. Personne ne parlait plus. On s'était tout dit durant la nuit, élaborant l'ensemble des scénarios possibles, les parades à mettre en œuvre. Gobbo, Martin et Laz marchaient en tête. Lynch suivait à la traîne. En descendant Joyce Principale, ils entendirent crépiter des aboiements à quelques rues de là. L'inquiétude se lisait sur les visages.

Les aboiements enflèrent. Le groupe déboucha sur la place, pendant que la milice traversait déjà à l'opposé. Les chiens ne portaient pas de muselière, et leurs maîtres contenaient au mieux leur fougue en tirant sur la laisse, penchés en arrière, comme des animaux rétifs. Les canons des armes brinquebalaient et se cognaient à la lumière rasante du petit matin.

Les deux colonnes prirent soin d'éviter le contact. Gobbo ordonna de s'arrêter devant la statue du général. Il demanda de préparer les instruments, et les musiciens se mirent à jouer un air de fête sous les regards éberlués des vigiles, qui continuèrent leur route en direction de la centrale. Bientôt, depuis la place, on ne vit plus briller les fusils, mais seulement les instruments ; on n'entendit plus les chiens, mais seulement la musique. Puis la musique se tut, et les dernières notes batifolèrent encore un moment, comme des oiseaux sautillant de branche en branche avant de s'endormir. Les grévistes reprirent leur marche en cadence. Ils quittèrent la ville, longèrent la retenue d'eau, dépassèrent le barrage et aperçurent la centrale électrique en contrebas, avec ses lourds fils qui pendaient comme des cordes à sauter distendues, dont les ombres traçaient de longs couloirs rectilignes allant en s'étrécissant, semblables à des lignes d'eau au fond d'un bassin.

La porte de la centrale était grande ouverte. Les ouvriers se déployèrent, comme s'ils répétaient au ralenti une chorégraphie apprise de longue date. Un cercle se forma autour des trois porte-

parole. La musique retentit à nouveau un court instant, avant de s'éteindre abruptement cette fois. On entendait les chiens aboyer à l'intérieur. Quelques grévistes ménagèrent un étroit passage dans le prolongement de l'entrée. Gobbo, Martin et Laz empruntèrent le goulet en file indienne. On leur tapait sur l'épaule au fur et à mesure qu'ils avançaient, on les encourageait, les exhortait même, à ne pas céder un pouce de terrain face à l'oppresseur. On comptait sur eux.

Gobbo pénétra le premier dans le hall. Les vigiles étaient disposés sur la cursive, comme la veille, seule la place qu'avait occupée Joyce était vacante.

Où est Joyce ? lança Gobbo.

Un des chiens présenta sa tête sous la rambarde et fit claquer sa gueule dans le vide. Son maître le tira en arrière et lui balança un coup de crosse dans les reins.

Il va pas tarder, répondit un des vigiles.

Ça me dit rien de bon, c'est peut-être un piège, on devrait s'en aller, dit Laz en faisant mine de tourner les talons.

Gobbo lui attrapa le bras.

Bouge pas !

Sentant le malaise s'installer, Martin releva la tête en direction de l'homme qui avait parlé.

Peut-être bien qu'il a eu peur, et qu'il ne viendra pas, dit-il.

Gobbo regarda Martin comme quelqu'un qui a misé de longue date sur un autre et qui en recueille enfin les fruits.

Lui, peur... ? Tu dérailles complètement, le bouseux, dit le vigile en ricanant.

Bouseux n'est pas mon nom.

On s'en fout de comment tu t'appelles, vous vous ressemblez tous, vous, les gens de la vallée...

Mon sang a la même couleur que le tien.

Ça reste à prouver, et me tente pas, gueula le type en soulevant son arme.

Gobbo tenait toujours Laz par le bras. Martin balaya la cursive du regard, attendant que l'homme abaisse son arme.

C'est le moment de nous rejoindre, il ne viendra plus, dit-il calmement.

Il a raison, renchérit Gobbo, si vous venez avec nous, Joyce n'aura

plus aucun moyen de pression, et tout le monde y trouvera son compte. Après, il sera trop tard pour vous.

Vous allez quand même pas les écouter, vous autres... On n'a jamais eu à se plaindre de Joyce, reprit le type en brandissant maintenant son fusil, tel un soldat prêt à charger sur une barricade.

Le geste guerrier du vigile n'eut aucun effet sur ses compagnons d'armes, pas plus que son discours. Le doute s'immisçait peu à peu en eux. Ils se souvenaient de l'étrange balade de Joyce durant la nuit, et ce rendez-vous manqué à la centrale ne leur disait rien qui vaille, lui pour qui la ponctualité était une règle de vie. Du temps passa. On commença à discuter dans la cursive, sans plus prêter attention aux invectives du vigile. Joyce avait-il fui ? L'avait-on assassiné comme Double ? Allaient-ils bientôt être eux aussi traqués par le meurtrier sans visage ? Privés de Joyce à leur tête, ils n'étaient que des mercenaires dépourvus d'engagement. Le moment était peut-être venu pour eux de rejoindre le peuple et d'adopter son idéal, d'au moins faire semblant afin de sauver leur peau. Les palabres cessèrent, et il y eut un long silence. Un des vigiles posa son arme contre la rambarde et attacha la laisse de son chien à un poteau. Il longea ensuite la cursive et se mit à descendre les marches, ses pas sonnant comme le balancier d'une horloge. D'autres déposèrent leurs armes, et le forcené pointa son fusil en direction de l'escalier en criant :

Remonte tout de suite, putain !

Une main s'abattit sur le canon, le coup partit, un homme s'effondra, et tous les autres avec lui dans un fracas d'enfer.

Julie Blanche peignait ses longs cheveux devant la glace. Elle fixait son reflet, et ses yeux étaient semblables à deux petites météorites tournoyant dans le vide astral. Depuis la grève, Lynch ne la harcelait plus. Mais qu'en serait-il ensuite ? Elle pensa à Marc Volny. La vie était décidément régie par une étrange mécanique, bien trop complexe, sur laquelle elle déplorait ne pas avoir de prise. À quoi le fait d'être jolie lui servait-il, si cela ne lui permettait pas d'accéder à son désir ? Elle ne pouvait supporter plus longtemps d'être la chose de Lynch, et il n'y avait qu'une seule manière pour se sortir de cet état. La fuite.

Elle stoppa le mouvement de la brosse et entreprit de retirer méticuleusement les cheveux coincés entre les piquants, qui tombèrent dans le lavabo, imitant de petites griffures sur l'émail. Elle glissa ensuite la brosse dans sa trousse de toilette, qu'elle remisa dans un sac de voyage avec les vêtements qu'elle y avait rangés la veille. Tout ce qu'elle possédait tenait dans ce sac, et dans un autre, plus petit, contenant trois paires de chaussures. En cet instant, les sacs remplis ne représentaient pas ses maigres possessions, mais matérialisaient son départ, sa décision d'aller contre le cours imposé de sa vie. La seule manière d'exprimer sa dignité, et aussi son impuissance.

Elle ne dirait pas au revoir à Marc Volny. Elle n'en avait pas le temps, ni la force. Elle préférait qu'il continue de penser qu'il s'était mépris sur ses intentions. C'était mieux pour lui. Ça l'endurcirait. Il en aurait besoin dans le futur.

Julie Blanche enfila des sandales en toile, enroula les cordons autour de ses chevilles et les noua. Elle alla ensuite ouvrir la porte et s'assit sur les marches pour fumer une dernière cigarette. La ville était très calme. Un chien efflanqué traversa la rue, tenant dans sa gueule un rat, dont la queue flasque frottait sur le sol comme un lacet défait. L'animal accéléra quand il la vit et disparut à l'angle d'une ruelle.

La jeune femme entendit un air de musique dans le lointain, un air de fête connu, et qui lui parut d'une infinie tristesse. Puis la musique se tut. En s'envolant, la fumée de la cigarette lui montrait le sens du vent. Elle sentit la présence des sacs peser dans son dos. Il était temps. Elle écrasa la cigarette entamée et se leva pour prendre ses bagages à l'intérieur. Comme elle se penchait pour les saisir, la porte se referma derrière elle, dans un formidable bruit d'explosion.

De l'eau jusqu'au torse, Snake fouillait les espaces creusés sous la berge entre les racines d'un frêne. Après quelques minutes d'exploration, il sentit un ventre doux et grasseyant contre sa paume. Fit glisser lentement l'autre main, depuis la queue jusqu'à la dorsale, et serra. Le poisson se débattit, Snake serra encore plus fort. Il sortit une truite arc-en-ciel de l'eau et se mit aussitôt à la manger sans l'achever ni retourner sur la berge. Il refermait ses mâchoires sur la chair palpitante et éclatante, crachant des lambeaux de peau argentée, et il retirait parfois une arête piquée dans son palais.

Mis à part la présence de Double à ses côtés, rien ne lui manquait de sa vie d'avant, pas même cette fille qui le branlait patiemment, pendant qu'il fermait les yeux pour oublier la main et la bouche, oublier qu'un petit homme difforme ne pouvait pas avoir de grande ambition sentimentale. Le seul pouvoir qu'il eût jamais possédé, il le devait à Joyce, et ce n'avait été qu'une illusion payée au prix fort avec la mort du géant. Sa vie n'avait été qu'une accumulation de faux-semblants. Il n'avait eu d'autre choix que de s'y soumettre du temps qu'il vivait en ville, conscient que privé de faux-semblants, il aurait été à la merci de ses propres faiblesses. La nature, elle, ne mentait pas, n'avait aucune raison de mentir. Chaque composante y avait sa fonction, plus ou moins durablement, faite de sauvagerie et de discrétion.

Un vol d'oiseaux passa au-dessus de la rivière. Snake leva trop tard les yeux pour les identifier et les regarda s'éloigner, constatant leur plumage adapté à la couleur du ciel, à moins que ce ne fût le contraire, et c'était une belle réflexion à entamer, pensa-t-il : chercher l'unité des êtres et des choses. Le son d'un galop se répercuta sur l'autre rive, derrière le rideau d'arbres, et s'atténua, vite absorbé par le bruit du courant.

Snake s'était inscrit dans cette nature dans le seul but de se fondre

dans ce qui était, pour veiller ce qui n'était plus. Il abandonna les restes de la truite dans l'eau, puis se lava les mains et le visage. Quelques écailles demeurèrent collées à ses joues, semblables à des têtes de clous enfoncés sous sa peau. Il entendit des cris, il jeta un regard en direction de la pente, sur laquelle se dressaient une dizaine de troncs ébranchés recouverts d'un mélange de boue et de paille séchées, formant l'amorce d'une palissade. Personne. Cela provenait de plus loin. Les cris s'atténuèrent. Il regagna la berge.

Comme chaque matin, Snake s'en alla déposer un galet sur la tombe de Double. Sa manière à lui de dresser un rempart destiné à séparer ce qui est de ce qui n'est plus. Une des seules choses qu'on lui avait apprises, que ce qui n'est plus doit être caché de ce qui est. Pour la première fois, il se demanda quelle en était la raison profonde. Peut-être parce que la mort chemine suffisamment dans ce qui est, et que l'on peut ainsi mieux espérer dans une âme, si l'on n'a pas à contempler l'enveloppe pourrissante dont elle s'est plus ou moins vaillamment extirpée.

De nouveaux éclats de voix éloignèrent Snake de ses pensées, cette fois plus perçants. Il n'avait donc rien imaginé. Il remonta la rivière en toute hâte, passant juste à l'aplomb de la palissade en construction. Les cris se firent plus distincts, provenant à l'évidence du viaduc. Il déboucha sur la petite esplanade pierreuse, à l'avant de la grande arche. Il découvrit quatre silhouettes se balançant dans le vide, pareilles à des pendules agacés au-dessus d'un point d'eau. Le soleil en pleine face empêchait Snake de distinguer de qui il s'agissait et effaçait presque entièrement les cordes. Au bout d'un moment, ses yeux s'habituerent. Il reconnut le garçon qui lui avait jeté la pierre depuis la palissade, ainsi que la serveuse de L'Amiral, pas les deux autres. Snake se mit à crier pour qu'ils l'entendent. Les quatre se penchèrent aussitôt dans sa direction et arrêtaient de se balancer. Snake envisagea un court instant de les rejoindre pour sauter avec eux. Ce n'était pas sa place.

Il y eut alors un grand bruit, que Snake attribua à une autre réalité. Le son se déploya, telle une onde grandie par le ciel. Les silhouettes se mirent de nouveau à crier, comme paniquées. La joie précédente les avait désertées. Ainsi donc, même ces humains-là le rejetaient. Il écarta les bras, afin que les cris le lapident mieux encore, et se tourna vers le levant, comme une fleur de tournesol cherchant la pure

lumière. Il vit des flammes nouvelles incendier la surface du soleil. Il sentit leur morsure brûler sa rétine, entendit un grand souffle provenant de l'amont, et le sang se réchauffa enfin dans son corps.

Encore invisible derrière la colline, le soleil irriguait le ciel et la lumière épaississait de seconde en seconde. C'était comme si les milliards d'aubes précédentes avaient été nécessaires pour parvenir à la perfection de celle-ci, comme si elle s'était nourrie de toutes les autres. De grandes fougères jaunies laquées de givre se pavanaient en bordure du chemin, telles de vieilles bourgeoises décharnées visitant une exposition. L'automne commençait à teinter les feuilles des grands hêtres froissées par le vent. En fond sonore, la rivière colmatait le silence de sa voix monocorde. Puis le soleil apparut, ruine flamboyante prise dans la végétation, et trois ombres s'étalèrent sur le chemin, comme des guerriers massaïs escortant des enfants.

Le renard marchait péniblement au côté de Luc, traînant son long flagelle osseux, suivi de près par Marc et Matthieu, sombres garçons d'honneur à l'allure empruntée. Luc laissait aller sa main devant le museau de l'animal, persuadé de sentir le souffle frais sur sa paume. Il lui parlait dans sa tête, le remerciait d'être descendu de son coin de ciel pour l'accompagner une dernière fois, puisque, après cette ultime balade, il le rendrait à la forêt des âmes, ajoutant qu'il ne lui demanderait plus d'aller à contre-courant, mais qu'il le garderait à jamais dans son cœur.

Assise sur une souche près du viaduc, Mabel attendait ses frères en bordure du chemin. Apercevant sa sœur, Luc se porta au-devant d'elle en courant, sans plus penser au renard qu'il abandonnait, et son visage n'était qu'un grand bonheur épanoui. Il prit sa main. Matthieu et Marc les rejoignirent, et ils se mirent tous en route vers le second pilier. Rien n'avait changé depuis l'enfance. Les gestes allaient de soi. Les mots étaient inutiles. Ils gravirent la pente, Luc en tête, tenant toujours sa sœur par la main. Une fois parvenus sur le tablier, ils longèrent la rambarde. Mabel s'arrêta et se pencha pour regarder sa corde qui pendait dans le vide. Ses frères continuèrent, puis jetèrent

une première corde et attachèrent la seconde autour de leur taille, et tous descendirent de conserve. Comme avant.

Luc se mit à se balancer le premier en riant. Les autres suivirent, leurs cris à peine grignotés par la rivière. Ils virent passer un vol de pigeons domestiques venus de la ville. Les oiseaux glissèrent dans l'air, puis plongèrent vers la vallée, avant de s'évanouir dans les flots limpides du ciel. Matthieu cessa de se balancer et de crier.

Qu'est-ce qui leur prend... ? Jamais ils descendent si loin, dit-il.

Casse ma carcasse, regardez en bas, coupa Luc.

Sur la rive droite, un grand cerf dévalait le chemin de halage. Il s'arrêta au bord de l'eau, mais il n'avait pas soif. Il balança la tête en tous sens, comme s'il voulait se débarrasser de saletés prises dans ses bois, puis volta face à la pente, piétinant nerveusement les galets. Bientôt, trois jeunes femelles le rejoignirent, et la harde se mit aussitôt à cavalier dans le sillage terrestre des pigeons.

Ainsi avaient parlé les animaux.

Ils entendirent crier et virent alors l'homme dérisoire s'extirper du couvert végétal, s'avancer près de l'arche, puis s'immobiliser en les observant. Il y eut un bruit terrifiant et ils se tournèrent vers l'amont, découvrant un nuage de fumée au-dessus du barrage fendu en son milieu et un torrent d'eau qui s'engouffrait par la brèche. Ils crièrent au nain de fuir, mais il étendit les bras comme un épouvantail sans haillons. Des blocs de béton se détachèrent de l'édifice. Une vague enfla, balayant tout sur son passage. Ils grimpèrent à toute vitesse pour se préserver de la montée des eaux. Quand ils parvinrent sur le viaduc, la centrale électrique était presque entièrement engloutie, et les fils de la toile d'araignée cédaient sous la pression. Lorsqu'ils baissèrent les yeux sous l'arche, Snake avait été emporté, la vallée abritant la maison des Volny se transformait en un fleuve pris de folie et les arbres, en algues.

Sur le moment, Luc ne pensa ni à son père ni à sa mère, dont aucun ne réchapperait du désastre. Il songea à l'île qui allait naître du cataclysme et sur laquelle l'attendrait grand-père Silver pour lui indiquer l'emplacement du trésor, son perroquet sagement campé sur une épaule.

Épilogue

Joyce dénoua les fils électriques autour des cosses et glissa le détonateur dans la sacoche. Agenouillé sur un replat à flanc de colline, il balaya du regard la vallée, depuis la ville préservée au-dessus du barrage détruit jusqu'à l'aval noyé sous les eaux, à l'exception de la partie supérieure du viaduc sur lequel il lui sembla apercevoir du mouvement, mais il devait rêver. Il se releva, et son ombre se déroula au sol, mais il ne la voyait pas. Il remonta la pente, exactement par où le premier homme et la première femme étaient venus, mais il n'en savait rien. Quelque part de l'autre côté, se trouvaient sa femme et son fils, mais il n'était pas encore prêt à les rejoindre. Il s'arrêta, une voix s'amusait à répéter des mots dans sa tête, des mots qu'il avait bien dû apprendre un jour, mais il ne se souvenait pas quand, ni où, ni même qui les lui avait appris.

J'entends alors comme la rumeur d'une foule immense, semblable au mugissement de la vague et au grondement de l'orage... Je vois un gigantesque trône blanc et celui qui l'occupe... Des livres sont ouverts... Voici l'achèvement : c'en est fini : je suis l'alpha et l'oméga, le principe et la fin... Telle sera la part de celui qui vaincra... Je suis l'alpha et l'oméga, le premier et le dernier, le commencement et la fin... Je suis...¹

Quand la voix s'éteignit, Joyce poursuivit son ascension. Il se retourna une dernière fois avant de basculer sur l'autre versant, mais il était rendu trop loin dans son orgueil pour voir autre chose qu'un parfait océan.

Note

1. Apocalypse (extrait).

DU MÊME AUTEUR

Romans

L'ENTOMOLOGISTE, éditions Lucien Souny, 2007.

VAGABOND, Écorce, 2013.

PUR SANG, Écorce, 2014.

GROSSIR LE CIEL, La Manufacture de livres, 2014.

PLATEAU, La Manufacture de livres, 7 janvier 2016.

GLAISE, La Manufacture de livres, 2017.

NÉ D'AUCUNE FEMME, La Manufacture de livres, 2019.

ORPHELINES, Moissons noires, 2020.